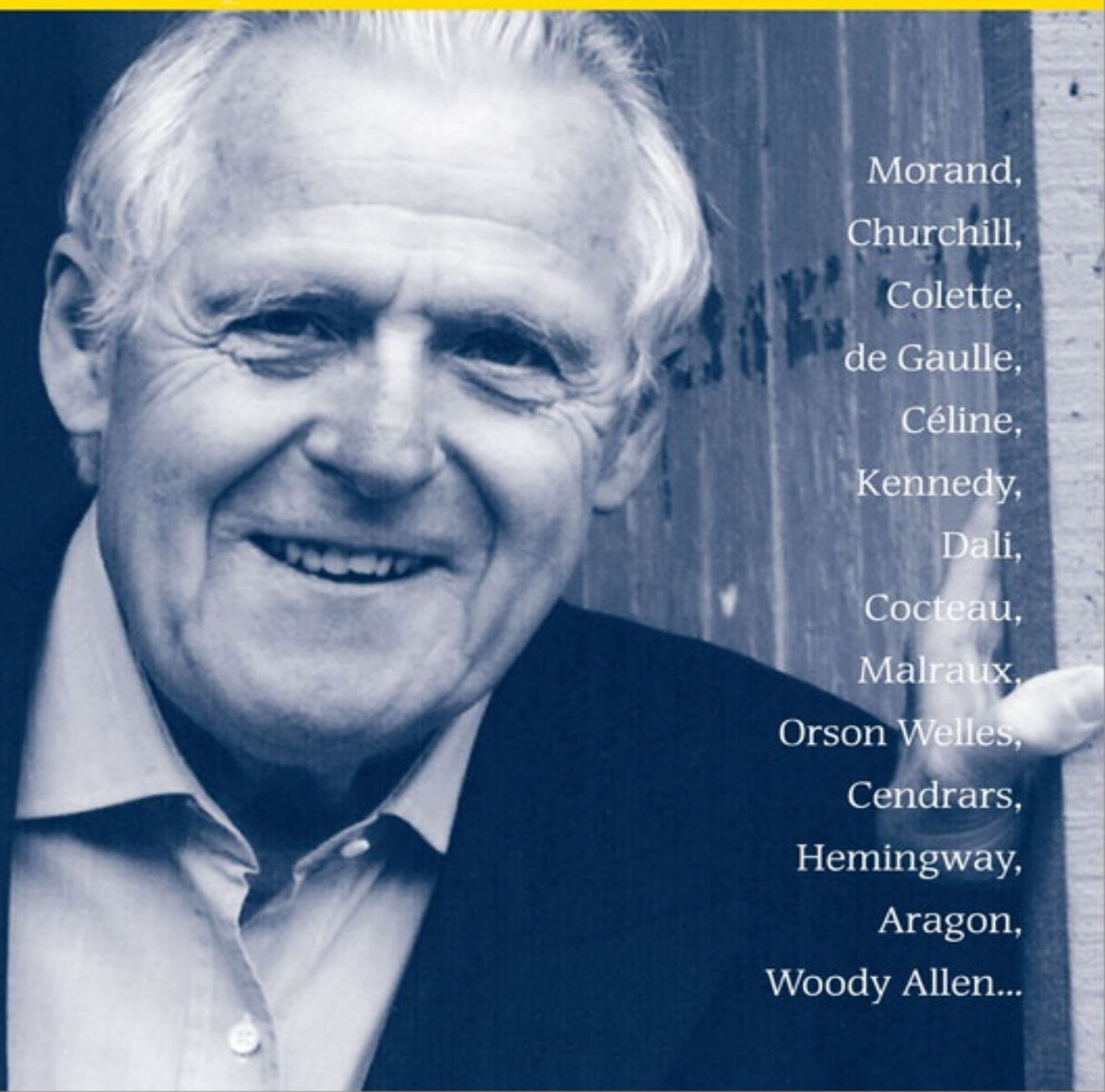
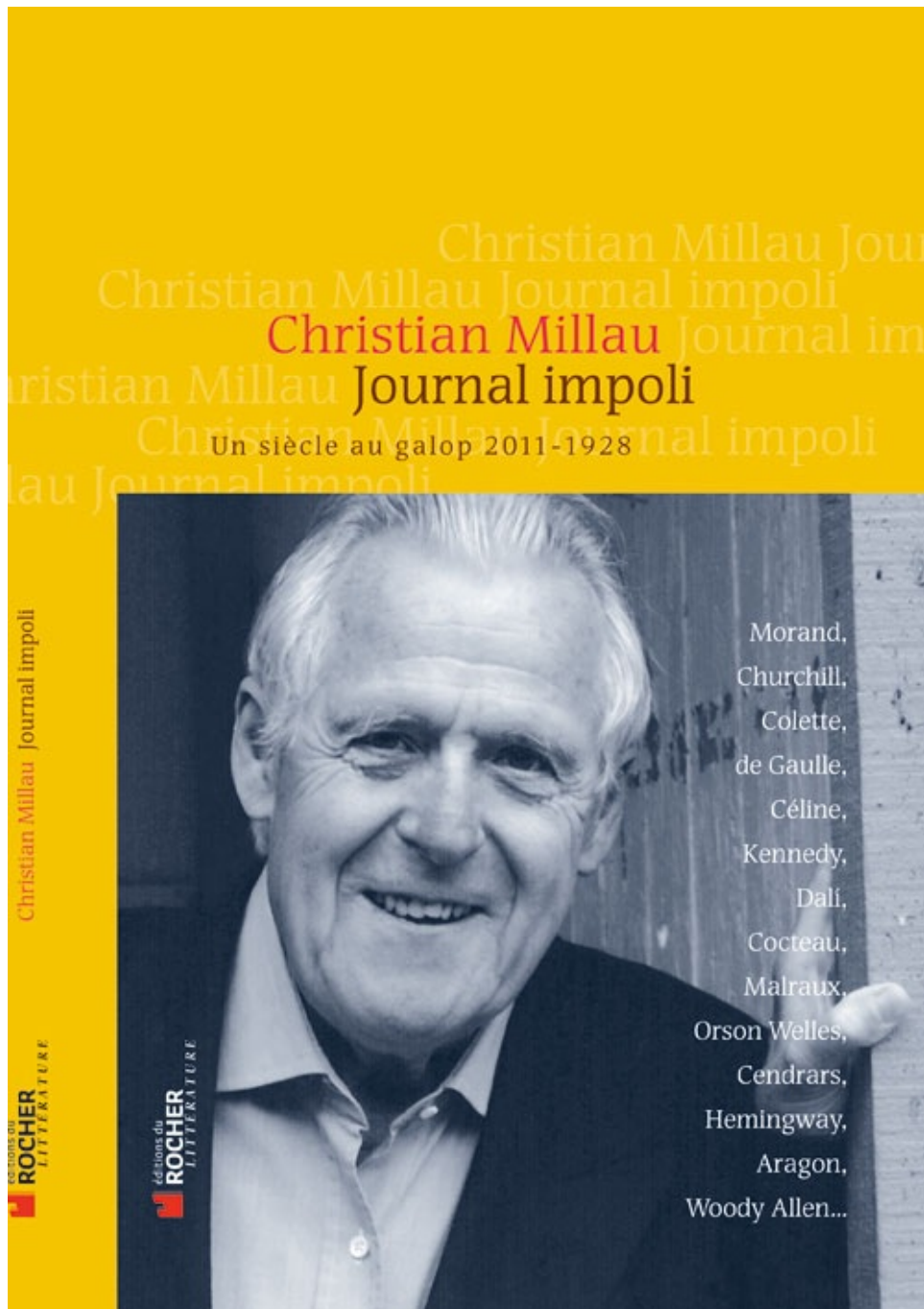


Christian Millau Journal impoli
Christian Millau Journal in
an Millau Journal impoli
Un siècle au galop 2011-1928
ournal impoli



Morand,
Churchill,
Colette,
de Gaulle,
Céline,
Kennedy,
Dali,
Cocteau,
Malraux,
Orson Welles,
Cendrars,
Hemingway,
Aragon,
Woody Allen...



Journal impoli

DU MÊME AUTEUR

Les Fous du palais, Robert Laffont, 1994, prix Rabelais.
Au galop des hussards, de Fallois, 1999, grand prix de l'Académie française de la biographie, prix Joseph-Kessel.
Paris m'a dit. Années 1950, fin d'une époque, de Fallois, 2000.
Une campagne au soleil, de Fallois, 2002.
Bons Baisers du goulag, Plon, 2004.
Commissaire Corcoran, Plon, 2005.
Dieu est-il Gascon ?, Le Rocher, 2006.
Le Guide des restaurants fantômes ou les Ridicules de la société française, Plon, 2007.
Dictionnaire amoureux de la gastronomie, Plon, 2008.
Le Passant de Vienne (Un certain Adolf), Le Rocher, 2010.
Le Petit Roman du vin, Le Rocher, 2010.

Christian Millau

Journal impoli

Un siècle au galop, 2011-1928

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rapide coup de narine. Sauvé ! Le délicieux et pernicieux parfum s'est envolé.

C'est presque toujours par ricochet ou, comme au billard, par la bande, que la grande Histoire se fabrique. C'est la petite et moyenne noblesse (Robespierre, Saint-Just, Hérault de Sechelles, Fabre d'Églantine, Collot d'Herbois, Pétion de Villeneuve, etc.) qui tue la monarchie et dresse la guillotine. C'est l'opium des Anglais, au XIX^e siècle, qui fait Mao Tsé-Tung au XX^e, après avoir pourri la Chine et laissé les seigneurs de la guerre la dévorer. C'est la prohibition de l'alcool, en 1920, qui propulse le crime organisé sur le sol américain et développe la mafia, que l'on soupçonnera, un demi-siècle plus tard, de l'assassinat de Kennedy. Ce sont des juifs comme Trotski, Kamenev, Zinoviev, Sverdlov, Sokolnikov, Radek, Uritsky, sans oublier Lénine, un quart juif, qui font la révolution et donnent le pouvoir au pire des antisémites, Joseph Staline. Ce sont Clemenceau, Wilson, Lloyd George, Masaryk et Bene qui, avec le traité de Versailles, enfantent Adolf Hitler. C'est Franco qui, pour protéger son pays de l'anarchie et de la mainmise stalinienne, fait tirer sur son peuple avec des armes offertes par Hitler et Mussolini, puis, en 1940, dissuade Hitler de traverser l'Espagne pour prendre Gibraltar et l'empêche ainsi de bloquer la Méditerranée, de s'emparer de l'Afrique du Nord et de l'Égypte. Après quoi, il intronise un jeune prince qui s'empresse d'instaurer une monarchie démocratique exemplaire. C'est, enfin, Mao, qui, à reculons – 60 millions de morts plus tard –, crée, malgré lui, la Chine moderne et la dictature capitaliste qui vont faire payer très cher à l'Occident les humiliations passées.

6 janvier

Le député verdâtre Noël Mamère s'illustre depuis des années à dire n'importe quoi à propos de tout. C'est la raison pour laquelle il est si souvent interviewé à la télévision. On vient de le priver d'un quart de son indemnité, pendant un mois, pour son bras d'honneur, lors de l'intrusion de Greenpeace dans l'hémicycle de l'Assemblée. La scène ayant été filmée, aucun doute ne peut subsister. Peu lui importe : mère Noël nie. À rapprocher de la merveilleuse histoire du type qui, surpris au lit, avec sa maîtresse, par un mari trompé, se lève d'un bond et s'écrie : « C'est pas moi ! C'est pas moi ! »

Je repense à la séance du 13 février 1956 et à cet inconnu, élu député de la Seine dans la vague poujadiste qui, un mois plus tôt, avait expédié à l'Assemblée, par 2 600 000 voix, cinquante-deux César Birotteau en colère.

Cette grande gueule, qui avait un talent pour empoigner son auditoire au-dessous de la ceinture, était, ce jour-là, derrière son camarade Damasio – une belle figure de puncheur –, monté à l'assaut du perchoir auquel s'agrippait, de son unique main baladeuse, le président Le Troquer, futur héros des Ballets roses. 200 députés, les uns hurlant « Mendès au poteau ! » les autres « Le fascisme ne passera pas ! » s'étaient massés autour de la tribune. Les chaises avaient volé, les coups de poing fendu l'air et la bagarre, entretenue sinon déclenchée par les communistes, s'était éteinte après que quatre coups de feu, provenant des tribunes du public, eurent éclaté.

Conduit au commissariat, le tireur, qui s'était servi d'un pistolet de « *starter* » chargé à blanc, s'empressa de déballer son sac. Le député qui lui avait délivré sa carte d'entrée se nommait Jean-Marie Le Pen. L'« inconnu » du 13 février. Lequel, la main

sur le cœur, hurla à la « provocation policière ».

On ne saura jamais la vérité. *L'Humanité* du lendemain traita Le Pen d'« homme de main » – et le PC de se frotter les siennes d'avoir un nouveau petit facho à s'occuper.

Elle est très lue et ne fait pas parler d'elle. C'est bon signe. Il serait temps que l'Académie française fasse signe à Simone Bertière, quatre-vingt-quatre ans. Son petit dernier, *Dumas et les mousquetaires. Histoire d'un chef-d'œuvre*, est épatant. De quoi nous guérir des pavés assommants, fabriqués avec une masse, de Claude Schopp, le biographe-incontournable-de-Dumas. (Vivement le *Dumas*, annoncé, d'Alain Decaux !) Sans cette jeune dame, jamais je n'aurais su que le fameux « Un pour tous, tous pour un ! » n'a pas été inventé par le père des Mousquetaires. C'était la devise d'un canton suisse.

C'est d'ailleurs Dumas qui a inventé la Suisse. Ses *Impressions de voyage* sont un régal à nul autre pareil. Lire absolument son histoire du bifteck d'ours qu'on lui avait servi à l'auberge de la Poste, à Martigny. Un ours qui « avait mangé la moitié du chasseur », avait précisé l'aubergiste, raison pour laquelle la viande était aussi succulente.

Dumas avait, bien sûr, tout inventé. Ce qu'il ne dit pas, c'est que l'aubergiste le menaça d'un procès. L'anecdote s'étant répandue, le malheureux avait dû faire face au flot de touristes et de curieux qui réclamaient à cor et à cri la fameuse « spécialité » de la maison.

« Il est tellement con qu'il doit être deux. » Je ne sais plus à qui attribuer ce superbe aphorisme. Coluche ? Disons que c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de sa demi-sœur), suicidée à vingt-trois ans, dont on ne saura jamais si elle fut la maîtresse du chef nazi ni même si son oncle ne l'aurait pas fait assassiner, Unity, folle dingue du moustachu psychopathe, s'était tiré une balle dans la tête. Si elle n'en mourut pas, elle devint un légume. Même du temps où il n'était, dans sa jeunesse viennoise, rien d'autre qu'un petit peintre raté au physique ingrat qui faisait la manche pour payer son asile de nuit, il semblerait qu'Adolf plaisait aux femmes, lesquelles lui faisaient horreur, au point de ne pouvoir les frôler dans la rue ou au promenoir de l'opéra.

Beaucoup de thèses, vigoureusement saupoudrées de freudisme, ont été écrites sur Hitler et les femmes. À mon avis, une totale perte de temps. C'est oublier qu'il a aussi beaucoup plu aux hommes. À des millions et des millions d'hommes – boutiquiers, rentiers, ouvriers, patrons, fonctionnaires, médecins, curés, intellectuels, nervis, bref, tout le monde – qui hurlaient son nom en levant le bras et qui, pour lui, allaient bientôt se faire trouser la peau ou se transformer en bêtes, pires que sauvages.

La fascination du mal absolu sur l'homme quelconque, dès lors qu'il se rassemble en troupeau.

10 janvier

Je repense à mon procès en diffamation devant la 17^e Chambre, dite « de la presse ». Quel métier ingrat que celui d'avocat ! Apprenant que le maire de Saint-Tropez avait confié ses intérêts à Emmanuel Pierrat, « figure en vue du barreau et de l'édition parisienne », j'avais eu l'idée de me procurer les conclusions qu'il avait déposées, l'année précédente, dans sa

défense de Michel Houellebecq, poursuivi pour ses propos envers l'islam. (« La religion la plus con, c'est quand même l'islam. ») Tombé sur une précieuse « perle », je l'avais aussitôt refilée à mon conseil qui s'en était, à l'avance, délecté.

Le jour de l'audience, la présidente lui donnant la parole, mon avocat avait entamé ainsi sa plaidoirie : « En aucun cas, un romancier ne saurait être poursuivi. La justice n'a pas à se mêler de ce qui est le pur produit de l'imagination romanesque. » Puis, se tournant vers Me Pierrat : « Je félicite chaleureusement mon honorable confrère pour ces paroles pleines de bon sens qu'il a prononcées ici même, il y a peu de temps, et qui, d'ailleurs, ont valu à son client la relaxe. Je ne vois pas ce qu'il y aurait à ajouter de plus. »

Le Tribunal ne s'est pas gondolé, mais c'était tout juste. En tout cas, pour moi, l'affaire était dans le sac. Je me demande bien pourquoi Me Pierrat ne s'en est pas souvenu quand il a publié ses *Perles de tribunaux*.

François Mauriac, à qui Jean-Luc Barré consacre une « biographie intime », méticuleuse, passionnante et même émouvante, aura passé toute sa vie maquillé. Le voici donc débarrassé de l'épaisse couche de fond de teint qu'il avait lui-même étalée sur ses fausses turpitudes. Oui, fausses, parce qu'en même temps qu'il se condamnait, par respect du bénitier, à jouer le tartuffe, les soi-disant tabous de l'époque avaient, depuis belle lurette, volé en éclats. La France, que je sache, ne faisait pas aux homosexuels ce que l'Angleterre avait osé avec ce pauvre Oscar Wilde.

Si Julien Green ou, dans le domaine musical, Maurice Ravel

entouraient leurs penchants de flou artistique, Proust, Gide, Cocteau, Montherlant, Drieu La Rochelle et tant d'autres ne furent à aucun moment privés des honneurs et de l'admiration que leur portaient leurs contemporains. Le maréchal Lyautey avait mené sans complexe sa vie de garçon. Mauriac n'a pas été victime de son temps mais de lui-même. Il n'aurait tenu qu'à lui de se retrouver en bonne compagnie avec Lord Byron, Goethe, Kipling, Hermann Melville, Lautréamont, Verlaine, Rimbaud, Alfred Jarry, Buffalo Bill, Thomas Mann, Camille Saint-Saëns, le général Gallieni, Raymond Radiguet, Max Jacob, Erik Satie, Francis Poulenc, Diaghilev, Atatürk ou Pierre de Coubertin.

Rebelle et courageux dans ses choix politiques, il se sera, pour le reste, tenu toute sa vie au bord de l'aveu. Aujourd'hui, on le célébrerait en grande pompe à l'hôtel de ville et dans les salons du ministère de la Culture.

En 1952, Jean Galtier-Boissière, le tonitruant pipelet du *Crapouillot*, m'avait conté l'une de ses équipées nocturnes, dans les années 1930, où se retrouvaient, pêle-mêle, Mac Orlan et Marcel Achard, Drieu et Dorgelès, Léon-Paul Fargue et Derain, le communiste Paul Vaillant-Couturier et Henri Béraud, futur condamné à mort à la Libération. Ce soir-là, un travesti à perruque blonde s'était posé sur les genoux de François Mauriac, qui se cramponnait à son parapluie tandis que l'autre lui susurrait : « Loulou, mon petit chéri, appelle-moi Marguerite. » Plus tard, Roger Peyrefitte se répandra dans tout Paris pour chiquenauder « la honteuse », tandis que Jacques Robichon, qui avait été un moment le secrétaire de Mauriac, avant de le quitter pour échapper à ses avances, ne se privait pas de montrer la pétrifiante lettre que lui avait adressée l'auteur du *Désert de l'amour* : « Vous n'avez pas voulu de mon amitié, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mitrailleurs qu'on écartait distraitemment pour y poser son assiette. L'hôtel de Khamer avait quatre chambres et cinquante lits. La vie s'arrêtait vers quatre heures de l'après-midi, pour reprendre le soir. Le Yémen tout entier, les joues gonflées, se mettait à ruminer les feuilles de *qat*, l'opium national.

Le gouvernement disait alors aux juifs partis en Israël : « Revenez donc. Vous serez les bienvenus. » Avant de devenir chrétien puis musulman, le pays avait été, au VI^e siècle, un royaume juif. Il n'est pas impossible que la Yéménite de seize ans que Ben Laden a épousée en quatrièmes noces, en 1999, ait eu des ancêtres juifs. *Majnoun ! majnoun !*

15 janvier

Haïti, abonné au malheur depuis la libération des esclaves, qu'on aurait pu imaginer heureuse. En 1982, à Pétionville, banlieue privilégiée de la bourgeoisie mulâtre de Port-au-Prince (personne n'habite dans la capitale, à part les pauvres hères des bidonvilles), déjeuner chez un ancien ministre des Finances, passé (discrètement) dans un semblant d'opposition au président Jean-Claude Duvalier. L'homme est brillant, fou de musique classique et, selon la rumeur, d'une honnêteté scrupuleuse, ce qui est un lourd handicap, dans ce malheureux pays.

Je viens de faire le tour de l'île. Tout ce qui ressemble à un arbre est transformé en charbon de bois, et le reste, ce sont les chèvres qui le bouffent. Partout, des écriteaux qui pourrissent, marqués « Ici, bientôt ». Bientôt, un barrage, bientôt une centrale électrique, bientôt un village de tourisme, bientôt le Père Noël... Comment un pays qui possède une élite de grande qualité, exprime une vitalité intellectuelle et artistique assez

exceptionnelle, un peuple qui a du caractère et de la noblesse, va-t-il ainsi, depuis toujours, de calamité en calamité ? Mon hôte règle l'affaire en une phrase : « Nous avons été indépendants trop tôt. »

En l'écoutant évoquer les années d'horreur de l'ère François Duvalier, le sinistre chef de bande des tontons macoutes, je me rends compte que, sans amoindrir les mérites de Graham Greene et de son roman *Les Comédiens*, l'histoire secrète du Haïti des années 1963-1971 reste à écrire.

Un sanglant État du crime, fabriqué par Papa Doc, le « bon docteur », et ses complices des grandes familles de la mafia américaine (New York, Dallas, La Nouvelle-Orléans) – Carlo Gambino, Lucchese, Genovese, Joe Bonanno dit Joe la Banane, Carlos Marcello, Meyer Lanski, Max Inrator. Avec la bénédiction et la complicité active de Papa Doc, les mafias font main basse sur l'aéroport, le trafic des marchandises, l'export-import, les jeux, les finances publiques. De mirobolantes fortunes s'échafaudent sur des escroqueries, comme, par exemple, celle où l'on vend de la mélasse pour du pétrole. On voit même un personnage, se faisant passer pour un collaborateur d'Adnan Khashoggi, le « *tycoon* » saoudien, mais qui travaille en fait pour les services secrets égyptiens, se faire accorder la concession du port. Dans cet incroyable nid d'embrouilles se côtoient les familles mafieuses, la CIA qui, finalement, aurait fomenté le renversement de Papa Doc, et même un truand de la *French connection*, André Labay, amant de la fille aînée du président Duvalier... Lequel Duvalier fêtera au champagne l'assassinat, à Dallas, du président Kennedy qui avait suspendu, quelque temps auparavant, l'aide américaine à Haïti.

Sous le titre *Les Noirs seraient-ils des incapables ?*, Albert Kisonko Mazakala, ancien ambassadeur à Bruxelles, écrit, dans *La Libre Belgique*, au lendemain du séisme qui a détruit Port-au-Prince, ce que seul un noir peut se permettre de dire : « Loin d'avoir permis le développement de leur pays, la liberté des Haïtiens n'aura servi à rien, sinon à accoucher de régimes tyranniques, tout juste aptes à appauvrir leur peuple et à favoriser l'enrichissement des dirigeants. »

Je remarque qu'à part l'Afrique du Sud, le Maroc, le Gabon et le Togo, les Africains ne se bousculent pas pour venir en aide à leurs frères haïtiens.

Nicolas Sarkozy annonce sa visite prochaine à Port-au-Prince. Ce sera la première fois que la France, patrie de la Révolution et de la générosité, qui, sous le règne du calamiteux Charles X, a saigné cette jeune république en lui vendant pour 150 millions de francs-or la reconnaissance de son indépendance, aura eu l'idée d'envoyer son président dans ce pays qui semble avoir été créé pour mourir. Il ne serait pas inélégant de rembourser aux Haïtiens cette « dette » déshonorante que ces miséreux avaient eu la délicatesse de payer jusqu'au dernier centime.

16 janvier

Un groupe d'étudiants haïtiens applaudit les soldats américains qui débarquent de leurs hélicoptères, au milieu des ruines du palais présidentiel. Au reporter de la télévision qui les interviewe, ils répondent unanimement : « Oui, il faudrait que les Américains dirigent le pays. Sinon, nous ne nous en sortirons jamais. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme j'aurais aimé dîner entre Joséphine Baker et un ministre des Cultes, dans la salle à manger au décor Années Folles qui portait le nom de *Bœuf à la ficelle*, où, autour d'une table en fer à cheval, somptueusement dressée, une trentaine de convives était servie par de jeunes personnes en déshabillé, talons hauts, tablier en dentelle et camélia dans les cheveux ! Le sympathique couple qui présidait aux destinées du *One Two Two*, pendant toutes ces belles années de l'avant-guerre et de l'Occupation, tenait à ce que leur table fut sans reproches. Fils d'un alcoolique et d'une paralytique, Marcel Jamet, ancien julot, et son épouse Fernande, sosie d'Edwige Feuillère, faisaient rouler leur petite entreprise avec le plus grand soin, dans la double mouvance du chic anglais et de la cuisine bourgeoise. Le caviar et le champagne Bollinger – à discrétion – étaient de rigueur, suivis par un savoureux bœuf à la ficelle, un immense plateau de fromage et un dessert qui pouvait être, selon les jours, une omelette norvégienne, un puits d'amour ou, pourquoi pas, une religieuse.

Il serait question – un serpent de mer, ou quoi ? – de rouvrir nos chères maisons. Je le souhaite vivement, ne serait-ce que pour retrouver les saveurs oubliées du bœuf à la ficelle de Mme Fernande. Toutefois, je crains le pire. Les nouveaux entrepreneurs qui reprendront le flambeau réinstalleront au *Chabanais* une copie du « siège d'amour » du prince de Galles, rempliront à nouveau de champagne la baignoire en forme de cygne, dans une version « revisitée » en Biocryl, et refermeront les volets du *One Two Two*, mais ne pourront s'empêcher de demander à Jacques Garcia de nous relooker tout cela en barococo-chico et de confier leurs fourneaux à *Alain Ducasse consulting*.

22 janvier

Le Passant de Vienne avec, en sous-titre, *Un certain Adolf*, sortira début avril. Mon éditeur n'était pas chaud pour mettre le nom d'Hitler sur la couverture.

Je laisserai Adolf vivre sa vie en enfer, et j'espère qu'il me laissera vivre la mienne. Je viens de passer des mois et des mois avec ce sphinx en forme d'énigme. Il m'a souvent empêché de trouver le sommeil. Cette année, on le voit beaucoup à la télévision, et on le verra encore davantage au printemps, quand on commémorera le sombre été 1940. Dans mon roman, je le quitte à la déclaration de guerre de 1914. Il n'est encore qu'un petit-bourgeois paumé qui rêverait de faire son trou dans la bonne société. Un homme de la rue ni sympathique ni antipathique, mais innocent des crimes qu'il va bientôt commettre. Quand l'image du second se superpose à celle du premier, j'en ai froid dans le dos. Comme si, malgré moi, un lien obscène me retenait à lui.

J'entends déjà les questions des journalistes : pourquoi l'Autriche ? pourquoi Hitler ? pourquoi vous ? C'est vrai, mon nom évoque davantage le galop des hussards ou les plaisirs terrestres que les spectres de l'empire des morts. Je vais devoir m'expliquer. Ma longue liaison avec l'Autriche a commencé en juillet 1937.

Dans le train qui, depuis cinq minutes, marchait au pas en direction de Salzbourg, un enfant, le nez collé à la vitre, observait une scène qui l'intriguait.

Ce garçon de neuf ans, c'était moi. Pour la première fois de ma

vie, j'avais franchi une frontière et m'apprêtais à en franchir une seconde. C'était très excitant. Mes parents, mon frère et moi étions en route pour nos vacances d'été, au bord du lac Attersee, accueillis en *paying guests* par une famille autrichienne.

Sur le ballast, en bordure de la forêt, des hommes s'activaient avec des pelles et des pioches. Ils étaient vêtus d'une sorte de pyjama à grosses rayures noires et avaient sur la tête des calottes du même tissu. Au passage du train, certains levaient à demi des visages vides d'expression. Quelques-uns avaient la peau cuivrée comme des Gitans. Les autres, on ne saurait dire. Des gens ordinaires, comme on en croise dans les rues. Des soldats armés, dont certains tenaient en laisse un chien-loup, montaient la garde toutes les dizaines de mètres. Mon père s'est approché, a regardé à son tour et m'a poussé vers le compartiment. Il a interrogé un passager : « Savez-vous ce qui se passe ? » L'autre, d'une voix où perçait l'indifférence, a répondu : « Ce n'est rien. Juste des bagnards. Ils sont logés pas loin d'ici, dans une jolie petite ville : Dachau. » Personne n'a fait de commentaire. Le train a repris de la vitesse et, vingt minutes plus tard, nous entrions dans la ville du bonheur, la ville de Mozart – qu'entre parenthèses, Hitler détestait.

J'ai passé le plus bel été de ma jeunesse dans la grande villa de Weissenbach, dont les fenêtres s'ouvraient sur les rives romantiques du lac. Notre hôtesse était une imposante Walkyrie, très drôle, prénommée non pas Gutrune ou Brunehilde mais Marguerite. Une Hongroise qui avait interprété Isolde à Bayreuth. Elle avait eu deux fils d'un banquier londonien dont elle avait divorcé. L'aîné, Marcel, ne faisait rien de ses dix doigts mais chantait à merveille les mélodies de Schubert. Le second, André, ne faisait rien non plus mais était incollable sur l'histoire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'avoir un bébé. M. Vérité, qui aime les chiens, le caresse pour le calmer.

Chaque matin, Marcel Vérité prend le train qui le dépose à la station du pont Mirabeau et se rend à l'Imprimerie, en empruntant le trottoir de gauche. Le soir, il fait le même trajet en sens inverse. (M. Calté a bien insisté sur des allers retours quotidiens depuis la Seine jusqu'à la rue Gutenberg.) La veille de son coup de fil, les ouvriers de l'imprimerie font grève. Lui pas. Désœuvré, il s'installe derrière un bureau vide et, machinalement, compulse des papiers qui traînent. Une petite affichette attire son attention. Il la lit attentivement. Oui, la description est bien celle du chien qui empêche son bébé de dormir ! Le samedi, il appelle le numéro inscrit sur l'affichette, et voilà. L'affichette qui, je le saurai plus tard, a bien été déposée par la boulangère à l'Imprimerie nationale, où elle s'est retrouvée au milieu d'un tas de papiers.

Certes, il y a eu une succession assez fabuleuse de hasards (Pat qui, sûrement affolé dans les jardins du Trocadéro, s'est retrouvé – dieu sait comment ? – dans le train, au pied de la Tour Eiffel ; la grève ; la boulangère qui a tenu parole ; l'affichette qui n'a jamais été affichée) mais comment M. Calté a-t-il pu localiser un chien, réfugié à Versailles, par l'intermédiaire d'un homme qui caressait le chien chaque jour et se rendait à son travail à Paris, en suivant un itinéraire immuable ?

M. Calté nous donnera la réponse : « C'est très simple. Grâce à la photo et aux poils du chien, mon pendule a suivi le trajet de l'homme qui lui faisait des caresses. Si vous m'aviez montré un plan de Versailles, les choses auraient été évidemment plus simples. »

Par la suite, Marcel Vérité nous a appris que, prisonnier de guerre en Allemagne, il s'était découvert un don de médium émetteur. M. Calté avait été son récepteur.

27 janvier

Quatre heures d'enregistrement à la maison pour cinq épisodes de *À voix nue*, l'émission de Jean Lebrun, sur France Culture. Emmanuel Giraud, intervieweur vif et sympathique (ce n'est pas toujours le cas, sur cette station où l'on aime à pontifier) ne comprend pas : « Vous dites que vous n'êtes ni écrivain, ni critique, ni gastronome, ni gourmet... alors, vous êtes quoi ? » Je lui réponds : « Tout le monde écrit. Écrivain, ce n'est pas un métier, mais un divertissement. Critique, c'est un mot affreux qui fait penser à des petits bonhommes tordus. Jules Renard a eu, à leur propos, un mot admirable : « Un critique, c'est un lecteur qui fait des embarras ». « Gastronome », c'est ridicule, et « gourmet », prétentieux. En revanche, j'aime bien le mot de *chroniqueur*. C'est primesautier, sans prétention. Cela me fait penser à Joinville, qui suivait saint Louis, une plume à la main, jusque dans les cabinets. »

Mon intervieweur poursuit : « Dans vos livres et vos articles, vous ne vous mettez jamais en avant. Seriez-vous modeste ? »

Modeste ? Mon œil ! Je reviens à mon cher Jules Renard : « De toutes les formes de la vanité, la modestie est la plus acceptable. »

Enfin : « On dirait que vous aimez les gens ? » Non, pas du tout. Il y en a trop. Mais je suis curieux d'eux. Une fringale de curiosité.

28 janvier

Mort d'Erich Segal. Il y a quarante ans, *Love Story* – le film – avait fait pleurer 70 millions d'Américains, 6 millions de Français, et le livre, 17 millions d'âmes sensibles à travers le monde. Leurs larmes avaient rempli des seaux entiers et trempé des milliers de serpillières.

À trente-deux ans, la gloire était tombée sans crier gare sur ce prof de lettres de l'université de Princeton, fils d'un rabbin de Brooklyn. La fameuse réplique : « L'amour, c'est ne jamais avoir à dire qu'on est désolé » est encore dans la tête des victimes consentantes de ce feuilleton d'amour, presque aussi célèbre qu'*Anna Karénine*. Il avait le visage aigu et la chevelure noir pruneau, propres à tout jeune juif américain, couvert de diplômes, qui va faire fortune avec une invention géniale. La sienne était un cocktail, drôlement bien secoué, de Harvard, hockey sur glace et merveilleuse Ali MacGraw leucémique.

Je suis fier d'avoir eu le privilège d'initier ce charmant garçon au foie gras, au confit d'oie et à l'armagnac.

Lors de son passage à Paris, j'avais fait sa connaissance et l'avais emmené chez ma grande amie, Georgette la Landaise. Ah, Georgette Descats, mon amour ! Sous ses cheveux jaunasses, cisailés très courts à l'aide, sans nul doute, d'un sécateur de jardinier, elle s'était composé une tête de boxeur, maquillé au saintémilion. Ancienne marchande de poisson à la criée sur le marché de Mimizan, j'avais eu le bonheur de la rencontrer alors qu'elle venait de « monter à la capitale » et de s'installer aux fourneaux du *Restaurant du Marché*. Pris de passion pour son magret de canard (une nouveauté, à l'époque) et sa drôlerie, je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le dernier livre de Jean Ferniot, *Ah, que la politique était jolie !* fourmille de portraits finement enlevés et d'anecdotes, cueillis, tout au long d'un bon demi-siècle, dans les salons, les salles à manger, les couloirs, les bureaux et les offices de nos deux dernières républiques. Le meilleur de tous les bons mots – du moins, à mes yeux – est la définition du parti socialiste par Édouard Herriot : « Il me rappelle un bistrot devant lequel je passais quand j'étais jeune. Il avait pour enseigne : *Restaurant ouvrier. Cuisine bourgeoise.* »

Rien n'a changé, si ce n'est que le restaurant ouvrier est devenu une cantine de la fonction publique, où l'on ne rigole pas sur la taille des portions.

J'ai toujours aimé les restaurants ouvriers. Les hasards de la naissance ont fait que j'ai commencé par ceux des « beaux quartiers ».

Dans ma jeunesse, j'habitais le XVI^e arrondissement, à deux pas de l'avenue Henri-Martin, où le mètre carré va chercher aujourd'hui dans les 10 000 à 12 000 euros. À cette époque, la rue de la Tour était un haut lieu du prolétariat parisien. Juste en face de notre immeuble, au coin de la rue Mignard et de la rue de la Tour, il y avait un restaurant de peintres en bâtiment, où les douairières veuves, privées de personnel domestique, avaient leur rond de serviette. La lutte des classes s'y effondrait, comme une voile qu'on affale, entre le hareng pommes à l'huile, le pied de veau rémoulade et la très vieille poule au riz. On s'échangeait des salutations distinguées entre habitués, tandis que le patron et la patronne, tous deux roulés en forme de citerne, veillaient à l'excellente réputation de leur négoce.

Un peu plus haut, vers la rue de la Pompe, coincée entre un immeuble haussmannien et le garage Panhard-Levassor, une ruelle obscure et graillonneuse captait une clientèle de jojos en salopette couverte de cambouis, de petits vieux élimés de la tête aux pieds et, parfois, de deux ou trois demoiselles de magasin qui, ce jour-là, avaient décidé de s'offrir le restaurant. Dans un réduit bas de plafond, une petite souillon versait dans des assiettes à soupe, posées à même les tables en bois, un bouillon pâle où flottaient des coquillettes en fin de vie qu'on finissait d'éponger avec son pain, avant la distribution de hachis, précédant la gelée de pommes et les gâteaux secs. Mais la gâterie des lieux, c'étaient les boulettes de poumon de bœuf à la purée de rutabaga.

Le poumon de bœuf est un mets roboratif et économique très apprécié des chats. Avec une bonne cuillère de saindoux, il faisait merveille, dans les estomacs du XVI^e arrondissement, jusqu'à la fin des années 1950.

Du restaurant ouvrier au restaurant fermier, il n'y a qu'un pas. Le fermier n'est-il pas un ouvrier des champs, et inversement ?

J'ai déjà eu l'occasion, dans le passé, de donner cette bonne adresse : le 51, rue de La Rochefoucauld, à Boulogne-Billancourt. Pas loin de chez André Malraux, avenue Victor-Hugo ou, pour être plus précis, là où M. Louis Vezolle avait ses vaches et ses canards. Pour se rendre à la ferme, c'était très simple. Il suffisait de pousser la porte du 51 et, à gauche du zinc, il y avait une porte avec une inscription : *Ferme*. Aujourd'hui, avec l'élégance d'esprit qui caractérise la France moderne, on dirait « Le Hameau des maximes », « La Métairie du duc », « L'Étable citoyenne » – enfin, quelque chose de chic

et de tendance. À cette époque-là, rien de tel.

Une ferme était une ferme, même si elle était invisible aux yeux des passants, et que seuls les habitants de l'immeuble neuf de six étages qui venait de surgir au fond de la cour sentaient monter jusqu'à leurs narines les effluves du tas de fumier, au sommet duquel un coq bien roulé et très parisien sonnait l'heure du réveil avec une heure d'avance. L'arrière-arrière-grand-père, le grand-père et le père de M. Louis avaient toujours occupé le terrain, étendant leurs pâturages jusqu'à l'île Séguin. Le temps passant, le domaine avait rétréci comme une chemise de rayonne au lavage et, depuis belle lurette, Renault s'était trop éloigné pour désespérer M. Louis qui s'accrochait, avec la dernière des énergies, à son petit morceau de France rurale. Les promoteurs les plus voraces s'y cassaient les dents.

Quand j'ai poussé pour la première fois la porte en question, les huit vaches, les deux petits veaux, le cheval « Mouton », les volailles en liberté et les lapins en cage prospéraient en respirant le bon air de la campagne boulonnaise. Mais je m'aperçois que je me suis éloigné du restaurant. Pardon. J'y arrive. Il fallait pousser la porte dans l'autre sens, revenir dans la salle du café où, le coude sur le zinc, trois ou quatre villageois et un ou deux fermiers, en blouse noire, casquette et grosses bottes de caoutchouc toutes crottées, sifflaient calvas et p'tits côtes. Les deux derniers avaient la face rougeaude de ceux qui n'ont pas encore vu la grande ville et l'un, bien sûr, on l'a reconnu, n'était autre que M. Louis, un homme dans la quarantaine qui avait pris une fois dans sa vie le métropolitain et y avait rencontré la dactylo qui allait devenir Mme Vezolle. Une fois de plus, je m'égare. Je voulais parler du restaurant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sarthe. On venait de danser le *lambeth walk* et de vider notre verre d'orangeade, quand un groupe s'est formé autour d'un colonel auquel on ne pouvait que prêter une oreille attentive car, d'une part, il portait l'un des plus grands noms de France et, de l'autre, il avait, au printemps précédent, assisté, à Berlin, sur la tribune officielle, à un grand défilé militaire. Tout le monde voulait entendre la vérité sortir de la bouche même de ce grand expert. Ses paroles sont restées gravées à tout jamais dans ma mémoire : « Mes amis, il n'y a aucune crainte à avoir. J'ai vu leurs chars de combat. Du carton ! Rien que du carton ! »

Je viens d'apprendre qu'outre une vieille amitié, Jean d'Ormesson et moi avons quelque chose en commun qui m'avait échappé : lui aussi, alors qu'il était tout jeunot, et qu'il vivait à Munich, où son père était diplomate, a vu Hitler. Non seulement il l'a vu, mais il a crié « *Heil Hitler !* » Entouré de petits Allemands de son âge, portant une chemise brune, il avait cru bien faire. Son père, antihitlérien convaincu, lui avait tiré les bretelles, et le bel avenir nazi de Jean s'est arrêté d'un coup.

Dans le même genre, à l'automne 1940, j'ai offert une gerbe de fleurs à Germaine Lubin, la cantatrice wagnérienne préférée du *führer*. La chanteuse, passe encore, mais, à côté d'elle, il y avait un monsieur en civil fort distingué qui m'a tapoté les joues, dont j'ai appris un peu plus tard qu'il n'était autre que l'ambassadeur du Reich à Paris, Otto Abetz.

Mes parents, qui adoraient la musique, avaient été invités par un couple de très vieux et bons amis à une soirée donnée en l'honneur de l'illustre cantatrice. À la fin du concert, l'amie en question m'avait collé un énorme bouquet de fleurs entre les mains, en me disant d'aller le porter à la grosse dame sur la

scène. Innocemment, mes parents avaient oublié que leurs deux vieux copains étaient des collabos à tous crins. L'Occupation venait tout juste de commencer. Les mélomanes avaient peut-être encore le droit de se croire dans une salle de concert, et non dans un meeting du III^e Reich.

12 février

« Quand on écrit son journal, me dit un ami à qui j'ai donné ces pages à lire, la moindre des choses est de parler de soi. On dirait que cela vous embête. Vous devriez faire un effort, je vous assure. »

Bon, pour un coup, je vais parler de moi.

Malheureusement, à la réflexion, je m'aperçois que, comme la plupart des gens qui écrivent, je n'ai rien à dire. Mon seul souci est de le dire aussi bien que possible. Après tout, c'est une vision de la littérature qui en vaut d'autres.

Si en effet, j'évite de parler de moi, c'est parce que je m'intéresse beaucoup plus à tout le reste. C'est pourquoi, dans mon adolescence, j'ai eu tout de suite envie de devenir journaliste. Peut-être est-ce une façon détournée de s'intéresser à soi puisque, ainsi, on devient une sorte de miroir où se reflète la vie des autres.

Non, je ne dis pas tout à fait la vérité.

J'aurais aimé être un humoriste anglais, sans la moindre consistance, comme, par exemple, P.G. Wodehouse, le père de *Jeeves* ou Jerome K. Jerome, celui de *Trois Hommes en bateau*.

Ils ont le bonheur d'écrire des livres inutiles dont des millions de gens comme moi n'arrivent pas à se passer. Surtout quand une tuile vient de leur tomber sur la tête ou qu'ils se retrouvent sur un lit d'hôpital et que, soudain, le monde est devenu méchant. Un autre rêve, encore plus inaccessible, aurait été de savoir dessiner et, plus précisément, d'être l'auteur du *Jeune Lièvre des champs*, accroché à l'Albertina de Vienne, qu'on m'aurait attribué plutôt qu'à Albrecht Dürer.

Au lieu de cela, toute ma vie, j'aurai été un amateur, coincé entre le Boulevard et l'Histoire.

Le Boulevard, c'était le côté de mon père, qui a passé son existence à gérer la fortune des autres sans se soucier de faire la sienne. Tout jeune, il composait des petits poèmes, puis, adolescent, des levers de rideau, des piécettes qu'une fois, même, il est allé présenter à Sarah Bernhardt dans son hôtel particulier de la plaine Monceau. Pendant la Grande Guerre, il écrivait des revues. Non, pas des revues militaires, mais des revues pour faire rire les camarades du front. Le conflit terminé, il est allé retirer son diplôme à Sciences Po et, chemin faisant, il est tombé sur un camarade, membre du cabinet de je ne sais plus quel ministre, qui lui a fait une bien étrange proposition. À la suite d'une défection due à une subite maladie, il lui fallait trouver un remplaçant, disponible sur-le-champ, pour aller prendre livraison, au sein de la délégation française, de la flotte allemande. Au lieu de dire oui tout de suite, mon père répondit que, dans l'impossibilité de distinguer entre la proue et la poupe d'un navire, il désirait emmener avec lui son frère, officier de la marine marchande. Comme il n'y avait de place que pour un seul, cette occasion inespérée de se faire recaser plus tard dans quelque ministère ou préfecture lui passa sous le nez. Par la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

18 février

Stupeur et tremblements. Je viens de tomber sur un site de Montréal qui annonce la vente, le 2 mars prochain, chez *Mullock's Auctioneers*, d'une peinture représentant une église de campagne, signée « A. Hitler » et datée 1910. Mise à prix : 15 600 livres (17 800 euros). Une information qui n'aurait rien d'extraordinaire car depuis quelque temps, on voit apparaître sur le marché de plus en plus d'œuvres de ce grand artiste – si, au dos du tableau, ne se trouvait la mention suivante : *Studio Medico Sigmund Freud, Vienne*.

Hitler dans le cabinet de Freud ! Je n'en crois pas mes yeux. À la page 290 de mon roman qui vient tout juste d'être broché, un commerçant juif nommé Morgenstern, à qui Hitler apportait régulièrement ses œuvres (là, je n'ai rien inventé. C'est la vérité vraie) dit, en résumé : « Mes clients de la bourgeoisie juive appréciaient la peinture du jeune Hitler. Le docteur Freud, qui habite tout près d'ici (exact), m'a pris un petit format. » Affirmation qui, ce coup-ci, était une pure invention de ma part ! Et voilà que cela pourrait bien avoir existé !

Je dis : « pourrait », car il faut être prudent. Depuis que la cote monte, les faux « Hitler » se sont mis à pousser comme des champignons (vénéneux). L'escroc allemand Konrad Fisher, de son vrai nom « Kajan », à l'origine des fameux faux carnets de Hitler, publiés inconsidérément par le magazine *Stern*, n'aurait pas été étranger à ce petit commerce.

De temps à autre se produisent des « découvertes » stupéfiantes. La plus cocasse : l'histoire de ce Norvégien qui, ayant acheté un « Hitler » certifié, démonte le cadre et y

découvrir quatre esquisses – l'une, de Pinocchio, les autres, de trois des « sept nains » de *Blanche Neige*. Explication : Hitler adorait les dessins animés de Walt Disney. Il aurait croqué ces personnages pour en faire cadeau à Eva Braun. À la fin de la guerre, Eva, pour protéger les chefs-d'œuvre de son *führer*, les aurait cachés derrière une toile représentant un paysage, celle-là même qui entrera plus tard dans la « collection » de ce veinard de Norvégien.

Les connaisseurs disent que lorsqu'apparaît sur le marché un « Hitler » de qualité supérieure à la moyenne habituelle, il y a toutes les chances pour que ce soit un faux. Cela me fait penser à cet antiquaire de la rive gauche, pas loin du pont Neuf, spécialisé dans les arts asiatiques, dont ses confrères disent : « Quand il vend une pièce authentique, c'est qu'il s'est trompé. »

L'autre détail qui fait tiquer, à propos du tableau de Sigmund Freud, est la mention « *Studio Medico* ». Bien italien pour être viennois, non ?

19 février

Je m'étonne que l'on s'étonne. Sur Canal, d'audacieux reporters mettent le nez des aubergistes dans leurs poubelles : arômes alimentaires en spray, plats aux truffes sans truffes, pot-au-feu « maison » acheté chez Davigel 2 euros et revendu au client 15 ou 18 euros, etc. La descente aux enfers de la cuisine, avec ses safaris-cafards et ses poulets violets au fond des frigos, c'est un sport que j'ai pratiqué pendant des années, et j'ai le regret de dire que reportages à sensation ou dénonciations sur la place publique sont autant de cautères sur jambes de bois. D'ailleurs, soyons justes : pourquoi y aurait-il des hommes politiques ou

des banquiers filous, et pas de restaurateurs ?

Depuis que le monde est monde, des millions de gens, chaque jour, courent le risque d'avaler une mayonnaise en bouillon de culture, un morceau de viande tournée, des choux à la crème homicides. Des milliers de rhinopharyngites, de furoncles, d'ongles en deuil, de panaris manipulant nos aliments laissent planer la menace de digestions compliquées, de lendemains pâteux, pour ne rien dire d'intoxications plus graves voire mortelles. Mais quand on sait que près de huit milliards de repas sont servis chaque année aux Français dans les différents types de restauration, les quelque 30 000 à 40 000 intoxications (de gravité diverse) estimées annuellement ont quelque chose de dérisoire.

La phobie du souillé est une sorte d'anorexie mentale héritée des sociétés puritaines.

Lorsqu'à la fin de la guerre de Corée, les prisonniers américains sortirent des camps, les services de santé de l'*US Army* furent accablés devant le spectacle lamentable offert par la plupart des *GI's*. Boyaux en l'air, moral à zéro, incapables de marcher au pas derrière leurs officiers qui, d'ailleurs, ne valaient pas mieux : on eût dit une armée en déroute. Le nombre d'entre eux qui s'était effondré lors des premiers interrogatoires et avait livré des informations sur leurs régiments atteignait des records. On en comprit vite la raison : ces malheureux n'avaient pu supporter le régime alimentaire imposé par leurs geôliers nord-coréens. Mais là où les choses se compliquèrent, c'est lorsque les médecins qui les avaient pris en charge s'aperçurent qu'en fait, les Américains, pendant tout le temps de leur détention, avaient été nourris – quantitativement et qualitativement –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épatants, a créé la « guerre totale », où les civils deviennent des militaires sans uniforme, sur lesquels atterrissent les mêmes obus, et qui ne sont juste pas autorisés à finir dans les mêmes cimetières.

La démocratie, faucheuse planétaire, pourvoyeuse de mort abyssale, j'aurais bien aimé entendre Winston Churchill nous en dire plus long sur ce sujet.

24 février

Dans la cour de récréation, à Janson-de-Sailly ou à l'école catholique Gerson, nous parlions, sans complexe et plutôt pour s'en moquer gentiment, des pédérastes. Le mot chic, le mot à la mode étant, à cette époque « gidien ». Dans ma classe de première, à Janson, Michel M., dont le frère jumeau, Jean, ne pensait, lui, qu'à courir la gueuse, avait pour habitude de se présenter ainsi : « Je suis gidien. Et toi ? » On lui répondait : « Non, merci » et il n'insistait pas. En revanche, il était un mot totalement inconnu à nos oreilles : celui de « pédophile ». Aujourd'hui, on ne peut allumer la télévision ou un journal sans se retrouver face à ce qui semble bien être une des maladies du siècle, à tendance fortement religieuse. Aux États-Unis, au Canada, en Irlande, en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas, en Allemagne, en France, on découvre partout des pratiques dont, dans ma jeunesse, nous connaissions parfaitement l'existence mais auxquelles nous n'attachions d'autre importance qu'anecdotique.

À Gerson, par exemple, nul n'ignorait que l'abbé A. se faisait volontiers, après la classe, répétiteur très particulier, avec des fortunes diverses, mais sans que jamais l'affaire tournât au

scandale. Pour ce qui était de ses collègues, y compris le directeur de l'établissement, il était impossible de ne pas être au courant. On se glissait la « dernière », ou plutôt le dernier, dans le tuyau de l'oreille, et on passait à autre chose, tant le sujet relevait, à nos yeux, de la plus stricte banalité.

J'ajouterais que même les parents, tant qu'il ne s'agissait pas de leur propre garçon, ne semblaient pas s'en offusquer. Le fameux abbé A., dont tous les anciens de Gerson se souviennent certainement, était très apprécié, dans les maisons bourgeoises du quartier, pour ses talents de brideur. Ainsi se rendait-il, une fois par semaine, avenue Victor-Hugo, dans la famille d'un médecin à la morale rigoureuse, dont le nom est devenu synonyme de réussite sociale fracassante et où, pour rien au monde, on n'aurait loupé une messe. Les penchants de l'abbé A. ne leur étaient en rien inconnus, mais ce qui intéressait en lui ces personnes, on ne peut plus respectables, c'était le brideur.

Je me garderai bien de tirer la morale de l'histoire. Je constate simplement qu'à l'époque, les églises étaient pleines. Aujourd'hui, elles sont vides.

Il est vrai que cela n'a aucun rapport.

26 février

Ouf, je ne suis pas sourd ! Au théâtre, au cinéma, devant mon appareil de télévision, combien de fois ne me suis-je demandé si mes oreilles ne me jouaient pas un mauvais tour. Des voix – souvent féminines, mais pas seulement – quasiment inaudibles, des chuintements, des murmures, des soupirs, un langage désarticulé, une bouillie pour les chats qui me devenait de jour

en jour plus inaccessible ; et pourtant, d'un autre côté, un Michel Bouquet, un Claude Rich, un Jean-Pierre Marielle, un Pierre Arditi, un Jean Piat ou même, dans de très vieux films où la technique du son ne pouvait être supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui, un Jean Gabin, un Laurence Olivier, un Harry Baur, une Edwige Feuillère ou une Suzanne Flon qui n'ont qu'à ouvrir la bouche pour que je cueille au passage les moindres intonations. Or, mon audition, pour mon âge, ne souffre d'aucune faiblesse. Alors ?

Jean-Laurent Cochet, l'homme qui a enseigné le théâtre à Fabrice Luchini, Gérard Depardieu et bien d'autres, m'a apporté la réponse. Pour dire le vrai, je m'en doutais, mais il est des cas où il vaut mieux que ce soit quelqu'un d'autre, autrement qualifié que soi, qui parle à votre place.

L'affaire est claire. La *diction* est un mot banni des studios et des plateaux. Pour faire « vrai », quand ce n'est pas carrément pour faire « banlieue », il est conseillé d'articuler le moins possible, de parler comme les gens de la rue (reste à voir s'ils sont nécessairement incompréhensibles), de garder son texte dans la bouche – bref, de dire merde à Molière, à Shakespeare, à Sacha Guitry, et à la Comédie-Française d'avant les dégâts. Animé d'une saine et juste colère, Jean-Laurent Cochet en a plus que ras-les-feux de la rampe de ces comédiens qui ont du porridge plein la bouche et donnent à la France l'impression qu'elle est devenue sourdine. À ses yeux, ou plutôt, à ses oreilles, les jeunes comédiennes, fraîchement émoulues de l'école d'art dramatique, font encore plus fort que les garçons dans l'art de l'inaudible. À tel point que lorsqu'il monte un spectacle, il s'arrache les cheveux quand ces demoiselles se présentent pour un rôle. En résumé, je ne suis pas sourd, mais je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais rien ne vaut la presse canadienne quand elle met le turbo. Je me souviens d'une publicité pour un fourreur, dans *Le Devoir*, de Montréal : « Une femme bien fourrée est une femme bienheureuse ». Encore plus fort, *La Presse* – toujours de Montréal – suivait anxieusement, comme, partout ailleurs, le monde catholique, l'agonie interminable du pape Paul VI. Venant d'apprendre que son état avait encore empiré et que la fin était proche, le rédacteur titra à la une : « Le Pape a encore baisé cette nuit ».

Déjà que son titre, à l'origine, était un peu curieux (« Le Pape a encore baisé cette nuit »), si, en plus, les correcteurs y mettaient du leur...

5 mars

Paris, ton café fout le camp ! À la fin de l'année 2009, 2 000 cafés à Paris et en Île-de-France sont passés à la trappe. Dans les années 1960, la France comptait 200 000 bistrots. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 37 000. Les bars PMU résistent le mieux mais, il n'y a pas de doute, la route du zinc est à jamais coupée. En allant l'autre jour au Centre Pompidou, je me suis arrêté un instant devant le 14, rue Saint-Merri, et j'ai failli pleurer (des larmes de beaujolais). L'enseigne indiquait : *Curieux Spaghetti Bar*. « Un lieu convivial et chaleureux », précise la publicité. Oui, il y avait vraiment de quoi pleurer.

Dans les années 1960-1970, les troquets bien goupillés pour amateurs sérieux ne manquaient pas, mais s'il en était un qui resplendissait sous les feux de la rampe, c'était bien le *Café Curieux* d'Alcide Levert. Ancien débardeur de péniche, le père Alcide, qui n'avait pas quitté son pantalon rayé pour noces et

banquets ni son chapeau melon, avait inventé le kitsch d'avant-kitsch. Comme ça, d'un mouvement spontané, sans qu'aucun décorateur dans le coup ne fût tapi sous le billard. Il s'était pris de passion pour les productions les plus outrageusement tartes du dernier tiers du XIX^e siècle, abandonnées dans les greniers, ou dernières raclures de ventes aux enchères sans enchérisseurs. Un flair de chien de chasse médaillé. Pas la moindre faute de goût, dans un mauvais goût sans failles.

Aujourd'hui, le père Alcide ferait fortune, et tout son bastringue ferait tourner de l'œil, de ravissement, les Madames Déco. Autour du billard, c'était un amoncellement, qui vous plongeait dans l'extase, de bassinoires en cuivre converties en horloges, de pêcheurs napolitains en bronze, de plats à poisson « façon Bernard Palissy », de sièges néo-Renaissance, de buffets Henri III *bis*, de biscuits de Saxe *made in Japan*, de gravures recoloriées du passage de la Bérézina, de fox-terriers en porcelaine se grattant les puces, d'éventails de la succession Butterfly et de vues de lits clos bretons.

La clientèle du père Alcide ne venait pas là pour rigoler. Il y avait les employés de la Préfecture, les marchandes de quatre-saisons et l'aristocratie des forts des Halles à qui Alcide louait des diables. Lui-même était pourvu d'une tuyauterie assez remarquable qui lui permettait d'enfiler, sans broncher, beaujolais et petit blanc gommé, guignolet et mandarin picon, suivi attentivement par une pratique déférente. Après sa mort, c'est Annie, une Autrichienne, née à Innsbrück, qui a repris le flambeau. Elle eut l'idée d'adjoindre aux merveilles de son musée, religieusement préservé, un goulasch et une choucroute qui comptèrent parmi ses fervents Jean-Claude Brialy, François Périer et la belle Elga Andersen.

J'apprends qu'outre l'interdiction de fumer, l'une des raisons du séisme bistrotier est que bon nombre de morts au champ d'honneur avaient refusé obstinément de servir du Coca *light*. Je leur tire mon chapeau.

Un jour, du vivant d'Alcide, quelques bouteilles s'étaient glissées subrepticement à portée du comptoir. Il disait : « Faut voir. »

Il est mort la conscience en paix : il n'en a pas vendu une.

7 mars

Après le devoir de mémoire, le devoir de bonheur. Le bonheur est à la mode, le bonheur se vend bien. Pour être heureux, il suffit d'acheter la méthode en librairie.

Dans la lignée de Paulo Coelho (*L'Alchimiste*), qui avait donné la recette du bonheur à des millions de shampooineuses à travers le monde, Laurent Gounelle, messenger du XXI^e siècle, fait son sucre avec un roman à lire sur ordonnance, *Dieu voyage incognito*. Sa lecture, assure-t-on, « fait du bien ». Le précédent, *L'Homme qui voulait être heureux*, en avait, en tout cas, fait énormément à son éditeur, qui en avait vendu comme des petits pains de messe.

Le phénomène n'est pas nouveau. Pendant la Grande Dépression des années 1930, l'Amérique s'était fait une spécialité de ce genre de négoce thérapeutique, en multipliant les méthodes, les guides pratiques et les recettes qui, d'un coup de baguette magique, collaient d'office le pauvre bougre de chômeur ou de banquier ruiné sur la voie de la réussite, de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Guimbardes de Bordeaux, Anne ou le garçon de verre), ne soit plus là pour dresser le « tombeau » glorieux du bourgeois.

Lui qui avait fui Valenciennes et sa famille de notables pour le soleil et les garçons, qui avait sauvé la tête de José Giovanni et prôné la peine de mort, qui était l'ami de Jean Genet et honorait l'esclavage, car, disait-il, « l'esclave est toujours plus fort que son maître », je l'entends encore me dire : « Bourgeois = égoïsme. Eh bien parfaitement ! Le bourgeois est un monsieur limité qui a la conscience exacte de ses frontières, donc de sa propriété. C'est un homme qui a le courage de s'appartenir et qui n'attend pas son salut du voisin, pas plus qu'il ne se préoccupe du sort de celui-ci. As-tu remarqué comme les imbéciles et les pauvres sont toujours prêts à sortir d'eux-mêmes ? Quoi de plus naturel : ils n'ont pas de chez eux. » Il ajouta : « Maintenant, je tiens ferme mon propos. Ce que veut dire le mot bourgeois ? C'est assez simple. J'écris bourgeois et je lis classique. Traduis : homme de classe et de sa classe. Les classiques ont fait une fameuse découverte : ils ont compris que dans la vie comme dans la littérature, il faut tout bonnement avoir le courage et l'honnêteté d'être à sa place ou, si tu préfères, être soi-même. »

Plus j'y pense, plus j'ai envie de me proclamer bourgeois. Et même bourgeois extrême. Ce sera ma singularité.

14 mars

Crime et Châtiment, au musée d'Orsay. L'horreur sur les murs, bien encadrée pour un accrochage-*cocktail party*, depuis Marat dans sa baignoire (bon débarras !) jusqu'à la guillotine qui a tranché le cou de Roger Bontemps, le dernier des condamnés à mort, le 28 novembre 1972. L'homme est aussi une ordure : voilà

qui n'est pas nouveau. Il n'est pas mauvais de nous le rappeler de temps à autre.

Il manque à cette exposition, conçue par Jean Clair, qui nous avait donné l'admirable et troublante *Mélancolie*, au Grand Palais, en 2005, une petite salle, juste un recoin – je ne suis pas exigeant – dédiée aux plus grands tueurs de masse dont l'Histoire nous a fait don, tout au long du XX^e siècle : Hitler, Staline, Mao, Pol Pot et quelques seconds couteaux, comme les responsables des massacres du Rwanda ou de Srebrenica.

Depuis que j'ai terminé *Le Passant de Vienne* qui sortira dans trois semaines, je tourne et retourne dans ma tête toutes les thèses et théories qui s'efforcent d'expliquer l'inexplicable : comment un être quelconque, un homme de la rue, un passant parmi d'autres, a-t-il pu soudain se transformer en une machine à tuer, non pas d'autres individus, mais des populations entières ?

Parmi les dizaines d'ouvrages que j'ai lus pour préparer mon livre, l'un des plus forts m'a paru être *Pourquoi Hitler ?* de l'américain Ron Rosenbaum (Lattès), non par l'originalité de ce qu'il avance mais parce qu'en bon journaliste, il passe au crible la plupart des thèses (historiques, psychanalytiques, théologiques, etc.) qui prétendent expliquer la folie criminelle antisémite d'Adolf Hitler.

Aucune ne me paraît convaincante, et aucune ne peut être écartée, ce qui revient à dire que nous ne savons quasiment rien de celui qui a été le contemporain de beaucoup d'entre nous. Et que nous ne le saurons jamais. Envoyé de Satan sur la Terre, victime d'une enfance exagérément répressive, haine de soi d'un jeune homme qui aurait découvert du sang juif dans sa lignée,

paranoïa face à un désir homosexuel refoulé, sublimé en pulsions sociales criminelles, impuissance due à un dérèglement hormonal, perversité naturelle et peut-être atavique, délire paranoïaque provoqué par un gazage à l'y pélite, au cours de la Grande Guerre : tout est possible, tout peut s'additionner.

Et alors ? En optant pour telle ou telle thèse, en les combinant ou en inventant d'autres, on sera passé, me semble-t-il, à côté d'une vérité beaucoup plus dérangeante. Non pas la banalité du mal, mais la rationalité du mal.

L'art est irrationnel, les passions sont irrationnelles et peuvent induire des comportements criminels pour des raisons diverses. En revanche, l'idéologie est parfaitement rationnelle. Elle n'a rien à voir avec la furie destructrice de la guerre ou l'emballement psychotique du tueur. Elle est « morale » pour celui qui la brandit comme un glaive salvateur. Elle porte un message universel d'essence quasi religieuse. « Je combats pour l'œuvre du Seigneur », écrivait Hitler dans *Mein Kampf*.

À partir de cette certitude que portent en eux certains individus, se met en marche un mécanisme de mort totalement dépassionné. Il est peu vraisemblable que les camps d'extermination nazis, les goulags soviétiques ou les tueries maoïstes aient causé le moindre plaisir sadique dans le cerveau ou les tripes de Hitler, de Staline ou de Mao. Tout au plus ont-ils pu éprouver le sentiment de satisfaction qu'apporte à tout être humain un ouvrage bien fait. La destruction d'une race (Hitler, les anti-Tutsis) ou d'une classe (Staline, Mao, Pol Pot) a valeur de culte, un culte fondé sur la raison et la logique.

Hitler a été très clair sur le sujet. Il suffit de lire *Mein Kampf*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les dés. C'est n'avoir aucune idée de ce que représente la Cour suprême. Elle se fiche totalement du Président, du Sénat et de l'opinion publique. Pas une seconde je ne mettrai en doute le rapport Warren, quelles que soient ses conclusions. Quand j'ai appris qu'Oswald avait été descendu, j'ai été sonné, mais je n'ai pas du tout pensé à un règlement de compte, comme tant de gens en France. N'oubliez pas que depuis Louis XIV, ce pays a une police politique qui s'occupe de tout, même des élections. Si j'ai mis Maigret au quai des Orfèvres et non rue des Saussaies, c'est parce qu'en allant un jour dans le bureau du chef de la police, j'ai vu que sa porte communiquait avec celle du ministre de l'Intérieur. Les Français sont tellement traumatisés par les liens existant entre la police et le pouvoir qu'ils ne peuvent admettre que la mort de Kennedy n'est pas une affaire politique. Aujourd'hui encore, on publie de nouvelles thèses sur le meurtre de Lincoln. Je vous fiche mon billet que dans cent ans, il y aura des gens de bonne foi et de doux maniaques qui referont le procès de Ruby, du meurtre d'Oswald et de la disparition de Kennedy.

– Bien qu'ayant suivi le procès de Jack Ruby, je n'ai aucun à priori, mais je vais vous rapporter quelque chose qui va tout à fait dans votre sens. À Dallas, j'ai posé la question à une vingtaine de confrères américains représentant les journaux les plus importants, comme le *New York Times*, le *New York Herald*, le *Washington Post*, le *Chicago Tribune*, etc., et, sans l'ombre d'une hésitation, tous m'ont répondu qu'ils ne croyaient pas à la thèse du complot. Pour eux, Oswald et Ruby étaient deux « *nuts* », deux cinglés qui ont agi indépendamment. »

Quarante-six ans ont passé depuis ma rencontre avec Georges Simenon. Les films, les documentaires, les livres, les articles, les

enquêtes qui ont donné des versions différentes et toutes « solides » sur la mort de JFK, excluant bien sûr la version officielle et affirmant qu'il y avait eu « complot », se comptent par dizaines, voire par centaines. Sur ce point, en tout cas, Maigret ne s'était pas trompé.

20 mars

Quand on assassine un personnage public ou qu'il passe, sans y être aidé, de vie à trépas, il y a toujours quelqu'un ou un groupe de personnes pour célébrer le joyeux événement en sablant le champagne. La dernière fois, c'était, je crois, après qu'un cadre du Hamas, Mahmoud al Mabhouh, eut été liquidé dans sa chambre d'hôtel à Dubaï. Le jour de la mort de Franklin Delano Roosevelt, un milliardaire texan avait improvisé une réception monstre. Levant son verre, il prononça ces paroles : « Maintenant qu'il est mort, buvons à la santé de ce salaud ! »

Retour à Dallas. Le jour de l'assassinat de Kennedy, une jeune habitante de la ville avait, devant témoins, éclaté de rire et déclaré : « C'est le plus beau jour de ma vie ! » Elle n'était ni folle, ni hystérique. Elle avait exprimé son opinion, voilà tout, et, comme me l'a dit un homme à qui je parlais de cette jeune fille : « Chez nous, chacun est libre d'avoir son opinion. » J'avais tenté de l'interviewer mais elle avait refusé : « Les journalistes français sont tous communistes. »

En revanche, une certaine Mrs James A. M., par l'intermédiaire d'une consœur américaine, accepta de me recevoir dans sa villa du quartier de l'aéroport de Love Field. C'était une divorcée de trente-huit ans, assez jolie, mère de deux garçons, qui travaillait comme secrétaire de direction dans une entreprise

d'électronique. Une Madame Tout-le-Monde, pas même « extrémiste ». Quand j'ai sonné à sa porte, un dimanche matin, elle revenait du temple. Elle se prêta très gentiment au jeu des questions-réponses.

« J'imagine, Madame, qu'au temple, il vous arrive de prier pour le repos des âmes des disparus ?

– Oui, bien sûr.

– Avez-vous prié pour le président Kennedy ?

– Ah, ça, non !

– Parce qu'il était catholique ?

– Non. Parce que c'était un homme mauvais.

– Vous avez applaudi, le jour de son assassinat ?

– Comment osez-vous me poser une question pareille ? Je sais ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

– Cette nouvelle vous a donc attristée ?

– Pas du tout. Quand je l'ai apprise, j'ai dit : *good*.

– Vous voulez dire que c'était une bonne chose ?

– Pas l'assassinat. Je déplore la violence, mais sa disparition de la scène politique, oui, c'était une bonne chose.

– Et si demain, la même chose arrivait au président Johnson.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en résidence surveillée, que je suis allé voir plusieurs fois à Bouzareah, sur les hauteurs d'Alger, et avec qui je tissai des liens cordiaux, n'y allait pas, lui, avec le dos de la cuillère. « Mon cher ami, me disait-il avec un bon sourire, vous autres, Français, avez beaucoup souffert des nazis. Eh bien, c'est la même chose pour nous. Les Français sont nos nazis. »

C'est lui – et non le FLN – qui inventera plus tard le slogan « la valise ou le cercueil ».

C'est à cette époque que ma cousine Denise me fit lire le journal secret, tenu, depuis bien avant la guerre, par un grand religieux musulman, décoré et respectueusement considéré par les autorités françaises. Le récit des petites humiliations quotidiennes que ce saint homme acceptait en silence en disait plus long que les discours dont on sera abreuvé par la suite.

Les détails « insignifiants » sont d'ailleurs souvent la meilleure clé pour déchiffrer le secret d'un être. En octobre 1956, je fis la connaissance d'un des « bonnets » de la DST à Alger, Joseph Loffredo, qui venait d'être chargé d'interroger Ben Bella, arrêté grâce au « coup fumant » des services secrets qui avaient détourné son avion en route vers Tunis, depuis Rabat.

Il me raconta son premier contact avec le chef rebelle. Apprenant que le Français avait été officier, l'ancien sous-off Ben Bella s'était mis au garde à vous et l'avait salué. S'ensuivirent entre les deux hommes des relations très cordiales, l'homme de la DST appréciant vite l'intelligence de son prisonnier.

Loffredo s'autorisa à lui poser une question d'ordre personnel :

« Expliquez-moi comment vous, qui avez été décoré par le général de Gaulle pour exceptionnelle conduite au feu, au Monte Cassino, vous en êtes arrivé là ? Quel a été le déclic ? »

« Je vais vous le dire, répondit Ben Bella. Après ma capture par les Allemands, dans notre camp de prisonniers, il y a eu, un jour, une distribution de paquets envoyés par une œuvre charitable française. Pour les Français de mon unité, il y avait un colis par personne. Pour les musulmans, il y avait le même colis, mais à partager en deux. Ce jour-là, la France est sortie pour toujours de mon cœur. »

Un peu plus tard, je rencontrai, dans le Nord-Constantinois, un commandant qui, me faisant jurer le secret, me confia un texte qu'il avait rédigé avec un petit groupe d'officiers, pas plus « libéraux » qu'il ne l'était lui-même, mais lucides. Ils exhortaient le gouvernement à appliquer à l'Algérie le même traitement qu'Edgar Faure et Antoine Pinay avaient, l'année précédente, appliqué au Maroc : « La partie est perdue. Seul un modéré de droite comme Pinay pourra faire avaler la pilule à la France », me dit-il. Guy Mollet au pouvoir, j'imaginai mal une intervention de Pinay. Je lui proposai donc de faire intervenir un homme indépendant et influent, marqué ni à gauche ni à droite, Raymond Aron, l'éditorialiste du *Figaro*.

De retour à Paris, je courus jusqu'au bureau de Raymond Aron, avenue du président Roosevelt. Après avoir lu le texte, il me dit : « L'analyse de ces officiers est juste. J'y adhère totalement mais, malheureusement, je ne peux rien faire. Il est entendu avec Pierre Brisson (le directeur du *Figaro*) que j'ai les mains libres en ce qui concerne l'Europe. En revanche, je ne dois pas me mêler de l'Algérie. »

Un discours qui me laissa sans voix, de la part d'un homme que j'admirais tant.

L'année suivante, en 1957, Raymond Aron publia *La Tragédie algérienne*, où il disait notamment : « La constitution d'un État algérien est inévitable. » Mais c'était trop tard, et un livre ne pouvait remplacer une campagne dans le bien-pensant *Figaro*.

27 mars

Je recherche l'auteur de cette phrase admirable : « Le communisme, ça marche. Il suffirait juste de le privatiser. » Churchill ? Woody Allen ?

Après tout, N'est-ce pas exactement ce qu'ont fait ces sacrés Chinois ?

Chez le coiffeur : une photo dans *Gala*, à l'occasion d'une soirée de bienfaisance. J'y reconnais plusieurs de nos milliardaires. C'est curieux : aujourd'hui, nos vrais milliardaires ont l'air bien plus vulgaires que les faux.

Qui connaît Ronald Firbank ? Plus pédé qu'un phoque homosexuel, il réussit ce contre quoi même les plus abrutis se sont cassé le nez : sortir d'Oxford sans diplôme. Mort un peu rapidement, à l'âge de quarante ans, ce contemporain et grand admirateur d'Oscar Wilde a laissé quelques livres épatants que personne ne lit, comme *Les Excentricités du cardinal Pirelli*, *La Princesse artificielle* ou *Valmouth*. Un homme qui a écrit : « Il n'était bon à rien. Et encore... » Également : « La vie n'est supportable qu'à petites doses », mérite un coup de chapeau. Même si l'on n'en porte pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour les échetiers.

Et voilà comment, dans ce Paris « si intelligent » et « si spirituel », on déverse des torrents de boue parce que la vérité est toujours trop simple à dire.

Pendant la suspension d'audience, j'ai entendu une jolie spectatrice dire à une amie : « Mais c'est terrible, ce procès. Il n'y a rien ! »

Une fois évacuées les petites saletés qui en faisaient tout le charme puant, il ne restait effectivement rien que deux petites crapules dans le box des accusés qui, bien que défendues par le « lion » et le « renard » du barreau, Me Tixier-Vignancour et Me Floriot, en prirent pour vingt ans.

Il restait également Roland Peugeot, les yeux perdus au plafond, loin, très loin des escrocs, de ces oies scandinaves et de ces grues parisiennes. Il était, en pensées, avec un petit garçon de cinq ans qui, certains soirs, avait du mal à s'endormir parce que dans la rue, des passants, parfois, se retournaient et disaient à voix haute : « Tiens, regarde ! Le petit Peugeot ! »

Ah ! j'oubliais. Dans la poubelle à ragots, il y en avait eu un autre qui n'avait pas été évoqué durant le procès mais avait couru dans Paris : Roland Peugeot avait monté le « coup » pour soutirer 50 millions de francs à son père.

1^{er} avril

En 1964, à la rédaction en chef de *Jours de France*, l'hebdomadaire de Marcel Dassault, nous avons un appariteur

très serviable, toujours prêt à aller nous acheter un paquet de cigarettes ou un sandwich au café du coin. Il poussait même la complaisance jusqu'à organiser, durant les heures creuses, des parties de poker avec quelques mordus de la rédaction. Il s'appelait Jean-Jacques Casanova. Il était Corse, natif de Corte. Le soir, il avait un petit boulot au Cercle de l'Étoile, près de l'avenue Foch. Quand, un jour, il nous apprit, en montrant la bosse qu'il avait au front, que, la veille, il y avait eu un casse, opéré par des malfrats cagoulés, notre sympathie envers notre fidèle auxiliaire monta encore d'un cran.

Le vendredi 22 mai, la nouvelle galopa dans la France entière : Madeleine Dassault, l'épouse de Marcel, venait d'être enlevée en bas de chez elle, avenue du Maréchal-Maunoury, à La Muette, par quatre hommes masqués. Dans la foulée, une demande de rançon était parvenue à notre patron. Son montant : 4 millions de francs, ce qui représentait une somme relativement modeste pour l'une des plus grosses fortunes de France. Interrogé le lendemain par la presse, Dassault répondit que, pendant le week-end, il lui était impossible de réunir cette somme. Quarante-huit heures plus tard, les gendarmes, ratissant la campagne de l'Oise dont Dassault était le député, tombèrent par hasard sur une ferme abandonnée et, dans cette ferme, sur une femme qui se présenta comme étant Madeleine Dassault. Au début, la maréchaussée ne voulut rien entendre : cette dame qui se prétendait être l'épouse de l'avionneur « racontait des histoires ». Finalement, grâce à une photo parue à la une de *France Soir*, la vérité éclata au nez des fins limiers et, deux heures plus tard, Madeleine retrouvait son Marcel qui, bien que très ému, fixa presque aussitôt ses rendez-vous de travail du lendemain.

Dans les heures qui suivirent, la rumeur se répandit dans les rédactions : il s'agissait d'un enlèvement bidon organisé par Marcel Dassault lui-même, avec la complicité de sa femme. Pour quelle raison ? On ne savait pas trop bien, mais la vérité n'allait sûrement pas tarder à éclater... Deux mois plus tard, la bande tomba entre les mains de la police. Parmi ces distingués messieurs se trouvait qui ? Notre fidèle Casanova, qui se révéla même être l'auteur du coup. Pour ceux qui avaient agité la thèse de l'enlèvement bidon, cela ne faisait aucun doute : on pouvait s'attendre à de croustillantes révélations. Peu importe si Marcel Dassault avait été déporté à Buchenwald et si Madeleine, une personne courageuse, intelligente et d'une grande force de caractère, avait passé une partie des années noires au fond d'une cellule, la rumeur continua de prospérer.

Jusqu'au jour du procès où la personnalité des kidnappeurs se révéla dans sa minable vérité : dans le box, il n'y avait rien d'autre que quatre gugusses, quatre bras cassés qui en prirent un maximum. Vingt ans pour Casanova dont on apprit, en passant, que c'était lui qui avait monté le hold-up du Cercle de l'Étoile. Pendant tout le temps de sa détention à la centrale de Poissy, réduite, je crois, à huit ou dix ans, il a adressé à chaque Nouvel An ses vœux « respectueux » à Madeleine Dassault. Une fois libéré, il retourna à Corte, où il fut accueilli en héros. Manque de pot, à la suite d'un faux pas, il tomba au fond d'un ancien égout qui fut, en quelque sorte, son ultime demeure.

2 avril

Le dernier cadeau de la chaîne Histoire : *La Maison haute*, un formidable reportage filmé de Pavel Longuine, le réalisateur de *Taxi blues*, *Luna Park*, *Le Tsar*. La maison haute, construite par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grenade, et des médias pour la laisser exploser.

8 avril

Déjeuner à *La Closerie des Lilas*, à l'invitation de Paul Wermus (*VSD*) qui a convié également le nouveau ministre de la Jeunesse et de la Solidarité active (jusqu'à présent, la solidarité était plutôt passive), le centriste Marc-Philippe Daubresse et Jean-Paul Huchon (PS tendance DSK) qui vient d'être réélu – les doigts dans le nez – président de la région Île-de-France. Les deux hommes, extrêmement sympathiques bien que dans des camps opposés, entretiennent les meilleures relations du monde. C'est toujours la même chose : chaque fois que je me trouve autour d'une table entre deux hommes politiques qui sont censés se haïr, c'est tout juste s'ils ne repartent pas bras dessus, bras dessous. Je suis persuadé que deux coqs de combat, dressés à se bouffer la rate, finiraient dans les ailes l'un de l'autre, pour peu qu'on leur fiche la paix.

Tandis que je savoure mon baba au rhum (à mon avis, l'un des meilleurs de Paris), je pose à Jean-Paul Huchon cette question naïve : « Je voudrais bien savoir pourquoi je me prends presque toujours de sympathie pour quelqu'un pour qui je ne voterais jamais. » Il me répond : « C'est la grandeur et la limite de la démocratie. »

Contrairement à ce qu'avait dit une voyante à ma mère enceinte – « Vous allez avoir un fils, et il se fera un nom dans la politique » –, j'aurais fait un exécrationnel politicien. À peine aurais-je fait la connaissance d'un type dans le genre de Jacques Duclos ou, plus récemment, de la mère des 35 heures, Martine Aubry, que je les aurais trouvés certainement épatants. Il y a

même des moments où je me demande si devant un Hitler tout sourire, je n'aurais pas fondu comme un Alphonse de Chateaubriant, et si, face au petit père des peuples, Joseph Staline, je ne serais pas devenu idiot, comme Louis Aragon.

Conclusion : ne jamais rencontrer les gens que l'on déteste.

Pédophilie (suite). Ce soir, sur France 2, le magazine d'« investigation », *Les Infiltrés*, au cœur des réseaux pédophiles. Le journaliste Laurent Richard a dénoncé les prédateurs sexuels qu'il avait réussi à interviewer. Vingt-deux hommes ont été interpellés et l'un, incarcéré.

Débat de conscience : est-ce bien le rôle du journaliste de se faire l'auxiliaire de la police ? Normalement, son obligation déontologique est de ne pas dénoncer ses sources. Mais en même temps, l'article 434-1 du Code pénal punit la non-dénonciation d'un crime qui aurait pu être empêché.

Très sincèrement, j'ignore ce que j'aurais fait, à la place de Laurent Richard. Aux États-Unis, sur la chaîne NBC, l'émission *To catch a predator* a permis, depuis 2004, d'arrêter des centaines de suspects pédophiles. Suspects ou coupables ? C'est tout le problème. J'ai bien peur qu'en jouant sur les instincts pas toujours reluisants de la nature humaine, on ouvre les vannes à toutes les erreurs, toutes les injustices. De toute façon, quand, pour des raisons d'audience, la télévision et la presse écrite s'en mêlent, on peut craindre le pire : voir plus haut les dégâts causés dans l'affaire Kamal. Pendant l'Occupation, des milliers de Français ont fait la preuve du goût national pour la délation. Au point d'écoeurer certains membres de la Wehrmacht.

Si l'on continue dans cette voie, il y aura forcément, un jour ou l'autre, de la casse et des innocents derrière les barreaux. À la police et à la justice de faire leur travail, et aux journalistes, le leur. Tout à l'heure, j'ai vu une affiche annonçant la sortie d'une pièce de théâtre montée par Robert Hossein (cela devient chez lui une manie) sur l'affaire Dominici. Une fois de plus, les spectateurs décideront à la fin du spectacle si le vieux Gaston a tué ou non le couple Drummond et leur fille Elizabeth.

Pour avoir suivi cette mystérieuse affaire sur les pas de Jean Giono, envoyé spécial de *Arts*, je n'ai, cinquante après, aucune conviction. Donc, vraisemblablement, j'aurais acquitté le patriarche de Lurs, au bénéfice du doute. Comment imaginer que, cinquante-six ans après, des spectateurs qui n'auront connu de cet énorme dossier à rebondissements que ce que l'auteur de la pièce leur en aura appris pendant moins de deux heures, entracte compris, pourront se prononcer en leur âme et conscience ? On me répondra que ce n'est qu'un spectacle. En faisant des journalistes des « indics » et du public un jury, on joue avec le feu.

9 avril

Avec un léger retard, je le concède, j'en apprends de belles ! Ainsi, Frédéric Chopin n'aimait pas les dames. Sauf quand elles ressemblaient à un homme et fumaient le cigare. Et encore, George Sand, puisque ce fut elle l'exception, n'a pu s'empêcher, à la fin de leur grand « roman d'amour », de soupirer : « Huit ans de chasteté, cela a été long. » Non, le seul grand amour du génie polonais, ce fut Titus Woyciechowski (ouf !), son ami d'enfance. Il lui écrivait, dans l'une de ses lettres passionnées : « Mon chéri, je cache tes lettres comme le ruban d'une amante... » Et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parlent de moi).

En un demi-siècle de pratique, je n'ai rencontré que deux cas échappant à la norme. Je me trouvais, en 1951, au marbre d'*Opéra* quand Roger Nimier, hors de lui, interdit à Bernard de Fallois de consacrer son feuilleton littéraire aux *Enfants tristes*, qui venait de sortir, après le succès du *Hussard bleu*. Pas question de parler d'un bouquin de Nimier dans un journal qu'il dirige. Cela sera un peu plus tard le cas à *Carrefour*, dont Roger assurait la partie littéraire. En revanche, il ne voyait pas d'objection à ce que l'on rende compte d'une parution d'un de nos collaborateurs.

Aujourd'hui, François Cérésa fait plus fort avec son mensuel *Service littéraire*. Non seulement on n'y trouvera jamais une ligne sur ses romans, mais quand on a le malheur, comme moi, d'être un collaborateur régulier à « SP », pas l'ombre d'une chance de pouvoir y trouver un hymne à mon génie.

13 avril

« Il ne faut pas que vous le tuiez. Ce serait un assassinat ! Je vous adjure de ne pas éclabousser du sang de son compagnon celui qui fut notre chef dans cette France qui était libre ! »

Me Perusel, ancien officier de la France Libre qui défend, aujourd'hui 13 avril 1962, le général Edmond Jouhaud, se rassoit. « L'accusé a-t-il quelque chose à déclarer ? » s'informe le président Bornet, d'une voix où perce une discrète émotion.

Jouhaud se redresse, l'air absent : « Non, monsieur le président. Je n'ai rien à ajouter. Je fais confiance à mes juges. »

Deux heures et dix minutes plus tard, neuf hommes – trois généraux, un vice-amiral, un diplomate, un académicien et deux magistrats – entreront lentement par la porte, au fond de la salle des Assises de la Seine où, pendant trois jours, j'aurai assisté au spectacle attristant du chef suprême de l'OAS tentant de sauver sa tête.

Jouhaud, l'un des quatre généraux du putsch raté du 22 avril 1961, a été arrêté dans la nuit du 24 mars. Sans perdre une seconde, le général de Gaulle a lancé cet ordre, inhabituel en matière de justice : « J'ordonne qu'il soit jugé dans les plus brefs délais et avec toute la rigueur de la loi. » Autrement dit, la mort. Une peine prononcée par contumace, le 11 juillet 1961. S'il avait été dans le box avec Challe et Zeller, il n'aurait pris, comme eux, que quinze ans de prison. Aujourd'hui, il porte la responsabilité, avec Salan et d'autres, d'un bain de sang quotidien où soldats français et civils musulmans sont victimes d'un combat atroce et sans espoir. Quand Jouhaud le brave, Jouhaud le pur, Jouhaud le patriote se présente, quatorze jours plus tard, devant la justice de son pays, ses avocats n'y peuvent rien : il a du sang sur les mains.

Je découvre un nouveau monde, celui des prétoires où, procès après procès, vont se rouvrir les blessures françaises. L'Histoire, en panne de gloire, n'a rien d'autre à offrir que ces bas morceaux. La gorge se serre, et pourtant, la tragédie fascine.

« Je tiens à vous le dire : cet interrogatoire m'a coûté autant qu'à vous... Mais je ne vous comprends pas et je crois que je quitterai cette terre sans vous avoir compris. » Il y avait un frisson de pitié, mais aussi d'effarement, dans la voix du président Bornet. Pour la première fois, depuis six heures que

durait son interrogatoire, Jouhaud n'était plus l'homme calme et massif à la peau cuivrée, comme raclée par le grand air. Son visage était en sueur, et ses lèvres singulièrement fines se serraient comme dans un étau.

Quand, après la lecture de l'acte d'accusation, il s'était levé, ce n'était pas le chef de l'OAS qui s'était mis à parler, c'était le pied-noir. La voix chantait, on la sentait prête à lâcher son boucan méditerranéen, mais Jouhaud l'atenait en bride : « Quelques mètres carrés dans un cimetière d'Oran, c'est mon seul patrimoine sur cette terre d'Algérie... Mon père était un instituteur de la vieille école. Dans sa classe, il me montrait une carte de la France avec l'Alsace-Lorraine hachurée en vert. Il me disait que l'intégrité du territoire était la première condition de la patrie. »

Sa sincérité avait ému. Puis il avait sobrement décrit sa carrière, après Saint-Cyr : l'armée de l'air en Algérie, en Allemagne, en Indochine... Le 13 mai 1958, le Comité de salut public, dans l'ombre de Salan, qui fait acclamer le nom de De Gaulle... Ses premières craintes quand, à la fin de 1959, il n'est plus question que d'autodétermination... De Gaulle qui lui dit : « N'est-ce pas moi qui ai raison ? » et sa réponse : « Ce n'est pas mon avis. » Sa démission de l'armée et, en avril 1961, le premier grand saut dans la révolte avec le putsch, et le second, aussitôt après, avec l'OAS.

Quand, le soir du 25 avril, Challe lui avait dit : « J'arrête », il avait répondu : « Moi, je continue. – Tu es Algérien, je te comprends. »

« Alors j'ai fait face. Vous avez devant vous un révolté, j'en conviens », avait conclu Jouhaud, l'éternel second, au terme de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Stroheim, Alexander Korda ou Josef von Sternberg, il devait, comme tous ces Juifs d'Europe centrale l'avaient fait, prendre un pseudonyme.

Son nom était Robert Couzinet.

Désormais, il s'appellerait Émile Couzinet.

C'est à des petits rien comme cela que l'on mesure la dimension d'un personnage. Au début des années 1950, il sera à la tête d'un empire d'une quinzaine de salles. Auparavant, devenu, en 1937, directeur du casino municipal de Royan, il aura convaincu la municipalité de s'offrir des studios, les Studios de Royan-Côte de Beauté, aussitôt baptisés, par la presse régionale, « le Los Angeles du littoral ». C'est là qu'en 1938, naquit l'un des chefs-d'œuvre du cinéma mondial, *Le Club des fadas*, « comédie comique et burlesque », écrite et réalisée par M. Émile Couzinet en personne et réunissant une étincelante pléiade de vedettes : Cléo d'Arcueil, Alida Rouffe, Zita Fiore, Tionon, Dumiel... Il lance un slogan génial, qu'il resservira pour tous ses films : « On y rit, on ira. » De *Quand te tues-tu ?* aux *Congrès des belles-mères*, *Trois Marins au couvent* ou *Vieilles Filles en folie*, il ira de succès en succès jusqu'à sa mort, en 1964, alors qu'il avait déménagé pour installer aux portes de Bordeaux « Les studios de la Côte d'Argent », surnommés « Hollywood sur Gironde ».

Plus fort encore que son confrère Sacha Guitry, Émile Couzinet, génie protéiforme, s'occupait de tout. Il écrivait le scénario et les dialogues, assurait la mise en scène, supervisait la décoration, composait la musique, produisait l'œuvre, la distribuait et en assurait le lancement publicitaire. Jamais,

pourtant, il ne tira la couverture à lui. Ainsi, pour *Trois Jours de bringue à Paris*, inspiré de *La Cagnotte*, d'Eugène Labiche, il ne manqua pas d'indiquer loyalement au générique : « Eugène Labiche et Émile Couzinet ».

L'Howard Hugues à la française était homme à rendre service aux plus humbles. Aussi, lorsque Jean Renoir lui rendit visite dans ses studios, expliqua-t-il, pendant une bonne heure, à l'auteur de *La Règle du jeu* et de *La Grande Illusion*, le métier de réalisateur. Une autre fois, ayant engagé un jeune inconnu, nommé Sergio Leone, il lui dit au bout de quelques jours, après l'avoir bien observé : « Te parlant comme un père à son fils, il faut que tu saches que tu n'es pas fait pour ce métier. Tu n'as aucun avenir dans le cinéma. »

J'ai oublié le nom du critique qui, en 2 000, a créé le prix Émile Couzinet du navet français. Malheureusement, cette initiative, qui m'avait emballé, est demeurée sans suite. Mais je ne désespère pas. Un amoureux de la belle ouvrage finira bien par reprendre cette magnifique idée pour lancer un festival annuel, sur lequel j'ai des idées bien précises. Il sera ouvert aux créations françaises et étrangères mais, pour enfoncer définitivement le Festival de Cannes où, faute d'irrésistibles navets, on projette des films à dormir assis que personne ne va voir, on offrira à la foule des connaisseurs une anthologie du nanar.

Nous ne serons plus privés du plaisir de revoir ou de découvrir des œuvres majeures telles que *Embraie*, *bidasse*, *ça ferme* ou *Banane mécanique*, du grand Max Pécas, *Et moi, j'te dis qu'elle te fait de l'œil* de Maurice Gleize, *Mon curé chez les Thaïlandaises* de Robert Thomas, *Houla, houla !*, de Robert

Darène ou ce bijou oublié de Jacques Daniel Norman, *Cœur-sur-Mer*, d'après l'inoubliable *Feysse-sur-Mer* de Marcel Grancher.

Et si, dans la foulée, puisque le Salon du livre semble être tombé dans un coma profond, on lançait le Salon des nuls ? Les éditeurs, dont les étagères sont pleines de navets sur papier, s'y précipiteront, et le public qui fait fête aux Guillaume Musso, Marc Lévy et vous voyez qui je veux dire d'autre, ne manquera pas d'être enchanté d'en dénicher de derrière les fagots.

19 avril

Avant d'envoyer mon papier pour le prochain *Servicelittéraire*, je me pose la question. Comment dit-on, en français : « Je suis emmerdé » ? Je suis perplexe ? Je me tâte ? Allons-y pour « Je me tâte. »

En effet, si j'écris : « Le dernier pavé (853 pages) de Katherine Pancol (*Les écureuils de Central Park sont tristes le lundi*) m'est tombé des mains et m'a fait mal aux pieds », on dira tout de suite que je suis jaloux, que je bave d'envie devant les 300 000 exemplaires qui dégringolent chaque fois qu'elle débarque avec un crocodile, une tortue ou un écureuil sous le bras. D'un autre côté, si je m'emballe : « Voilà notre nouvelle Colette ! notre nouvelle Sagan ! notre nouvelle Duras ! » je vais faire marrer tout le monde. Alors, je fais quoi ?

Et si je recopiais un bout de la quatrième de couverture, histoire d'éclairer mon lecteur ? D'ordinaire, la quatrième de couverture donne une idée de l'histoire et des personnages, et permet au critique de lire juste le début et la fin. Mais là... Rien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

construirons des pissotières en or. » Cette transformation de l'ammoniaque en or, c'est toute la pensée alchimiste du marxisme ! » (Bravo ! Bravo ! trépigne la salle.)

Puis, s'adressant plus particulièrement au général commandant l'école : « Vulcain est sous-estimé. Or, Vulcain, c'est l'Union soviétique qui, faisant exploser la bombe atomique, trempe son bouclier pour nous protéger du péril jaune. »

« Eh, eh, murmure un polytechnicien, près de moi. Il n'est pas si fou que ça... »

Le moment est arrivé de passer à la projection : « Nous allons regarder les œuvres des trois génies de l'histoire de la peinture : Vélasquez, Raphaël et moi. »

Alors se produit quelque chose d'inattendu qui, à mes yeux, modifie complètement l'image que l'on se fait de Dalí et confirme ce que m'en avait dit Félicien Marceau. Si, sur les deux premiers génies, il s'attarde longuement, et de la manière la plus sensée, comme pourrait le faire le plus pointu des critiques d'art, lorsqu'arrive sur l'écran son tableau à lui, il l'escamote et passe à autre chose. Par ce trait, il vient de démasquer le meilleur de lui-même : Dalí le bateleur peut se qualifier de « génie » mais Dalí l'artiste ne se trompe pas sur sa vraie place au panthéon de la peinture.

À présent, place au bouffon qui déballe, en vrac, sa marchandise, sous les hurlements de rire du public : « Jésus est un fromage, et c'est saint Augustin qui l'a dit... Meissonnier est le plus grand peintre français... Turner est, sans hésitation, le plus mauvais peintre du monde... Matisse est tout juste bon à

faciliter la digestion des bourgeois... Bernard Buffet, à peine laid... Ce pauvre Cézanne qui n'a jamais réussi à peindre une pomme ronde... Dans dix ans, on verra que Picasso n'était pas si bien que cela et Bouguereau, pas si mal. »

Ce classique hait l'impressionnisme, dénonce l'envahissement de la lumière dans la peinture, « cause de l'explosion progressive de la matière qui aboutit à l'impasse de l'art abstrait ». Des propos très sages, que même un polytechnicien peut comprendre. L'assistance écoute donc sagement depuis un moment, comme à un cours du soir au musée du Louvre, quand, tout à coup, Dalí se colle sur la tête un casque. C'est une moitié d'œuf en matière plastique, surmonté de deux bébés en celluloid qui s'allument à tour de rôle.

La salle est pliée en deux. « Ce casque, explique-t-il, est celui des Dioscures. Castor et Pollux. » Oui, pas de doute, il est vraiment cinglé. Alors, comme s'il devinait l'interrogation du public, Dalí, désignant un homme assis juste derrière lui, dit : « Le docteur Roumajon, expert auprès des tribunaux, m'étudie depuis sept ans. J'ai rencontré beaucoup de psychiatres. Ils sont bien plus fous que moi. Le docteur Roumajon aussi. Mais un jour, il a découvert mon secret, et cela m'a donné la chair de poule. » Très posément, il raconte : « Trois ans avant ma naissance, mon frère Salvador est mort. Quand je suis arrivé, mes parents, inconsolables, m'ont donné le prénom de leur premier enfant. À partir de là, ils se sont mis à me parler comme si j'étais cet enfant mort. Je me suis senti l'Autre. »

Cette fois, il parle avec son cœur, et je sens monter dans la salle une tension singulière. Le moment est exceptionnel. Dalí à confesse : « Toutes les excentricités que j'ai l'habitude de

perpétrer, ces exhibitions incohérentes, sont la constante tragique de ma vie. Je veux me prouver que je ne suis pas le Salvador mort mais le vivant. Comme dans le mythe de Castor et Pollux, en tuant mon frère, c'est moi que je tue. »

Attention, nous allons pleurer. Le vieux singe le sent et se reprend aussitôt : « Évidemment, je pourrais tuer les deux mais, heureusement, j'ai le sens de la diplomatie. »

Il retire son casque, le pose sur la tête de Gala qui n'a toujours pas ouvert la bouche, ne l'ouvrira pas, et ainsi s'achève, dans la liesse générale, mélangée à une interrogation sur la personnalité du Catalan prodigieux, le premier cours vraiment sérieux jamais donné à l'école Polytechnique.

27 avril

J'ai comme le sentiment qu'on va tellement nous gaver de Shanghai à la baguette que nous allons droit à l'indigestion. À lire les gazettes, je m'aperçois qu'on essaie de me faire croire que cette bourgade a pas mal bougé depuis mon dernier voyage, il y aura vingt-neuf ans cette année.

Foutaises ! La preuve que rien n'a changé, c'est que le *Red House Restaurant* est toujours à sa place, avenue du Maréchal-Joffre. Certes, le vainqueur de la Marne s'est payé la fantaisie de prendre le nom, plus espiègle, de *Huaihai Lu* mais, grâce aux dieux, le « poulet bordelaise au Grand Marnier » (oh !) est toujours inscrit à la carte.

Je me souviens comme si j'y étais de cette salle qui, bien qu'entièrement peinte en rouge, dégageait la luminosité d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jean troué au genou et une paire d'écrase-caca.

Il est vrai qu'il avait une excuse : c'était un Français.

À la *Comédie-Française*, le spectacle est aussi navrant sur la scène (en tout cas, trop souvent) que dans la salle. J'ai connu l'époque des « générales », quand Frank Bauer, l'assistant de l'administrateur, composait ses salles avec le génie stratégique d'un Napoléon préparant Austerlitz. Il commençait à « dessiner » sa salle par le centre de la corbeille : c'est là qu'il emplissait sa volière des plus jolis et élégants oiseaux de Paris – rien que des femmes couvertes de satin ou de soie, tout sourire. Leur cavalier dans le dos, elles occupaient les deux premiers rangs. De la comtesse de Paris à Marie-Laure de Noailles, de Louise de Vilmorin à la Bégum, de Jacqueline Delubac à Geneviève Fath, ou de Simone Simon à Michèle Morgan, elles étaient là, piquées en brochette, ces perruches de paradis vers lesquelles, depuis l'orchestre, tous les visages se tournaient et tous les cous se tortillaient.

À Jean-Jacques Gautier, le fulgurant critique du *Figaro* qui ne ratait pas une occasion de se moquer de ce « harem amphithéâtral », Frank Bauer répondit par cette vacherie : « Plutôt que de vous plaindre d'avoir à vous dévisser le cou, vous devriez regarder votre femme, assise à côté de vous. » Mme Gautier n'avait pas les mensurations de Martine Carol...

Pendant tout le règne de Frank Bauer, on ne cessa, dans la presse, de parler de la Comédie-Française, de ses « générales » et, par la même occasion, de ses spectacles, qui se trouvaient être du même niveau. Quand le catastrophique Pierre Descaves prit place dans le fauteuil de l'administrateur, son premier geste

fut de virer Bauer.

Les soirs de gala, il garnit la corbeille de secrétaires d'État et de chefs de cabinet avec leurs dames. Les plus jolies femmes de Paris filèrent à Marigny, et l'on ne parla plus des générales de la Comédie-Française. Pour voir de belles salles, il faudra désormais aller à Pékin, à Tokyo ou à Sydney, où il y a des femmes, pas forcément couvertes de bijoux et des hommes, pas nécessairement milliardaires, qui font un effort, les premières, pour être aussi belles, les seconds, aussi civilisés que possible. On dira que je suis un vieux crabe nostalgique. Oui, je l'admets. Mais si, bien que le mot m'horripile, je n'ai rien contre la « décontraction », je ne supporte pas l'avachissement. C'est signe de mauvaise santé, pour une société.

Somerset Maugham a écrit, sur ce sujet, une nouvelle qui mérite d'être lue et méditée. C'est l'histoire d'un jeune fonctionnaire colonial anglais, nommé à Bornéo, au fin fond de la jungle. Il est le seul Blanc, et commande à une demi-douzaine d'« indigènes ». Soucieux de tenir son rang, il revêt tous les soirs son smoking et, après avoir levé son verre de whisky à la santé de Sa Majesté, il dîne, en solitaire, servi par ses deux *boys*. Les semaines passent. Il commence à trouver le temps long. La chaleur, les moustiques, le travail fastidieux... Il se laisse aller. Il ne se rase plus, se lave à peine, se met à pinter, et quand, le soir, il se traîne jusqu'à la table, il garde sa tenue de brousse qui, peu à peu, prend un aspect lamentable. Il sent monter autour de lui le mépris de ses *boys*, et bientôt, ce sera la chute.

Mais, non : dans un sursaut de dignité, il réapparaît un soir dans son costume blanc et lève son verre à la santé du roi. Il sera à nouveau respecté et sa vie, aussi pénible soit-elle, retrouvera

son sens.

C'est sans doute idiot, mais cela porte un nom qui ne l'est pas :
le respect de soi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est vrai que, cousins, ils le sont, et que le sang a p'têt'ben caillé, à tourner comme ça en rond, depuis trois cents ans, entre une quinzaine de familles. Quand ils ne s'appellent pas Gréaux, Berry, Bernier, Magras, ils se nomment Aubin, Brin, Laplace ou Lédée, et là-bas, pour s'y retrouver, dans un arbre généalogique, il faut de bons yeux. Seulement voilà, avant de les traiter de « tarés », on ferait bien de se renseigner un peu et de mettre les pouces, si l'on ne veut pas passer soi-même pour un imbécile. D'abord, ils se portent très bien, ces résidus de la consanguinité. L'Inserm les a inspectés sous toutes les coutures et n'a pas décelé un syphilitique sur 2 000 habitants (en Guadeloupe, paraît-il, c'est autre chose).

Ils sont solides comme le roc, increvables à la tâche et il n'y a que du côté de l'ouïe que, pour des raisons inconnues, ça ne marche pas très bien. Les Saint-Barths sont durs de la feuille : 17 % de malentendants, c'est en effet beaucoup, mais cela ne les a jamais empêchés de gratter et de remplir leur bas de laine.

Ils n'avaient pas attendu le tourisme et la grimpée folle du prix du mètre carré pour faire leur beurre.

On jettera prestement un voile pudique sur l'ancien trafic des alcools et quelques autres qui leur permirent de racler comme un tiroir-caisse la mer des Caraïbes jusqu'aux côtes du Vénézuéla, et l'on glissera sur les mystérieux privilèges qui les exemptent depuis cent cinquante ans de taxes et d'impôts locaux. C'est leur affaire, et ils n'aiment pas les gens trop curieux.

En tout cas, à chacun de mes séjours, j'ai pu constater qu'ils n'attendaient pas le touriste comme le Messie mais l'accueillaient plutôt comme le paysan du Perche voyant

débarquer les Parisiens. Ils veulent bien ouvrir leurs bras, se remplir les fouilles, mais pas se laisser déposséder, et ça, c'est un fameux rempart.

Ils sont Français et Saint-Barth est leur terre. Ils n'ont chassé personne pour l'occuper, à part quelques anthropophages, pour y survivre dans des conditions longtemps épouvantables. Un réflexe ancestral, dont il convient de ne pas trop parler, a permis à Saint-Barth d'être la seule île blanche des Caraïbes.

J'ignore ce qu'il en est aujourd'hui mais, à l'époque, il fallait aller sur le port le vendredi soir ou le samedi matin. Les travailleurs d'« en face », c'est-à-dire de la Guadeloupe, étaient priés de rentrer chez eux pour le week-end. Comme le disaient les Saint-Barths : « Pas de café dans le lait. »

Je ne dis pas non plus que la consanguinité, les oreilles décollées et les vingt bières par jour, c'est la recette pour faire des centenaires. Il doit y avoir autre chose.

9 mai

« Le rat est attiré par la rate en chaleur », « Les mammifères femelles, en période dilatoire, recherchent et acceptent les mâles »... Vous avez bien lu ? Scandaleux, non, que, dans la France de 2010, on puisse trouver pareilles insanités dans un manuel scolaire ? Halte aux discriminations honteuses ! Heureusement, la Halde était là pour attraper l'éditeur par le cou en déplorant que « l'attirance pour le sexe opposé ait été l'unique conduite envisagée ». Le rat n'aurait-il pas le droit d'être attiré, chez une rate, par autre chose que ses palpitations menstruelles ? Comme, par exemple, ses beaux yeux ? Son sens

de l'humour ? Son goût pour la morale kantienne ?

La Halde (Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité), dont je viens de citer un des faits d'armes, est cette institution, ô combien précieuse, qui envoie de faux *curriculum vitae* aux entreprises pour connaître leur mode de recrutement, fabrique de faux entretiens d'embauche et intervient sans relâche sur le monde du travail, l'enseignement, la vie familiale et les modes d'expression publics ou privés. S'il n'est plus possible de s'exprimer en toute liberté sur toutes sortes de sujets, au risque de se faire attaquer en justice, c'est à elle que nous le devons.

Dans son petit ouvrage, *12 Mesures pour 2012*, (éditions F.-X. de Guibert), François Billot de Lochner, financier et président de la Fédération Banque-Finance-Assurance de l'UMP, propose rien moins que de tordre définitivement le cou à cette belle entreprise, créée en 2004, qui peut nous coller, comme qui rigole, jusqu'à un an de prison ferme et 45 000 euros d'amende, si nous parlons en mal d'opinions politiques et religieuses, d'orientation sexuelle, d'apparence physique, de handicap, etc.

Que l'on n'en fasse surtout rien ! Ce serait en effet dommage de nous priver d'un pareil bazar qui, il n'y a pas si longtemps, menaçait du pire une maison d'édition scolaire pour avoir montré une femme dans sa cuisine. Le type même d'une discrimination subie par les femmes. Il est vrai qu'une photo montrant un homme dans la même cuisine aurait été tout aussi discriminatoire pour le sexe masculin. La meilleure façon de traiter le problème étant tout simplement de supprimer les cuisines.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Grâce au *r* de M. Mitterrand, j'allais enfin respirer, loin de l'air raréfié de la pesante rue des Italiens. Puis le temps passa. Du mieux qu'il put. Nous voici maintenant en 1987. La France est suspendue aux lèvres du président de la République. Ira-t-il ? Ira-t-il pas ? Le renard de la Nièvre, qui a changé ma vie, joue avec les nerfs du peuple dont la moitié voudrait bien le voir déguerpir. Il se trouve que j'ai dans mes tiroirs une lettre que m'avait adressée, trente-deux ans plus tôt, mon cher et vénérable ami Jacques Chardonne, pour qui le locataire de l'Élysée éprouve une admiration sans bornes, rincée à l'eau de Vichy. Une lettre qui tombe à pic.

J'en ai déjà donné le texte ailleurs, mais deux fois valent mieux qu'une. Je précise que lorsqu'il m'écrivait (au moins deux fois par semaine), le maître du *Bonheur de Barbezieux* parlait volontiers de lui à la troisième personne, dans le but de voir l'écho publié dans mon journal d'alors :

La nourrice de Jacques Chardonne vient d'avoir 100 ans. Elle habite Barbezieux où l'on fêtera ce siècle par un dîner présidé par Félix Gaillard, l'ancien ministre. Jacques Chardonne possède une photo où une belle jeune femme de trente ans le serra contre sa poitrine. On dit que Chardonne est soucieux à présent. Il se demande si ce lait n'était pas pernicieux. C'est qu'il considère que la fleur de l'âge, c'est soixante-dix ans, une fleur qui dure peu, comme toutes les fleurs. Après vient la caricature de l'homme, dernière image fâcheuse pour celui qui a fait longtemps le beau.

Terrible, la dernière phrase et tellement en situation si l'on sait que notre Don Juan florentin du faubourg Saint-Honoré venait de fêter ses soixante et onze ans. « La caricature de l'homme qui

a fait si longtemps le beau... »

Je mis la lettre de Chardonne sous enveloppe, que j'expédiai à l'Élysée. Avec un petit mot, priant le destinataire de ne voir dans ce petit cadeau « aucune intention malicieuse de ma part ». J'ajoutai qu'ayant écorché son nom du temps où j'étais au *Monde*, ce qui m'avait valu les reproches d'une violence inouïe du chef des informations de l'époque (dont je me gardai de lui révéler l'identité), j'avais, grâce à mon ignorance, échappé à l'ennui de la rue des Italiens et que je l'en remerciai vivement.

Quelques jours plus tard, je recevais une lettre du Président, écrite en partie à la main – ce qui me flattait : « C'est une chance pour l'amélioration de la qualité de la vie en France et le rayonnement de sa gastronomie que Robert Gauthier n'ait pas toléré que vous ne sachiez pas écrire mon nom. »

Après tant d'années, il se souvenait, l'animal, de celui de mon bourreau.

Ce jour-là, j'ai failli retourner ma veste et devenir mitterrandiste. Avec deux *r*.

15 mai

Les marronniers fleurissent plus vite, cette année. D'ordinaire, c'est en été que nous avons droit aux turpitudes des richards sur la Côte d'Azur. *L'Express*, *Le Point* et même *Le Nouvel Observateur* y vont chaque année de leur couverture sur Saint-Tropez, histoire de ranimer les ventes.

En avance sur l'horaire – il y avait sans doute urgence –, *L'Express* de cette semaine racole le chaland avec, au-dessous de

la photo d'un yacht aussi replet que le *Charles de Gaulle*, ce titre alléchant : « Les folies des milliardaires ». Pour moi qui ai vécu près de vingt ans dans ce village avarié, rien de bien nouveau à apprendre. Sauf, tout de même, un record.

Au dernier concours de champagne, aux *Caves du Roy*, le « budget mousse » a tourné autour de 450 000 euros, rien qu'entre deux champions, un styliste français et un nabab pakistanais. Mais il y a eu mieux : au *VIP Room*, au cours d'un duel au bouchon entre un Malaisien et un autre Pakistanais, le tableau de chasse a été de 300 bouteilles de Cristal Roederer, 24 jéroboams (4 bouteilles chaque) et 10 mathusalems (8 bouteilles). Au total, une petite note de 1,2 million d'euros.

Voltaire aurait applaudi des deux mains : les riches font marcher le commerce.

Au *Café Anglais*, boulevard des Italiens, où Rastignac traitait royalement Delphine de Nucingen, trois clients qui avaient voulu manger des grenouilles, alors que les étangs étaient gelés, déboursèrent la somme insensée de 10 000 francs-or pour pouvoir en croquer un cent. Cette fantaisie, outre qu'elle avait fait sourire de contentement la caissière du *Café Anglais*, avait donné du travail pendant quarante-huit heures à une cinquantaine de chômeurs.

Choquant ? Ce qui me choque, c'est qu'en général, les vieux riches sont radins. Ayant été, un jour, de nouveaux riches mais ne l'étant plus, ils trouvent qu'étaler son argent est vulgaire. Or, ils tiennent absolument à passer pour des gens distingués. Donc : heureusement qu'il nous reste les nouveaux riches pour claquer du fric. Ils sont encore tellement vulgaires qu'ils ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À Paris, il aimait surtout les brasseries : *Wepler, La Lorraine*. Quand il se trouvait seul chez lui, il soignait deux fois plus son repas que d'habitude : « Je fais un dîner onaniste. Par exemple, quatre œufs à la coque, et je mets un truc différent dans chacun parce que le jaune d'œuf exhale le fumet. » À part cela, toujours un plat unique : « C'est comme en amour. On ne va pas prendre une petite femme pour les hors-d'œuvre, une plus charnue pour la pièce de résistance, etc. »

Ah, oui. Ce dernier mot : « Entre une mauvaise cuisinière et une empoisonneuse, il n'y a qu'une différence d'intention. »

22 mai

Trois filles de quatorze à seize ans ont cogné une camarade de classe, la laissant au tapis. Explication de texte : « Elle parlait dans notre dos et nous traitait de tous les noms. On a marqué grosse pute, grosse vache sur son casier mais elle a continué. On en avait plein le cul, alors on est allées la voir et on lui a tapé la tête contre un mur. » Banal, mais les années d'éducation bourgeoise judéo-chrétienne qui m'ont enseigné que les femmes sont des anges sur la terre me troublent la vue. Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'elles sont aussi, comme nous, de fières salopes.

La nouveauté est qu'elles ne s'en cachent plus. Un acquis de la victoire du MLF, sans doute. Et nous n'avons pas tout vu. Pourquoi pas, demain, un Staline ou un Hitler en jupons ? Ce jour-là, l'égalité entre les sexes sera totale.

23 mai

Jadis, la montée des marches au festival de Cannes était un spectacle assez plaisant. Il y avait là des kilomètres de jolies filles en robe longue qui se mettaient sur leur trente et un. Elles nous laissaient diagnostiquer une sacrée poitrine et tout ce qui allait avec, mais avaient le soin de cacher leurs genoux qui sont, comme chacun sait, le morceau le plus désastreux du bazar féminin. À présent, les couturiers les plus braques les enveloppent, du nombril à la raie des fesses, d'un échantillon de tissu, si bien qu'on assiste à un festival de genoux cagneux et de jambes désarticulées qui ne risquent pas de remporter la Palme d'or. Une enquête l'a établi : 78,3 fois sur 100, les jambes des bipèdes des deux sexes, de type caucasien ou asiatique, gagneraient à ne pas se montrer. Il faudrait que les grands chiffonniers comprennent enfin que la beauté, c'est ce qui se devine, et pas ce qu'on étale comme un plat de tripes.

24 mai

Haut Tribunal militaire. 24 mai 1962.

Le procès du chef de l'OAS commencera ce soir. Il durera à peine quelques secondes, juste le temps, pour le président Bornet, de lire, de sa voix saccadée, le jugement condamnant Raoul Salan à...

Pour ce procès-là, il n'était nul besoin de six journées d'audience et de 80 témoins. Il tenait en quelques chiffres : plus d'un millier d'assassinats et exécutions, des centaines d'attentats à la bombe ou au plastic, des dizaines de hold-up et, pour longtemps, un fossé rempli de sang entre les deux communautés. Depuis trois ou quatre jours, d'ailleurs, l'exode des Européens s'est transformé en panique. Pour endosser la responsabilité de

ce désastre, un seul homme, et qui se tait. Mais qui est-il ?

Dire que les témoins ne nous ont rien appris sur lui serait faux. Avant ce procès, on a trop souvent présenté ce personnage qui aimait le mystère comme un chef ambitieux, comploteur dans l'âme. Moi-même n'ai pas été loin de le penser. Ces clichés n'ont pas résisté à l'audition des témoins.

Il y avait chez Salan quelque chose d'admirable. Son patriotisme, sa modération, ses qualités de chef sont apparus au grand jour, sans la moindre tache. Mais comment cet homme raisonnable a-t-il pu espérer défendre les Français d'Algérie et la communauté franco-musulmane en ordonnant des massacres et enfin, le feu à volonté contre les troupes françaises ? Désespoir, folie ? L'homme qui est là en train d'attendre de connaître son sort ne donne pas l'impression d'être un chien enragé. Lui seul pourrait nous expliquer, et il se tait.

Ce soir, les juges décideront de la vie ou de la mort d'un homme dont, finalement, ils ne savent rien.

Quand, à 23 h 35, blême, le président Bornet commence la lecture de la sentence et qu'il prononce le mot « Oui », c'est-à-dire coupable, cinq fois de suite, la salle, sans illusion, attend le « Non » qui va écarter les circonstances atténuantes et annoncer la mort. La surprise fauche littéralement l'accusé, les avocats et le public quand le président Bornet déclare, en retenant son souffle, que les juges ont répondu « Oui » aux circonstances atténuantes.

Me Tixier-Vignancour prend Salan dans ses bras, qui pleure, une *Marseillaise* éclate sur le banc de la défense, reprise en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

frontière.

Nous arrivons tard dans la nuit sans lune. Une fois poussée la porte, ma mère lance un cri. Ce n'est pas une maison de campagne mais une fourrière grouillante de gens qui, dans l'obscurité, courent dans tous les sens en s'exclamant : « Quoi, quoi, quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? » Il y a des matelas partout, posés à même le sol, et dans chaque pièce, de la cuisine au grenier, une foule de belles-sœurs, de beaux-frères, de tantes, d'oncles, de cousins, de cousines, de neveux et de nièces, pas du tout contents qu'on vienne les déranger à pareille heure. Des bougies et des lampes Pigeon s'allument et des exclamations fusent : « Ah, Paul ! Anne ! C'est vous ! Mais on ne vous attendait pas ! » Une tante Marcelle, en chemise de nuit, annonce, de la voix rassurante d'un chef de guerre avant l'offensive : « Je vous ai gardé votre chambre. Les enfants n'auront qu'à aller dormir dans le cellier. Il y a encore de la place. »

Le lendemain, les parents font le tri. Le troupeau familial compte vingt-quatre têtes. Toutes du côté de mon père. Et il paraît qu'on en attend d'autres. La tante Irène, qui a passé la nuit dans un couloir, fait, ce coup-là, franchement la gueule. Elle exige de rentrer à Paris. Maman entreprend de calmer sa sœur qui se met au piano et entonne l'air des clochettes de *Lakmé*. Cela fait des années qu'elle se sent investie d'un grandiose avenir musical dans le genre de Lily Pons.

Au déjeuner, il faut enjamber des millions de tabourets et de bancs avant d'arracher une place autour d'une table de fortune. La tante Marcelle a pris les opérations en mains. D'emblée, elle annonce la couleur : « C'est fromage ou dessert. Le soir, un verre

de vin, et à midi, du cidre pour les adultes. » Je vois mon père pâlir et ma mère vaciller. Après le café, elle le tire par la manche et dit : « Paul, nous ne restons pas un instant de plus. Nous partons tout de suite. Non ? ce n'est pas possible ? Il faut que tu ailles chercher de l'essence. Bon, alors nous partirons demain à la première heure. Ce serait dommage de leur gâcher le séjour. »

C'est ainsi que, par des chemins de traverse déserts et des arrêts chez des amis, nous nous retrouverons à la frontière espagnole, bien heureux d'avoir échappé à l'envahisseur. Non, je ne parle pas de la Wehrmacht qui nous rattrapera, en juillet, au Pays Basque. Je parle de la famille.

3 juin

Bibliothèque de Sciences Po, rue Saint-Guillaume où je fais quelques recherches. Je ne reconnais plus mon ancienne maison. Je ne parle pas de l'École mais de ce qui fut son fleuron pour des générations de glandeurs : *Basile*.

Si, à mon époque – la fin des années 1940 –, Sciences Po était une couveuse pour futurs parasites de la République, *Basile*, juste en face, en était la théière. Ce sombre salon de thé (aujourd'hui rétrogradé au rang de bar à sandwiches et cheese-burgers), qui ouvrait ses portes en même temps que les premiers cours, servait de refuge à tous les jeunes gens et jeunes filles qui préparaient ardemment leur avenir à coup de muffins, Darjeeling et boissons diverses. Accessoirement, *Basile* faisait office d'agence matrimoniale.

Sachant que 90 % des filles inscrites à Sciences Po, issues exclusivement des IV^e (île Saint-Louis), V^e, VI^e, VII^e, VIII^e,

XVI^e et XVII^e arrondissements, ou bien de Neuilly ou encore de Boulogne-sur-Seine (côté bois de Boulogne), n'allaient pas au-delà de la première année, rapportant à la maison, en le brandissant sous le regard de parents rassurés, le scalp d'un fils de famille bien sous tous rapports puisqu'issu des mêmes quartiers, il n'y avait, pour elles, pas de temps à perdre, et la cinquantaine de mètres carrés de chez Basile était un lieu de pêche privilégié où lancer le bouchon matrimonial.

Si, personnellement, j'ai échappé aux coups de filet, c'est que pendant mes deux années de Sciences Po (la licence en droit m'ayant permis de sauter la première), je n'ai guère eu l'occasion de fréquenter la rue Saint-Guillaume, sinon par-ci, par-là. À cette époque bénie, la pratique des photocopies, ici comme à la faculté de droit, permettait de ne mettre les pieds dans ces lieux du savoir que si se présentait quelque urgence. C'est ce qui m'arriva, au milieu de ma troisième année.

Comme *Le Monde* avait confisqué mes matinées et que, l'après-midi, j'aimais bien aller prendre l'air sur les champs de courses ou dans les auberges champêtres, il ne me restait pas beaucoup de temps à perdre pour mes diplômes. Aussi sentis-je souffler le vent de tous les périls lorsque je reçus un courrier du directeur, Jacques Chapsal, me conviant à venir le voir, *fissa*.

Pour être franc, je n'en menais pas large lorsque l'appariteur me fit entrer dans son magnifique bureau dont les fenêtres s'ouvraient sur les arbres du jardin et les petits oiseaux. Il me jeta un regard lourd qui faisait penser à celui que Schopenhauer avait lancé en direction de son volailler, ce fameux jour où ce dernier oublia de lui préparer sa commande, et me dit d'un ton aiguisé : « Monsieur, je ne sais pas si nous allons pouvoir vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dissuadent d'aller courir, le premier soir, jusqu'aux *Heurigen* de Grinzing ou de Nussdorf, au prétexte que les autocars y déversent leurs paquets de Japonais.

C'est au contraire par cette campagne dans la ville qu'il faut inaugurer ses premières amours viennoises. On trouve toujours un Viennois nostalgique et intransigeant pour indiquer le bon endroit épargné par la chienlit touristique.

Une grande cour-jardin, des tonnelles, de robustes tables de bois, une *Schrammelmusik* moulinée à la cithare et à l'accordéon, un fumet de choucroute, un parfum de saucisse, il n'en faut pas plus pour plonger dans le carrefour social où les banquiers rondouillards, les jeunes cadres à la coule, les violonistes de l'Opéra et les conducteurs de tram boivent les petits vins blancs des collines de la forêt viennoise, goûtant la douceur qui n'est pas celle des cornichons à l'aneth mais du soir qui tombe sur les tonnelles. Il est des villes – Prague, par exemple – plus belles que Vienne, mais dispensent-elles, comme elle, ce charme total, fait de solennel et de dérisoire, cette impression de grouillement policé, cette vitalité complexe qui est le fruit parfaitement dosé de l'Orient et de l'Occident, du monde latin et du germanique, de l'Allemagne et de l'Italie, de l'Espagne et de la Hongrie ?

Et saurait-on désespérer d'une ville où le rythme des jours est invariablement ponctué de cinq repas ? Je ne parle pas des trois classiques mais, sur les coups de 10 h 30, de l'inévitable café au lait battu et copeaux de chocolat qui nous attend au Central, au Griensteidel, au Museum ou au Schwarzenberg. Ou, à l'usage des âmes fortes, du *Gabelfrühstück*, le mâchon viennois, à prendre exclusivement dans les petits bistrotts populaires, un

festin de charcutailles, de veau étuvé au raifort, de saucisses de Drebecen, copieusement inondé de vin blanc. On se trouve ainsi paré à l'abordage du chocolat chaud à la crème fouettée, du flanc caramélisé et de la *Sachertorte* à la marmelade d'abricot qui, vers 17 heures, attirent chez Demel les Viennois qui ont envie de se suicider joyeusement, comme tout ce qu'ils font, en assassinant leur foie.

Soit dit en passant, à part la *Sachertorte*, la réputation mondiale de la pâtisserie viennoise est totalement usurpée. Du vent à étages.

C'est à Salzbourg qu'il faut aller et nulle part ailleurs. Ratzka est un génie. À l'inverse des autres pâtissiers autrichiens, il utilise le sucre avec la délicatesse et le doigté d'un Mozart.

10 juin

Journal de guerre, sur la chaîne Histoire. Je ne m'en lasse pas. Nous sommes le 20 mai 1940. Sur des images de maisons détruites, en Belgique et dans le Nord, commentaire indigné sur « la guerre à la manière allemande ». La guerre « à la manière française », c'est, en effet, tellement mieux. Images d'une pouponnière où des petites filles jouent à la poupée et des bonnes sœurs font des tartines. Puis le flot lamentable des réfugiés sur les routes : « Les avions de l'ennemi font tout pour créer la panique, mais ça ne prend plus ! » Image des débris d'un avion de chasse allemand : « Par des exploits que nulle autre ne serait capable de réaliser, l'aviation française s'impose à l'ennemi. » Suit un passage de camions transportant des chevaux. Braves chevaux, pauvres chevaux qui font la guerre « à la française ».

Soixante-dix ans après, je m'interroge : Jean Giraudoux, qui présidait le Conseil supérieur de l'information, avait-il visionné cette mascarade ?

Le 6 juin 1940, après avoir déposé, dans son village, Claire, la cuisinière, et lui avoir confié ma petite chèvre Blanchette, nous roulions, à bord de la Renault familiale, sur les départementales à peu près vides. Par un coup de chance remarquable, mon père avait toute la collection des cartes Michelin. (J'apprendrai plus tard que la plupart de nos troupes massées dans le Nord avaient toutes les cartes possibles de la Belgique et de l'Allemagne, mais quasiment rien sur la France.) Cela nous a permis d'éviter les routes principales. Comme dans un rêve, nous naviguions dans une France où la campagne était paisible, les paysans travaillaient dans leurs champs, on pique-niquait au bord des ruisseaux, on s'arrêtait devant les pompes à main pour prendre de l'essence, et dans les fermes, à l'heure de la traite, pour se saouler de bon lait chaud et bien crémeux. Sous un soleil fringant, les hirondelles volaient bas et les merles, que personne n'avait encore songé à prévenir, donnaient gaiement de la voix. Pour un petit garçon qui venait de faire sa première communion, la guerre à la française, c'était vraiment épatant.

L'exode, dans toute sa brutalité, nous attendait aux Ponts-de-Cé. Un choc trop souvent décrit par d'autres pour que j'y ajoute quoi que ce soit. Mais la Loire une fois franchie, ce fut comme si la paix était revenue. Du moins pour nous, qui roulions à nouveau, à l'écart de l'Histoire...

11 juin

Je n'ai jamais su danser (sauf une fois, un slow, pour prendre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Maurice la Grenade habitait rue du Pot-de-Fer. Il avait « fait » les colonies, d'où il avait rapporté la phobie des Arabes. « Tout seul, répétait-il, je viderai le quartier. Oui, tout seul. J'ai pas besoin qu'on m'aide. » Un soir, sous l'effet d'une combinaison carabinée de paludisme et de vin blanc, il a sorti de sa valise en carton une grenade et l'a balancée sur deux groupes de Nord-Africains qui vidaient on ne sait quelle querelle. Il n'y a pas eu de morts. Tout juste une quinzaine de blessés.

Un autre drôle de coco était connu précisément sous le surnom de « Coco ». Sous son chapeau melon, on aurait dit un perroquet. Il avait fini, en effet, par ressembler au perroquet qu'il avait rapporté des bataillons d'Afrique, après y avoir passé une bonne quinzaine d'années. Coco l'oiseau, qui ne quittait pas l'épaule de Coco le clochard, finit par mourir. « C'est de ta faute, accusèrent ses copains de la Maub'. Tu t'es pas bien occupé de lui. Il va se venger ! »

De ce jour, noyant son chagrin à la vitesse supérieure, le pauvre Coco eut des visions : il était entouré, partout où il allait, par des nuées de perroquets, pas vraiment méchants, mais qui le regardaient d'un drôle d'œil. Un soir, décidé à en finir avec cette volière ambulante, il alla voler une carabine à la fête foraine du boulevard Saint-Michel. Au moment où il venait d'épauler et s'apprêtait à tirer sur ses ennemis imaginaires, un gardien de la paix le désarma et l'embarqua. Il retrouva un peu plus tard la place Maubert, apparemment guéri.

J'ai eu également l'honneur et l'avantage de présenter mes devoirs au Baron, dont Doisneau a tiré une photo, passée à la postérité, le représentant fumant le cigare, confortablement installé dans sa « berline », une voiture d'enfant défoncée, tirée

par son inséparable acolyte, Milo. William, qui se disait authentique baron, exerçait, autour de Saint-Germain-des-Prés, ses incontestables talents de « manchard », c'est-à-dire de mendiant de première classe. Le soir, après son énième litron et un dernier cigare, il allait s'écrouler sur un vieux matelas qui constituait son royaume.

Des années plus tard, toujours à la Maub', où, cette fois, j'avais mon bureau, rue Maître-Albert, j'ai fait la connaissance d'un clochard, dans les trente-cinq ans, qui portait un costume élimé mais entretenu aussi bien que possible. « Vous auriez pas une petite pièce ? » me dit-il, ce qui, en soi, n'était pas très original. Ce qui le fut davantage, c'est lorsque, attablé dans le troquet où, sur sa bonne mine, je lui avais offert de boire un verre, il se mit à parler littérature.

Auparavant, il m'apprit qu'il avait été volontaire en 1944 dans la 1^{re} Armée, chez de Lattre, qu'il avait été décoré de la Croix de guerre et qu'il avait un frère chef de service à la Banque de France. Tout était rigoureusement exact. L'armée, la décoration, le frère : les preuves, avec photos et certificats, s'épalaient sur le comptoir. C'est alors qu'il me livra ses commentaires sur *Week-end à Zuydcoote* de Robert Merle, *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono, sur sa dernière lecture de « la petite Sagan » (dit sur un ton gentiment protecteur), et enfin, sur le dernier prix Goncourt, *Les Mandarins* de cette « raseuse de Beauvoir ».

J'ai cherché à le revoir. En vain, malheureusement.

Peut-être que Gaston Gallimard l'avait recruté dans son comité de lecture.

17 juin

Comme chaque été, depuis trois ans, séjour à la Malouinière de la Ville-Bague, à Saint-Coulomb, près de Cancale. Le miracle de la Bretagne est qu'il y a encore de l'air qui circule entre les gens.

Jamais je n'aurais dû aller me retirer dans le Midi. En Italie, en Grèce, en Turquie, la Méditerranée danse. Sur la Côte d'Azur, ils en ont fait une flaque qui colle aux doigts. Chardonne m'avait pourtant mis en garde : « La Méditerranée, je n'y comprends rien. Ce n'est pas un paysage français. » Giono me l'avait confirmé : « La Côte, c'est le paradis des imbéciles. Il y en a plutôt moins sur les collines, et encore moins dans la montagne. »

Si j'étais Breton, à mon âge, il y a belle lurette que mes enfants m'auraient descendu à la cave. En 1945, j'avais passé l'été à Bénodet, hébergé par le capitaine d'un gros bateau de pêche. Je venais d'arriver quand, dans la cour, j'ai vu un vieux bonhomme, cassé en deux, qui remontait une volée de marches, au pied de la maison. Par la porte ouverte, j'ai aperçu un misérable grabat. Il m'a demandé, par gestes – il ne parlait pas français –, une cigarette, et a disparu dans son trou. Interrogeant, plus tard, mon hôte sur la présence de ce vieillard, il m'a répondu tranquillement :

« C'est mon père.

– Il vit dans la cave ?

– Oui, c'est plus commode pour louer nos chambres. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La cuisine futuriste de Marinetti a, bien évidemment, connu le même sort que celui auquel est promise la moléculaire, rebaptisée par certains agités de la soupière « cuisine techno-émotionnelle » ou encore « constructivisme culinaire ».

Il est donc urgent de ne pas s'énerver.

Après quelque cataclysme qui renverra l'homme à ses cavernes, celui-ci se mettra à peindre des bisons, des chats et des perroquets sur les murs. Puis, peu à peu, tout recommencera et nos descendants verront apparaître des Giotto, des Vélasquez, des Delacroix, des Manet, des Van Gogh et des Picasso – en attendant un nouveau Duchamp.

25 juin

On parle encore de « mystère » à propos des relations entre François Mitterrand et celui qui fut son conseiller spécial – très spécial –, François de Grossouvre. Cela me paraît, au contraire, lumineux, et je regrette que Raphaëlle Bacqué, dans son livre, par ailleurs palpitant, sur le « suicidé » de l'Élysée (« Le dernier mort du Président »), n'ait pas mis davantage en valeur ce qui fut la clé de l'un et de l'autre. Je sais que c'est un sujet auquel on ne touche pas – ou si peu –, sous peine de se faire traiter de « facho », mais il est impossible de comprendre le cas Mitterrand si l'on ne réfléchit pas une seconde à la vérité, énoncée brutalement par son ami de Grossouvre : « C'est la gauche qui a exploité la Résistance, mais ce sont les gens de droite qui l'ont créée. »

Pour une fois, Alain Duhamel se trompe, quand il évoque entre les deux hommes « une amitié insolite ». Ce ne fut pas un hasard

si le président « socialiste », ancien des Volontaires nationaux du colonel de La Rocque, prit à ses côtés, comme confident et homme à tout faire, un maurrassien qui, à Vichy, s'était engagé dans le Service d'ordre légionnaire (SOL) de Joseph Darnand. Ils furent tous deux ce que l'on appelle, avec gêne et même dédain, des « vichyso-résistants ». Avec les mêmes origines, les mêmes amis, le même sentiment patriotique.

La confiscation de la Résistance opérée par le parti communiste a tellement marqué les esprits, y compris à droite, que, près de soixante-dix ans après les événements, on continue d'occulter, aux trois quarts, la part essentielle prise par une droite monarchiste, maurrassienne et pétainiste dans les toutes premières manifestations de résistance au nazisme. Pourtant, le reconnaître comme une vérité historique ne diminuerait d'aucune façon l'héroïsme des militants communistes.

Le seul résistant de droite « présentable », qui trouve grâce aux yeux de l'opinion, est le lieutenant de vaisseau Honoré d'Estienne d'Orves. Mais que pèse son martyre face à celui du « parti des 75 000 fusillés », dont, d'ailleurs, le nombre est ramené aujourd'hui par les historiens à 4 500 ? On utilise ce héros comme une sorte de caution qui permet d'avancer timidement qu'à droite aussi, il y avait des « gens bien ».

Parce qu'aujourd'hui encore, Charles Maurras, foncièrement anti-allemand et pétainiste, passe pour un « collabo », il est délicat d'accoler l'étiquette de « maurrassien » et de « monarchiste » à des Français, pourtant authentiques résistants. Ce fut afin de rétablir la vérité des faits que François de Grossouvre, homme de droite et nullement honteux de l'être, encouragea la parution d'une *Histoire critique de la Résistance*,

dont on ne s'étonnera pas que son tirage soit demeuré confidentiel.

Si le grand public connaît plus ou moins les noms du colonel Gilbert Rémy, de Henri d'Astier de la Vigerie, de l'écrivain Jacques Perret – qui a rejoint, dans le maquis, l'Organisation de résistance de l'armée (ORA) –, d'Alain Griotteray ou de Guillain de Bénouville – qui, bien que gaulliste fervent, resta jusqu'au bout un ami fidèle de Mitterrand –, il ignore certainement ceux d'autres anciens de l'Action française, résistants de la première heure, membres dès 1942 de l'ORA ou de l'Armée secrète, comme le colonel Romans-Petit, le colonel du Jonchay, Arnaud de Tinguy du Pouët, Roger de la Grandière, Jean Epstein-Langevin, Pierre Tézenas du Montcel, Yves de Kermoal, Guy Steinbach ou Georges Gaudy.

Ou bien encore des officiers de la Marine nationale qui, pourtant, ne portaient pas les Anglais dans leur cœur, Henri Schaerrer, fusillé au mont Valérien, Jacques Trollay de Prévaux, exécuté par la Gestapo – qui sera nommé contre-amiral à titre posthume –, l'officier canonier Jacques du Garreau de la Méchénie ou Jean Eynaud de Faÿ – qui deviendra chef départemental de l'ORA.

L'avocat Jacques Renouvin avait, avant-guerre, fait le coup de poing contre les communistes au sein des Camelots du roi. Dès le début de 1941, il rejoint le mouvement Liberté de François de Menthon et Pierre-Henri Teitgen, devient ensuite chef national des groupes francs de Combat, avant d'être torturé par la Gestapo (il ne parlera pas) et de mourir au camp de Mauthausen. Son fils, Bertrand Renouvin, fondateur de la Nouvelle Action française, sera candidat à la présidentielle en 1974 (0,17 % des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Si M. Degueldre mérite, comme vous le dites, 6 fois la mort, alors le général Salan l'a méritée 18 000 fois : 1 500 assassinats, 4 500 blessés et 1 000 crimes en complément. Allez-vous prouver qu'on envoie au Trou de l'enfer les sergents et les lieutenants et qu'à partir du grade de général, on évite la peine de mort ? Plus on est haut placé, moins on est condamné ? »

« Avez-vous quelque chose à ajouter ? » demande le président. Degueldre se lève. La tranquillité avec laquelle il répond : « Rien à ajouter, monsieur le président », donne le frisson. Pas un mot, ni de regret, ni de haine. Juste un peu de mépris qui flotte dans l'air.

À 19 h 35, la salle de cinéma du fort de Vincennes a fermé ses portes. Il ne restera plus qu'à fusiller un lieutenant, le 6 juillet suivant.

30 juin

Je n'ai pas compté le nombre de fois où l'on m'a posé cette question : « Quel a été le repas le plus extraordinaire dans vos souvenirs de gastronome ? » Encore la semaine dernière, par un journaliste américain.

Je réponds inmanquablement : « Je n'ai pas de souvenirs de gastronome car je n'ai jamais été un “gastronome”. C'est un mot ridicule, à l'usage des pédants. Tout comme “gourmet”, d'ailleurs. Tous les deux laissent entendre que vous appartenez à une catégorie spéciale qui vous place très au-dessus du commun des mangeurs. Comme le mot “mangeur” n'est pas très joli, j'ai fait le choix de “gourmand”. »

Quant au repas le plus extraordinaire, je savais que le temps était bien terminé où les Français savaient se mettre à table pour de bon. Je ne parle pas des fabuleux menus servis à Balzac, à Dumas ou à l'Élysée au tournant du XIX^e siècle mais, plus prosaïquement, d'un simple repas servi à une noce dans une ferme d'Anjou, en présence de Curnonsky : soupe aux petits pois, andouillettes chaudes de Saint-Hilaire-Saint-Florent, boudin blanc, alose de Loire au beurre blanc, bouillette d'anguilles aux pruneaux, gras-double « piquerette » au vin d'Anjou, cul de veau rôti piqué aux lardons, fricassée de poulet à l'angevine, darrée de choux verts, salade de pissenlit et aux œufs, pâté de lièvre de Saint-Georges-sur-Loire, pâté de sarcelle de Saumur, caille bottée d'Anjou, crémets d'Angers, boulettes aux amandes, biscuits anisés de Saint-Julien, croquettes de Château-Gontier.

Et que penserait la rédaction du *Monde* ou de *Libération* si, pour fêter l'anniversaire de leur journal, leur direction se tapait, comme celle du *Gourmet* de Charles Monselet, en 1858, le repas suivant : potage à la duchesse, potage à la Saint-Georges, saumon à la vénitienne, filets de bœuf à la royale, jambon à la macédoine, nids d'hirondelles du gourmet, timbale de riz à la siamoise, épigrammes d'agneau aux pointes d'asperges, mayonnaise de homard, sorbets mousseux, punch à la romaine, poularde truffée, bécasses bardées, galantine de faisan, truffes au madère, asperges en branche, petits pois Victoria, coupe de fruits à la parisienne, charlotte mousquetaire, gelée cardinal, bombe surprise, desserts...

Pour la sortie d'un nouveau *Guide Julliard de Paris*, en 1965, nous avons fait préparer chez *Lucas-Carton*, pour des amis journalistes, dont Philippe Bouvard, plus deux invités

d'honneur, Guy Bedos et sa jolie miniature de compagne, Sophie Daumier, un dîner qui restera dans les annales. En tout cas, les miennes.

Il dura plus de six heures. Autour de la table, il n'y eut aucune syncope, ni de convive déclarant forfait. Au contraire, les dix-huit plats que nous avait préparés le très remarquable chef de *Lucas*, Mars Soustelle, s'envolèrent dans les nuages de la béatitude : huîtres de Marennes aux petites saucisses chaudes à la bordelaise, caviar beluga d'Iran, foie gras d'oie en terrine, crème de faisan, pâté de brochet au coulis d'écrevisses, couronne de noisettes d'agneau à l'anglaise, feuilleté aux crêtes et rognons de coq, cardons à la moelle, sorbet au Kummel, aspic de homard, croquettes de marcassin sauce poivrade, bécasse flambée Lucas-Carton, cœur de laitue à l'orange, poire comice, brie et époisses, pêche flambée, glace à la vanille et, pour terminer, *savouries* à l'anglaise, pruneaux farcis de foie de volaille, enrobés de bacon. Douze vins et alcools : Veuve-Clicquot 1900, Corton-Charlemagne, Montrachet de Montrachet, Volnay Clos des Ducs, Chambertin Clos de Bèze, La Tâche de la Romanée-Conti...

Le secret de ce repas, digne de la Belle Époque, était que, chaque plat étant servi en petite quantité, on se gardait de l'appétit pour le suivant. À l'inverse, le plat unique, tant prisé de nos jours, pousse à la goinfrerie.

Pénibilité du travail. Il n'est question que de cela, depuis que le gouvernement tente de réaliser le tour de force, prodigieux, de porter l'âge de la retraite de 60 à 62 ans. Question : l'écriture est-elle un travail pénible ? Pour le lecteur de Guillaume Musso ou d'Amanda Sthers, oui, sans hésitation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

San Sebastian qui, en novembre, mobilisent les courants les plus divers de la gastronomie contemporaines, et dont j'ai été l'invité d'honneur, il y a trois ans, sont, avec bien d'autres, les signes éclatants du renouveau espagnol.

Le journaliste américain qui, dans un article, reproduit dans le monde entier, claironna : « L'Espagne a détrôné la France ! » avait, certes, voulu fabriquer un scoop afin de faire parler de lui, mais, il y a quinze ou vingt ans, il ne serait jamais venu à l'idée de personne de balancer pareille énormité.

En France, où l'on dispose de tous les talents et de moyens équivalents à ceux de nos voisins, c'est déjà un tour de force, de coaliser les intérêts et d'enrôler les bonnes volontés. Quand on y arrive, tout se met en place pour que, très vite, l'union sacrée vole en éclats.

Nous étions là, Henri et moi, quand, il y a quarante ans, chez Michel Guérard, une douzaine de grands chefs, parmi lesquels Bocuse, les frères Trois gros, Raymond Oliver, Alain Chapel, Alain Senderens, Roger Vergé, créèrent le groupe de « la Nouvelle Grande Cuisine française ». La montagnette accoucha à peine d'une souris : Bocuse, sentant le vent médiatique tourner, fit le tour des journalistes pour dire tout le mal qu'il pensait de la « nouvelle cuisine » – dont il avait été le président-fondateur –, et chacun partit de son côté.

Seule la chaîne des Relais & Châteaux et Relais Gourmands réussit à fédérer de grands professionnels mais, nécessairement, dans son intérêt propre, puisqu'il s'agissait – et s'agit toujours – d'une affaire privée. Il y eut bien d'autres initiatives, souvent sympathiques, mais dont la vocation première consistait à réunir

les membres, tous les ans, pour un dîner de gala.

À partir de 1996 – et cela, pendant deux ans –, nos vedettes des fourneaux en vinrent pratiquement aux mains. Cela commença avec un appel pour « la défense de la cuisine française », lancé par une douzaine de chefs (Robuchon, Ducasse, etc.) et initié – ce qui était un comble – par Marc « de » Champerard, homme d'affaires, auteur du guide éponyme, dont la notoriété était quasiment nulle. Ce personnage qui, par intérêt personnel, se mêlait de ce qui ne le regardait pas, avait eu le culot de concocter une « charte » à faire signer par les grands cuisiniers de France – charte qui dissimulait un véritable plan « marketing », et par laquelle ils s'engageaient à respecter toutes sortes de règles dont certaines touchaient même à l'emploi du personnel.

En fait, il s'agissait tout bêtement de jouer la « tradition », le « rustique » et des tas d'autres bonnes choses contre l'innovation, le changement, l'invention. Joël Robuchon, qui comprit la manœuvre, se retira et, se sentant non seulement visés mais écoeurés par l'aspect commercial – souterrain – de cette « croisade », Olivier Roellinger, Marc Veyrat, Michel Bras et Pierre Gagnaire secouèrent le cocotier – en ligne de mire, Georges Blanc, alors président de la Chambre syndicale de la haute cuisine, qui soutenait le bazar Champérad.

Au cours d'une séance homérique, Roellinger réussit à faire adopter une motion, de bon sens, prônant l'indépendance de la chambre syndicale à l'égard de tout guide ou média, et le respect de toutes les tendances de la cuisine française. Le bureau de la Chambre reconnut, en privé, qu'il avait fait une « connerie » et comme, jusque-là, la Chambre n'avait pas servi à grand-chose,

elle se mobilisa pour ne plus servir à rien.

Quelques jours plus tard, Georges Blanc, donnant une interview, s'en prit à Marc Veyrat qui, menacé de mettre la clé sous la porte, avait rameuté les médias en sa faveur. Alain Ducasse, très élégamment, déclara qu'au lieu d'investir des millions dans son établissement, Veyrat « aurait mieux fait de changer de chapeau », ajoutant : « Qu'il l'emporte à la montagne, son chapeau, et qu'on n'entende plus jamais parler de lui. » Bocuse, qui n'avait jamais mis les pieds chez « l'homme au chapeau noir », en avait rajouté une couche, en se moquant de sa « cuisine aux herbes ». Des années plus tard, la célébrité de Veyrat prenant une dimension internationale, le patriarche du *Pont de Collonges* s'en vint chez lui le féliciter et devint son « ami », histoire de faire oublier ce qu'il avait dit de lui.

Plus tard, certains messieurs de la « haute cuisine française » se distinguèrent, avec à leur tête, son nouveau président, Jacques Pourcel, et Paul Bocuse, en accusant les journalistes, notamment François Simon, du *Figaro*, et le *Guide Gault-Millau* (que j'avais cédé, quelques années plus tôt), coupable d'avoir retiré, pour des motifs que j'ignore, deux points au grand chef de Saulieu, de l'avoir ni plus ni moins qu'« assassiné ». Je précise que Pourcel venait d'être également déclassé par le Guide...

Aucoursdelacérémonie d'enterrementdumalheureuxBernard Loiseau, Bocuse, au-dessus de la tête du mort, régla ses comptes avec le même *Guide*, qui émettait des réserves sur son génie.

Quand je repense à ces années, je me dis que les lamentables « Bleus » de l'équipe de France auraient eu leur place devant les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

douter que c'étaient les dernières. Quand elle était arrivée, désemparée, sa petite fille dans les bras, tout le monde, bien sûr, l'avait reconnue, mais il s'était établi autour d'elle une sorte de *no man's land* respectueux et, où qu'elle apparût, pas un regard ne la suivait, et les appareils photo restaient au fond des sacs.

Tout le temps que le petit homme aux cheveux argentés, au regard clair et au cœur ouvert à deux battants a régné sur ces 130 hectares dans l'archipel des Seychelles, il en a été ainsi.

Pour offrir un moment de bonheur à une élite disparate de PDG surmenés, de vedettes épuisées, de couples en voyage de noces, de mordus de la pêche au gros et de nostalgiques de Robinson, pour qui le seul vrai luxe est l'anonymat, Pierre Burkhardt, ancien avocat international, avait un jour tout plaqué. Après avoir liquidé ses affaires et son immense appartement de l'avenue d'Iéna, il avait mis les voiles avec sa femme, Suzanne, à bord d'une goélette. Après avoir tourné dans l'océan Indien, il s'était laissé guider par le journal de bord d'un officier de La Pérouse, M. de Trobriand, qui, commandant *L'Étoile* de la flotte du roi, avait découvert, en 1773, une île à laquelle il avait donné son prénom. Elle était d'une beauté parfaite, grande, mais pas trop. Des plages superbes, une mer exceptionnellement poissonneuse.

Quand Burkhardt jeta l'ancre à son tour, il y avait là des cultures de coprah, un petit village avec quelques natifs dont l'accueil lui alla droit au cœur. Dans son esprit, il n'était absolument pas question de faire partager les délices de cette île presque vierge à qui que ce soit d'autre que sa famille et quelques amis. Néanmoins, ses moyens le lui permettaient. Et puis, il a senti que, résidant désormais aux Seychelles, ce serait

tout de même la moindre des politesses que de contribuer à l'économie du pays.

Du générateur d'électricité au terrain d'aviation où se posait chaque jour le petit « courrier » en provenance de Mahé, il avait tout créé et tout apporté. Y compris les vingt vaches laitières qui ruminait à l'ombre des filaos. Au fil des ans, la ferme s'était arrondie. Une centaine de cochons s'ébrouaient au cœur de l'île, parmi les tortues géantes, tandis qu'au bord de la piste, haricots verts, tomates et fruits exotiques approvisionnaient les cuisines. Enfin, sous les cocotiers et au milieu des bougainvillées, vingt-quatre bungalows étaient occupés par une quarantaine d'« invités » (le mot « client » était prohibé) qui passaient là au moins une semaine et, généralement, deux.

De tous les clubs et hôtels que j'ai fréquentés, celui de Denis était le seul où le marché était assuré par les « invités ». Il suffisait, en effet, de lancer sa ligne dans l'inépuisable garde-manger qui gisait à quelques tours d'hélice de la plage de sable blanc, là où le plateau sous-marin des Seychelles s'inclinait vers les pêches miraculeuses des grands fonds. C'était bien le diable si, à deux ou trois, on ne remontait pas une cinquantaine de baksous, de jobs et, avec un peu de chance, de capitaines blancs à la chair compacte, exquise. Ou bien, à bord d'un des quatre bateaux à moteur, piloté par un Seychellois, un énorme thon, extraordinairement pugnace, un marlin ou un sail-fish surgissant verticalement de l'océan en un instantané d'une rare beauté.

C'est à Denis, en voyant, le soir, sur le sable, tous ces merveilleux poissons dont les couleurs d'arc-en-ciel disparaissaient à vue d'œil, et ces paquets de mouches qui s'abattaient sur leur cadavre, que le goût de la pêche m'a

abandonné. De ce jour date ma conviction qu'il serait plus juste de donner des diplômes et des trophées aux pêcheurs qui ont raté le plus de poissons.

14 juillet

14 juillet 1940.

À la terrasse de *Dodin*, le premier pâtissier de Biarritz, un jeune centaure blond, à la peau cuivrée par le soleil de la victoire, s'est fait porter un pot de chocolat chaud, un gros gâteau basque et une motte de beurre. Il découpe le gâteau en quatre et, l'air appliqué, il tartine chaque part d'une épaisse couche de beurre. Quand il a avalé le tout, jusqu'à la dernière miette, il dégrafe son col, pousse quelques petits soupirs de contentement et sourit aux jeunes estivantes en robe à fleurs qui le regardent, médusées.

Quand, une semaine plus tôt, il avait émergé de la tourelle de son tank, en uniforme noir et calot marqué d'une tête de mort, Hermann, Helmut, peu importe son prénom, avait un sacré retard à rattraper. Quand un jeune homme de vingt ou vingt-deux ans a vécu sa jeunesse et son adolescence sous le régime Goering (« Pas de beurre et des canons ») et qu'il débarque soudain au pays de Cocagne, au beau milieu de gens dont son arrivée, avec ses camarades, lui semble avoir à peine troublé les grandes vacances, il n'y a en effet pas de temps à perdre. À présent, Hermann ou Helmut ont le beurre, et nous avons les canons.

En ce 14 juillet, quelques drapeaux flottent dans le vent de la mer, discrètement, comme s'ils voulaient qu'on les excuse de ne pas être tricolores mais de porter une croix gammée. La semaine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de noter l'heure à laquelle la sonnerie avait retenti.

19 juillet

Le plus vieux champagne du monde repêché en mer Baltique. Des plongeurs ont remonté d'une épave, au large de la Finlande, trente bouteilles qui semblent être des Veuve Clicquot produites entre 1782 et 1788. Le navire faisait vraisemblablement route vers Saint-Pétersbourg, et il se serait agi d'un cadeau de Louis XVI au tsar de Russie. Un des plongeurs en a ouvert une bouteille et l'a fait goûter à une œnologue qui lui a trouvé « un nez très intense, avec un goût sucré de tabac, de chêne et d'hydromel ». Les bouteilles ont été envoyées en France pour analyse et, d'ores et déjà, on estime que chacune d'elles pourrait rapporter autour de 70 000 euros, dans une vente aux enchères.

Je me méfie, par principe, de ces trouvailles extraordinaires. J'avais été invité, à Château d'Yquem, par le comte de Lurs-Saluces, à une dégustation de vieux vins exceptionnels apportés par un certain Hardy Rodenstock, un Allemand organisateur de spectacles et grand collectionneur de crus introuvables. Le bonhomme m'avait fait une curieuse impression. Je ne fus pas autrement surpris quand, deux ans plus tard, éclata l'affaire des faux Lafite-Rothschild. Il avait soi-disant trouvé à Paris, dans la cave murée d'un hôtel particulier de la rive gauche, une dizaine de bouteilles, millésimées 1784 et 1787, ayant soi-disant appartenu à Thomas Jefferson, alors ambassadeur des États-Unis à Paris. Un milliardaire américain, après en avoir acheté cinq pour l'aimable somme de 500 000 dollars, avait eu l'idée de les faire examiner. On avait alors découvert que les étiquettes avaient été imprimées sur une machine électrique...

Le scandale avait éclaboussé un des plus grands experts du monde, Michael Broadbent, de chez *Christie's*, qui, en toute bonne foi, avait remis un certificat d'authenticité.

Pour ces Veuve Clicquot, on verra bien. Mais à première vue, le scénario tient la route. La maison Clicquot avait été fondée en 1772, et il est fort possible que le roi de France en ait expédié quelques caisses au Tsar, inaugurant ainsi la « fièvre champenoise » qui saisira plus tard la cour impériale. Clicquot n'avait pas hésité à forcer le blocus continental décrété par Napoléon, pour faire pénétrer en Russie ce champagne « Klikofskoe » (la traduction de Clicquot) dont Pouchkine dira que c'est le vin « bénidesdieux ». En 1815, quand l'armée russe occupait la région de Reims, les officiers razièrent les caves de cette maison dont le nom était connu chez eux, et la jeune veuve de vingt-huit ans, Barbe-Nicole Clicquot-Ponsardin, expédia depuis Rouen un bateau plein de champagne qui arriva à Saint-Pétersbourg pour le retour des troupes. À partir de là, les cuvées de la « Grande Dame de la Champagne » rafraîchirent le gosier de tous les tsars.

Reste à savoir dans quel état se trouvent réellement les bouteilles trouvées en mer Baltique. La mer bonifie-t-elle les vins, ou les saccagent-elles ? Au XIX^e siècle, le propriétaire de Cos d'Estournel lança la mode des vins « retour des Indes » que 20 000 kilomètres par mer rendaient, disait-on, encore meilleurs et plus évolués. Les Bordelais n'avaient en fait rien inventé. Depuis bien longtemps, les négociants anglais qui expédiaient des vins de Madère et des portos en Inde avaient remarqué que certains lots, rapportés en Angleterre, avaient bien profité du voyage. De nombreuses expériences n'ont cessé de se succéder. Je me souviens avoir participé à une dégustation comparée de

vins du même millésime dont une partie, en fût, avait été embarquée à bord d'un voilier pour une croisière de six mois, et dont l'autre partie était demeurée à terre. Pour être franc, le test n'avait pas été très concluant, et la différence entre les deux lots avait paru assez infime. Néanmoins, la traversée n'avait pas eu d'effet néfaste, et le vin semblait avoir vieilli un peu plus rapidement.

Les avis les plus contradictoires s'entrecroisent. Il semblerait que les petits vins à boire jeunes deviennent imbuivables, et que des vins assez fortement constitués comme les côtes-du-rhône gagnent un, deux ou trois ans en vieillissement.

Il y a des vins qui, en ce moment, se trouvent quelque part à faire le tour du monde, et, dans le Jura, des vins jaunes d'Arbois qu'on a plongés au fond d'un lac et que l'on sortira dans vingt ans pour savoir si le vin vieillit mieux dans l'eau.

Les Veuve Clicquot de la Baltique vont faire accourir des Russes, des Chinois, des Japonais, des Indiens ou des Américains gorgés de fric, et les enchères seront sûrement folles. Rien à voir avec l'amour du vin. Les nouveaux milliardaires n'achètent pas du vin mais des étiquettes pour épater la galerie.

20 juillet

Jean-Louis Barrault aurait cent ans.

Ah ! ce tintamarre, quand *Opéra* paraît, le 28 novembre 1951, avec, à la une, ce titre provocant : « Surprise à Marigny. Jean-Louis Barrault encore plus mauvais que d'habitude ».

Les syndicats des comédiens et des metteurs en scène sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une passoire. Il devait de l'argent partout. J'ai même appris, par la suite, qu'un certain nombre des toiles de maîtres de sa collection étaient des copies.

Je l'avais aperçue, furtivement, entre deux portes, un an avant la mort de Guitry, qui m'avait fait visiter sa collection. Elle était en effet très belle, avec de longues mains ravissantes, une silhouette fine et longue, et des yeux de vamp au regard glacial. Elle avait, sous le vernis fragile d'une distinction empruntée, un côté « Madone des sleepings », auréolée de mystère et de vilains petits secrets. Elle avait laissé courir le bruit qu'elle était la fille naturelle du roi de Roumanie. Pourquoi pas ? Là où le roi Carol passait, on lapinait dur. Le 14 juillet 1937, invité par le président Lebrun, il était venu ranimer la flamme sous l'Arc de Triomphe. Surgissant de la foule, une femme avait tendu à bout de bras un bébé qui criait : « Papa, papa ! » Je le tiens de l'épouse morganatique du roi Carol, Zizi Lambrino, grande amie – dans la dèche la plus noire – de mes parents.

Je m'é gare. Je reviens à ma visite au 18 de l'avenue Élisée-Reclus, sur la recommandation de François Truffaut, le seul, à l'époque, à porter au pinacle, dans *Arts*, le cinéma de Guitry, dont les autres se moquaient comme d'un « théâtre filmé ».

Je tombe au mauvais moment. Une canalisation a explosé dans la nuit, et tout le rez-de-chaussée est sous les eaux. Je me propose de partir mais Sacha est déjà dans l'escalier, dans sa robe de chambre à fleurs, agitant la main, dans un de ces gestes de dénégation que j'ai vus cent fois dans ses films et ses pièces. « Nous prenons les eaux, lance-t-il avec la majesté d'un doge de Venise surpris par la montée du Grand Canal. Allons à l'étage, nous serons au sec. »

De l'hôtel aux trois quarts en ruine que son père Lucien lui avait légué, il fit, au fil des ans, pour son usage personnel, un extraordinaire musée du goût français et de la mémoire. Sacha avait des manières bien à lui de l'enrichir. Un des amis de mes parents, aristocrate dans la débîne qui, sous l'Occupation, exerçait le commerce des livres anciens (il avait fait de sa baignoire, dans son petit appartement de la rue Greuze, dans le XVI^e, une bibliothèque), lui apportait des éditions rares, comme celle des « Fermiers Généraux » des Fables de La Fontaine, des originaux de Molière ou les rarissimes *Essais* de Montaigne de 1588. Sacha, à l'exemple de Don Juan, ne payait pas ses fournisseurs, mais un jour, notre ami eut la bonne surprise de s'entendre dire : « Mon cher, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous avez gagné ! Je vous paie. » Sacha avait eu en effet l'idée d'organiser un tirage au sort : il inscrivait les noms de ses fournisseurs sur de petits papiers qu'il jetait dans un chapeau, secouait le tout, et tirait le gagnant. Les autres n'auraient qu'à attendre leur tour.

J'ai passé deux heures enchanteresses avec Guitry. Avec une gentillesse infinie, il m'a conduit dans le voyage le plus enivrant qu'on pouvait rêver, au pays de la beauté et de l'intelligence françaises.

Lucien Guitry par Toulouse-Lautrec... Mallarmé par Renoir... Le plâtre original du *Baiser* de Rodin... Un jeune homme par Modigliani... La colombe de Picasso (« Je l'aurais achetée à n'importe quel prix. Je l'ai eue à ce prix-là »)... Des pêches de Matisse, des pommes de Cézanne, et d'autres par Manet... Des roses de Renoir, des pivoines de Vuillard... L'original des *Pensées* de Pascal, une lettre de Louis XIV au pape, trente-deux de Henri IV à Sully... Des notes de travail de Voltaire... Le livre

de comptes de Juliette Drouet... La lettre de Beaumarchais marquant la création de la Société des auteurs... L'ordre du jour de la Marne, du 6 septembre 1914, du général Joffre... L'agenda de Napoléon... Les 1 600 pages du manuscrit de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert... Les manchettes de dentelle de Jean-Jacques Rousseau... La canne de Talleyrand... La longue-vue de Napoléon à Austerlitz... Le fanion de Clemenceau... La baguette de Toscanini... Un pinceau de Claude Monet...

« On m'a proposé, un jour, les cloches de la Bastille, me dit-il en souriant. Elles faisaient huit mètres de haut. »

Ces merveilles sont aujourd'hui aux quatre coins du monde. Nous n'avons pas su les garder. Mais il nous reste plus précieux encore : la langue de Guitry.

25 juillet

En juillet 1954, je vis dans la forêt de Montlhéry. On a fini par m'attraper : je fais mes classes au 121^e régiment du train, et nous couchons dans les bois, sous la tente. Lors de mon incorporation, après l'habituel sursis universitaire et une réforme temporaire, due à une opération chirurgicale assez lourde, le médecin-major a inscrit sur mon dossier une phrase providentielle : « Pieds plats ».

Les premiers jours, je n'y pense plus. Puis, quand on se met en tête de me chausser de brodequins, de me donner un fusil, de me faire monter la garde et de crapahuter pendant des heures dans la nature, je proteste : « Vous avez oublié mes pieds plats. » Je me présente en pantoufles au capitaine. Il ne peut que s'incliner.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

agitait le drapeau national, bordeaux et blanc, je me suis posé la question : et moi, si j'avais été Letton, ignorant l'origine juive de mon grand-père, serais-je allé acclamer les Allemands ? Sans doute, hélas. Comme les autres...

Les Lettons ont vite déchanté, quand Heydrich a donné carte blanche aux commandos du policier Arajs pour sonner la chasse aux Juifs et incendier les synagogues de Riga avec leurs fidèles. Puis, après avoir institué le travail obligatoire, les Allemands enrôlèrent de force 150 000 hommes nés entre 1915 et 1924. Quelques-uns réussirent à s'enfuir, comme Eugène, le fils de mon grand-oncle, qui alla rejoindre dans la grande forêt balte les partisans soviétiques.

Sur les autres Lettons, les mâchoires du piège s'étaient refermées. À l'exception des Juifs, la haine du Soviétique, plus forte que celle envers l'Allemand, fit d'eux les alliés objectifs des nazis.

Ceux qui se retrouvèrent sous l'uniforme SS étaient, pour la plupart, des « malgré-nous », comme, à la même époque, nos Alsaciens, mais ils se virent avant tout en combattants contre les bolcheviks. Sur la pointe de la Courlande, où, à la fin de la guerre, ils se trouvèrent coincés avec 30 divisions de la Wehrmacht, sur l'ordre délirant de Hitler qui avait imaginé ce « réduit » sans espoir, ils combattirent avec un grand courage, tandis qu'en face de leurs fusils se trouvaient leurs frères de sang des « Bataillons rouges », que Staline avait placés en première ligne. Pas mécontent, sans doute, de s'offrir une bonne petite guerre fratricide.

Aujourd'hui, le défilé de la division SS de Lettonie n'est plus

qu'un souvenir, et ses participants, des paquets d'os enfouis dans la terre natale.

Non, il n'a jamais été simple d'être Letton, même quand on était SS.

31 juillet

Alegria ! C'est le mot qui vient à la bouche après un repas au *Fogon*, quai des Grands-Augustins. J'ordonne à tous ceux qui ont encore sur l'estomac le souvenir douloureux de la *paella tragica*, telle qu'on nous l'inflige depuis des temps immémoriaux, d'aller en vitesse se refaire une santé chez Alberto Herràiz. La seule vue, au-dessus de ses fourneaux étincelants, de sa jouissive bouille de conquistador rondouillard – crâne chauve, barbe et moustache –, suffit à donner l'impression que l'on a déjà dîné, avant de passer à table. Héritier d'une lignée de quatre générations d'aubergistes de La Mancha, ni *movida* ni castagnettes, Alberto est l'antithèse du chef en majesté, petit doigt en l'air, bouche en cul de poule, pommade et frisettes qui nous refait le coup du grand mamamouchi.

Il y en a un autre, un peu comme lui, qu'il faut aller chercher en Toscane, à San Vincenzo, près de Livourne : Fulvio Pierangeli. Vingt couverts, et une des meilleures tables du monde. Le triomphe absolu du goût filtré et transparent. En outre, un type merveilleux qui, un jour, a accroché à la porte de sa petite maison qui ne paie pas de mine : « Interdit aux chefs et aux journalistes ». Le lendemain, il virait un collègue restaurateur qui avait franchi le seuil de son restaurant : « Eh, toi ! tu ne sais pas lire ? Allez, file, et que je ne t'y reprenne plus ! »

Alberto, lui, ne vire personne. Ce n'est pas dans sa nature. Mais, à ses fourneaux, son intransigeance de puriste est la même. À l'inverse de la paella fourre-tout de carte postale, qui trahit d'ailleurs la tradition ibérique, mais dont raffolent les ignorants, il vise à l'essentiel. La paella, c'est, avant tout, le riz. Une merveille de riz rond, *bomba*, dont José Luis Borges a donné la meilleure définition : « Chaque grain garde son individualité. » Alberto le cuit dans un bouillon, qui peut être de bouillabaisse, et, dans le poêlon en fer à deux poignées, il y ajoute un ou deux ingrédients – mais rarement davantage – (calamars, langoustines, jambon iberico), coupés en tout petits morceaux, et décline ainsi, à chaque service, six ou sept plats de riz différents, servis dans leur poêlon et atteignant un équilibre merveilleux entre le moelleux et le presque croquant.

Comme les sushis, les tapas ont envahi Paris. Pauvres de nous ! Mais il faut être de Barcelone, de Séville ou de San Sebastian pour réussir ces tours de jonglerie culinaire ! Et, mieux encore, s'appeler Alberto Heirràz.

Chez lui, un dîner de quinze ou vingt tapas, avec ses gaspachos, pinchos, bouchées, banderillas, petits plats et tapas sucrés, ça file le train comme une campagne napoléonienne. Une mitrailleuse à plaisir. Par exemple, le gaspacho. Tout le monde a sa recette de gaspacho. Et tout le monde ignore que le gaspacho, ce n'est pas une recette mais une technique. Alberto est là pour rappeler que ce n'est pas une mince affaire, même si, au départ, ce n'est rien de plus qu'une émulsion de mie de pain, sel, vinaigre de Jerez et huile d'olive. Seulement voilà, avant d'arriver au terme de l'affaire, il faut passer par cinq opérations : *maceracion* (12 heures au froid), *trituracion* (mixage des produits ajoutés), *emulsion*, *desleido* (ajout d'un liquide) et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

KGB, et vous partagez ensuite un repas avec les autres prisonniers.

J'imagine que ce n'est qu'un début. Connaissant la fertilité du cerveau humain, il y a des tas de belles opportunités qui s'offrent encore à l'industrie du tourisme.

Par exemple, dans l'ancien goulag des Solovki, sur la mer Blanche, où j'allai, en 2002 et où, depuis, chaque été, des paquebots de croisière, russes et scandinaves, débarquent des milliers de visiteurs, j'imagine très bien un grand jeu : le jeu de la Hache.

En direction du Nord-Ouest de la grande île, une route à peine carrossable se fraie un chemin à travers la forêt, dans un enchevêtrement de bois mort, de souches retournées, de bouleaux frémissants, de hautes herbes et de fougères écarlates. Si l'on pose un instant pied à terre, on s'enfonce avec volupté dans la mousse, parmi les érables à écaïlles, les cornouillers sanguins, les trembles grisards, et il suffit de se baisser pour ramasser, à en perdre la tête, morilles, bolets, girolles, lactaires, mousserons, ou ces merveilles sataniques qu'il ne faut manger qu'avec ses yeux. Pour peu que l'on s'éloigne un peu, au cœur de la forêt enchantée, il est impossible de ne pas déboucher, quelques instants plus tard, sur les rives d'un lac. Ils sont plus d'une centaine, et, tous, d'une beauté si irréaliste, avec leurs eaux cristallines et la couronne de feu posée sur leurs rives par la forêt, qu'on ne sait lequel préférer.

Assez lambiné ! Le guide fait remonter en voiture son petit monde, étourdi de bonheur par les parfums de mousse, de résine, d'iode, de feuilles humides, de térébenthine, et les beautés d'une

nature singulière. Au bout d'un moment se détache sur la colline le clocher écarlate, en forme d'oignon surmonté d'un fanal, de l'église de l'Ascension. Nous sommes arrivés. Le moment est venu des explications.

Le guide : « Mesdames, messieurs, nous nous trouvons sur Sekirka, la colline de la Hache. Juste le temps d'admirer l'immense panorama avec son chapelet de lacs et, au-delà de la colline aux Loups, la mer Blanche, et je vous donne les explications que vous attendiez. Les prisonniers, enfermés dans le kremlin de la grande île ou ailleurs, qui se conduisaient mal, ou, exténués, refusaient de travailler, à force de couper les arbres et de les transporter, à dos d'homme, dans la neige ou la boue, étaient expédiés à Sekirka. Une fois arrivés, après une longue marche à travers la forêt, ils devaient se déshabiller pour ne conserver que leur chemise ou ce qui en restait. Les gardes les enfermaient dans l'église glacée où ils devaient rester assis sur des bancs, les mains sur les genoux, avec interdiction de parler et de faire le moindre geste. Une fois par jour, on leur jetait 300 grammes de pain noir et sec. Trois fois par semaine, ils recevaient une ration de blé noir et de l'eau chaude pour la faire cuire. Si, au bout de deux semaines, le détenu puni avait enduré ce régime en silence, on le récompensait en l'envoyant travailler douze heures par jour en forêt. Sa ration était augmentée et il avait droit, pour se vêtir, à un sac avec des trous pour la tête et les bras, qu'il devait retirer le soir, quelle que soit la température.

Un certain nombre furent exécutés par les gardes tchékistes, pour une raison ou une autre. Les archives indiquent que, pour la seule période 1926-1929, 6 736 ont été liquidés d'une balle dans la tête. Mais auparavant, les gardes pouvaient les soumettre à diverses pratiques. Comme, par exemple, l'exposition

prolongée aux moustiques, le ou la détenue étant attaché nu à un poteau. Une variante consistait à enfermer le prisonnier dans une cage de bois où il devait se tenir en équilibre, les jambes repliées, sur deux perches posées, à un mètre du sol, l'une à côté de l'autre. S'il tombait, on le frappait, et ainsi de suite. Certains s'effondraient pour de bon, pour ne plus se relever.

Maintenant, messieurs-dames, si vous voulez bien me suivre. Je vais vous montrer l'escalier de la Hache, et notre jeu va commencer. Je signale que si, au dernier moment, vous choisissez de ne pas concourir et préférez regarder en simple spectateur, vous êtes libre. Toutefois, je rappelle que, comme indiqué sur la brochure, le supplément n'est pas inclus dans le prix de la croisière et n'est pas remboursable. »

Au bord de l'esplanade recouverte d'herbes folles où, lors de ma visite, gambadaient des chèvres, dévale à pic un escalier de bois qui fait filer ses 294 marches jusqu'au bas de la colline. Il avait été construit par les moines à l'usage des pèlerins, à l'époque où l'immense monastère d'Ivan le Terrible qui continue aujourd'hui de tendre vers le ciel ses murailles cyclopéennes, ses tours rondes et ses bulbes dorés, était l'un des plus grands centres spirituels de la Russie des tsars. D'une ascension particulièrement pénible, il offrait aux visiteurs, massés en bas, la joie d'une belle offrande à Dieu. Et, plus tard, aux tchékistes, l'occasion de perfectionner leur technique.

La punition consistait à charger les bras du prisonnier d'une lourde pierre ou de deux seaux remplis d'eau et à le faire descendre puis remonter, selon le bon plaisir du garde. Lorsque celui-ci ne voulait infliger qu'une « bonne leçon », un aller-retour faisait l'affaire. Quand, en revanche, il avait décidé de se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On trouvera peut-être curieux que je m'attache à parler de cigares, alors que je ne fume plus depuis vingt ans. D'autres évoquent bien, à n'en plus finir, le souvenir de leurs anciennes maîtresses. Pour moi, « maîtresse » serait précisément le mot juste, si l'on pouvait le mettre au masculin. Le cigare a été l'une de mes amours. Un jour, j'ai rompu brutalement, mais j'éprouve toujours pour lui une singulière tendresse – sans pour autant céder à la tentation d'en refaire un compagnon de plaisir. Au fond de ma cave, je conserve encore quelques Punch « Double Coronas », rapportés de chez Gérard, à Genève ; s'ils sont trop secs pour être fumés, leur parfum de fleurs et d'épices est toujours là, certes fané, mais pourtant troublant comme le sentiment qui nous envahit quand on retrouve, oubliée dans un carton ou un portefeuille, la photo d'un être autrefois aimé, que le temps a effacé.

11 août

Trois hectares et demi de sérénité coûteuse, à l'ombre de la Koutoubia. La terre entière – c'est-à-dire 1 000 Bédouins, au bas mot, qui nomadisent entre Saint-Tropez et Dubaï, Beverly Hills et Courchevel, les Bermudes et les Maldives – vient d'ajouter une perle à sa couronne : le *Royal Mansour* de Marrakech. À côté, le *Ritz* est une chaumière et *Eden Roc*, un mobil-home. 53 riads individuels avec piscine sur le toit et majordome attitré, 500 employés, 120 personnes en cuisine, supervisées par Yannick Alleno, le trois-étoiles du *Meurice*, 2 500 mètres carrés de spa au milieu des jasmins et des bougainvillées (32 737,51 euros la nuit dans le riad de 850 mètres carrés, repas compris. À ce tarif-là, on risque d'y rencontrer François-Marie Banier en lune de miel).

Le XXI^e siècle n'en finit pas d'en rajouter. Dans les cuisines des palaces de Marrakech, rien que des Français à l'horizon, *drivés* depuis Paris par des trois-étoiles qui « revisitent » le répertoire marocain, au lieu, tout simplement, de le visiter, avec humilité. Une hérésie. La vraie cuisine marakchi a toujours été une cuisine de femmes.

À la fin des années 1950, Marrakech vivait de sa pauvreté. Il y avait bien la *Mamounia*, vieux transatlantique fatigué, échoué dans un jardin d'Éden, où l'on servait aux nobles étrangers des tournedos Rossini et des escalopes milanaïses, mais on ne pouvait imaginer qu'un jour, le petit peuple de la médina serait chassé de ses riads aux murs écaillés et aux poutres branlantes par les agences immobilières, les décorateurs froufrouitants et tous ces riches follement excités à l'idée de vivre comme des pauvres, l'argent en plus.

Au fond d'une ruelle, il y avait une maison semblable à toutes les autres, avec ses hauts murs et sa porte discrète à laquelle on devait cogner pour entrer. Elle s'appelait *La Maison Arabe*. Les chauffeurs de taxi et les cochers de fiacre feignaient d'ignorer son existence car on se demandait de quoi se mêlait cette Française dont seuls quelques initiés savaient qu'elle préparait la meilleure cuisine marocaine de la ville, ce qui relevait un peu – et même beaucoup – de la provocation.

Je revois Suzy, petite dame fluette aux cheveux blancs, houspillant, dans son patio, sa demi-douzaine de servantes ou nous ouvrant la salle à manger dont l'unique décor était la quinzaine de poufs faisant cercle autour des grands plateaux de cuivre. Suzy appartenait, par sa mère, à la famille Sébillon, restaurateurs bien connus à Neuilly-sur-Seine. De santé fragile,

elle s'était retrouvée, sur le conseil d'un médecin qui lui recommandait un climat chaud et sec, dans le royaume de Thami El Glaoui. Ancien protégé de Lyautey, le pacha de Marrakech, grand ami de la France (selon la formule consacrée) et, plus encore, des petites actrices du Boulevard qu'on lui expédiait par avion, n'avait pas été insensible au charme de la petite Française fraîchement débarquée. Il avait également apprécié ses talents culinaires, tant et si bien qu'il lui dit, un jour : « Je commence à en avoir assez de servir de restaurant aux personnalités de passage. Avec ta mère, vous allez ouvrir le vôtre. Je vous enverrai une de mes meilleures cuisinières. La cuisine du Palais n'a rien à voir avec ce que l'on sert partout ailleurs, et elle en connaît tous les secrets. Avec mon aide, je te promets le succès. »

El Glaoui avait eu jusqu'à 300 femmes dans son harem. Prises en main par leurs aînées, certaines accédaient au titre envié de cuisinière du pacha. Elles faisaient travailler, sous leurs ordres et, souvent, à coups de fouet, les autres femmes du harem qui, par paquets de dix, à tour de rôle, œuvraient à des tâches subalternes. Avec les nouveaux temps qui s'annonçaient, El Glaoui avait cherché à réduire les effectifs et, du jour au lendemain, les plus âgées du harem s'étaient retrouvées à la rue, dans un monde inconnu où il leur fallait se débrouiller. Aussi était-il facile au pacha d'expédier à Suzy l'une de ces cuisinières, dans le riad qu'elle venait de restaurer à petits frais.

La vieille et grosse Aïcha, débarquant dans un parfum d'épices et agitant ses bracelets d'argent, prit donc possession de son royaume, qu'elle emplit d'une montagne d'ustensiles : braseros en fer, poêles en cuivre, marmites en terre cuite et autres plateaux de cuivre étamé où cuiraient les feuilles superposées de la *bstila* – la pastilla – farcie de pigeon, rapportée, dit-on,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bonne direction, on les entend. On les reconnaît à leur accent. Ce sont des Saxons. De vraies brutes. Sur un simple ordre, ils tueraient leur mère. Ce sont les troupes d'élite.

– Et de Berlin-Est, il en passe encore, des réfugiés ?

– Oui, un peu, par les canaux. Et il y a les égouts. Sous terre, il y a un autre Berlin, avec des kilomètres de couloirs impossibles à surveiller. Croyez-moi, Monsieur, il y aura toujours des réfugiés à Berlin-Ouest. Bon... Je ne veux pas vous presser, mais mon tour de garde va finir, et je vais pouvoir rentrer chez moi. »

Le circuit touristique « Crise de Berlin *by night* » est terminé.

Le lendemain, *L'Aurore*, *L'Humanité* et *Paris-Presse* prennent le métro à la station « Jardin zoologique », pour passer à l'Est. Auparavant, nous avons eu la prudence de changer nos marks capitalistes contre des marks socialistes. Pour 50 marks-Ouest, on nous a donné 260 marks-Est. « Tu vois, fais-je remarquer à Daniel Guérin, un bon gros jovial, très affûté, côté cervelle, qui va devenir mon ami... tu vois, en deux secondes, nous sommes devenus cinq fois plus riches. Tu as l'air fin, avec ton Marx ! » Bonne pâte, il rigole. Sur le quai de Friedrichstrasse, une douzaine de *Vopos*, armés de longues matraques, montent la garde. Un coup d'œil rapide sur nos passeports, et nous sommes en démocratie populaire. Pour les Berlinoises de l'Ouest qui viennent voir des parents, l'accueil est nettement plus réfléchi. Les *Vopos* ont des listes d'« ennemis du peuple » et se doivent de les contrôler. J'aperçois, en passant devant une sorte de loge vitrée, deux femmes, effondrées sur des chaises, qui pleurent.

À une centaine de mètres de la station, huit chars T34 et des soldats habillés du vert réséda qui nous ramène au bon vieux temps, quand il y en avait plein nos rues. Alors qu'à l'Ouest, en deux jours, j'ai croisé trois militaires américains, ici, où nous allons marcher pendant une matinée entière, il n'y aura pas une rue où nous ne croiserons des soldats, à pied ou en voiture. Berlin-Est est une vaste caserne. Il en a d'ailleurs la gaîté. Le contraste de ces avenues lugubres, de ces bâtiments en ruine, de ces magasins pitoyables, avec cette folle vitrine de l'Occident qu'est Berlin-Ouest, a été tellement décrit qu'il n'est point besoin d'insister. C'est une ville idéale pour Modiano.

Dans les quartiers les plus désespérants de Paris, il y a tout de même des épiceries, des cafés-tabac, des boulangeries, des boucheries. Et du monde dans les rues. Ici, on peut faire des centaines de mètres sans croiser la moindre boutique. Et quand on tombe sur l'une d'elles... Ce n'est pas qu'on crève de faim ou de froid, chez le camarade Honecker. Il y a des vêtements, du beurre, des œufs, de la viande, des chapeaux, des robes et des parfums, mais le tout baigne dans une atmosphère à vous coller le cafard. Dans le grand magasin H.O., au rayon des robes, il y a une demi-douzaine de modèles. À celui des cravates, un seul modèle de couleur vert pomme, et c'est comme ça à tous les étages. Quand on commande un café, on vous apporte une mixture accompagnée d'un demi-sucre qui, retiré de son papier, tombe en poussière.

Les tramways sont rares et pris d'assaut. Les gens ne sont pas plus tristes qu'à Longwy, La Courneuve ou au Creusot, mais dès qu'un étranger leur adresse la parole, ils regardent d'abord autour d'eux avant de lui répondre, et ne s'attardent pas. Berlin-Est, ce n'est pas l'Enfer. C'est la salle d'attente toute grise d'une gare où

les trains ne passent plus.

Au chauffeur du taxi que nous avons fini par dénicher, je demande : « Vous pouvez nous indiquer un bon restaurant ? »

Il répond :

« Un bon restaurant ? Ce n'est pas compliqué : il n'y en a qu'un seul.

– Il sert de la cuisine allemande ?

– Non, hongroise. » Et il ajoute : « Ça explique... »

J'apprendrai plus tard que les chauffeurs de taxi se doivent de faire leur rapport quotidien à la Stasi. Il faut croire que nous sommes tombés sur le seul qui n'a pas encore lu le règlement.

La salle est archibondée. Cela sent l'apparatchik (russe et allemand) à plein nez qui s'en met jusque-là de goulasch, d'oie rôtie et se rince la glotte au tokay. Subitement, on se croirait en Occident. Nous repartons un peu pompettes. Mon nouveau copain de *L'Humanité*, à qui on ne la fait pas, est aux anges. J'attends avec curiosité son prochain article sur la bonne vie à Berlin-Est.

16 août

Il ne se passe aucun mois sans qu'un médicament soit retiré tardivement de la vente, après avoir causé de gros dégâts. La firme Merck, condamnée par la justice australienne, est poursuivie pour fraude aux États-Unis, avec l'autorisation de la Cour suprême. Son produit, le Vioxx, serait responsable, sur le seul territoire américain, de 30 000 morts et 160 000 accidents

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

caboulots sur le port Saint-Jean.

Des années plus tard, les prix avaient grimpé, et il fallait déboursier jusqu'à des 20 francs, tout compris, pour s'asseoir sous la tonnelle de dame Venturino et de ses cinq demoiselles. On les surnommait « les hirondelles » : c'était le nom que la patronne avait donné à sa cabane. Elle n'était l'élève ni de Ducasse, ni de Robuchon mais de sa maman qui, elle-même, l'avait été de la sienne.

Cela riait dans tous les coins, et quand la maman revenait de son marché de Nice et posait ses deux paniers sur la table de la cuisine, on s'en prenait plein le nez, des bonnes senteurs de la garrigue et du potager. Les cinq hirondelles, toutes pimpantes dans leur robe à fleurs, mettaient le couvert, et les petits plaisirs du jour dévalaient sur la table. Au petit matin, le pêcheur attiré de la maison avait apporté ses langoustes, ses rougets ; certaines fois, le contenu entier, tout frétilant, d'une marmite à bouillabaisse ; on se rafraîchissait d'un coup de Bellet, des hauteurs de Nice, qui vous frisottait le gosier, et c'était parti pour la terrine de lapin, les sardines farcies à la farigoulette, la dorade au fenouil câlinée par une délicieuse sauce aux herbes ou bien un ailloli, ou encore, par extraordinaire, les beignets de nonats, ces minuscules alevins transparents, dont un décret, datant du Second Empire, permettait la pêche sur le seul littoral nicois, du 15 janvier au 15 mars. La roulade aux poires et à la crème fraîche une fois avalée, on se levait, on faisait la bise à Mme Venturino et on partait du côté du phare, s'écrouler sous un pin parasol.

À la fin des années 1980, Mme Venturino avait multiplié ses prix par dix et engagé un petit chef. Ce n'était plus bon du tout.

Les hirondelles abandonnèrent leur nid et, avec elles, les souvenirs se sont envolés.

21 août

Un article sur Yaguel Didier, « la voyante des *happy few* ». Dans son appartement du faubourg Saint-Germain, stars, hommes politiques, grandes fortunes viennent de partout pour s'asseoir à la table basse où ils vont tirer treize cartes. Si elle leur dit, à la fin de la séance : « Faites bien attention à votre santé », cela signifie qu'il y a du cancer ou de l'infarctus dans l'air, et qu'ils ne vont pas tarder à claquer. Sinon, c'est que tout va bien : l'oseille va rentrer plein les caisses ; ils ont la confiance du président ; le prochain *show* sera un triomphe ; une maîtresse de perdue, dix de retrouvées.

Depuis que ma mère m'apprit que, pendant sa grossesse, elle avait consulté une voyante et que celle-ci lui avait prédit : « Votre fils deviendra célèbre. Il jouera un rôle important en politique », j'ai observé pendant longtemps une certaine réserve à l'égard des puissances divinatoires. Puis j'ai fait, un jour, la connaissance de Yaguel Didier, et je dois dire qu'elle m'a épaté. L'ayant invitée à déjeuner, avec ma femme, dans un restaurant où elle m'assura n'être jamais allée auparavant, *Le Carré des Feuillants*, rue de Castiglione, elle nous dit, tout à trac, avant de jeter un coup d'œil au menu : « Il y a de l'eau sous nos pieds. Non, je ne parle pas de canalisations ni d'égouts. Je parle d'une rivière souterraine qui a existé jadis. »

Interrogé, le patron confirma. À l'époque du couvent des Feuillants où, pendant la Révolution, s'installa le club des Feuillants, courait, dans le sous-sol, une résurgence de la Seine !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« La conscience, il suffit de la mettre en veilleuse. »

« Le pourcentage d'abrutis, de malfaisants et de franches canailles est beaucoup plus important que ce qu'une observation, même attentive, de la société, pourrait laisser croire. »

« On ne sait pas d'où on vient parce qu'on a toujours été là. »
(Un paysan landais.)

« Je ne mange qu'en présence de mon avocat. » (Un critique gastronomique.)

« Pourquoi les morts ne vivraient-ils pas ? Les vivants meurent bien. »

« La télévision, c'est l'amusement de gens qui n'ont rien à faire et qui regardent des gens qui ne savent rien faire d'autre. »

« Le chic, ce n'est pas de connaître les gens, c'est de ne connaître personne, en étant connu. »

« Tout le monde a besoin d'argent. Même les pauvres. »

« Dieu est un vieux monsieur qui adore se faire prier. »

« Il ne fait rire personne. Sauf le public. »

Une histoire dont Louise de Vilmorin m'a garanti l'authenticité : « Un homme très laid et très riche, qui ne voulait pas se montrer sous sa véritable identité, se faisait remplacer dans le monde par son cocher, jeune et beau. Il leur arrivait de sortir ensemble, et c'est lui qui prenait la place du cocher dans le tilbury. »

28 août

100 millions d'euros le crâne, incrusté de diamants, de Damien Hirst, quarante-quatre ans, le plus grand humoriste anglais du moment, qui découpe des vaches, des moutons et fourre les requins dans des bassins remplis de formol pour les vendre à des milliardaires qui, ayant laissé passer la *Mona Lisa* et le *Déjeuner sur l'herbe*, se disent que, ce coup-là, c'est le bon. L'apothéose sera la vente de Damien Hirst lui-même, dans le formol.

Le *Lapin* de Jeff Koons est estimé dans les 80 millions de dollars. Pour ce qui est de son aspirateur Hoover statufié, je ne sais pas. Je ne sais pas, non plus, pour la *Bicyclette ensevelie*, le *Trognon de pomme* et le *Hamburger* de Claes Oldenburg, mais à moins de 20 millions d'euros, il faut savoir qu'on n'a plus rien.

François Pinault se fait des trucs en or avec ces « valeurs sûres » de l'art contemporain. Lorsqu'arrivera le temps du naufrage, sans doute inéluctable, il y aura sûrement des survivants mais il me semble qu'avant de se lancer dans la course à l'échalote, les crocodiles du marché de l'art (l'art est devenu un marché, donc un *business*) feraient bien de se pencher sur la carrière des artistes du passé. Mettons de côté les peintres célèbres de la Renaissance et de l'époque classique qui payaient leur loyer et leur frichti grâce aux commandes du souverain ou de l'Église, et tenons-nous en à l'époque moderne. À part Picasso, qui avait le fric dans le sang, aucun des peintres que nous considérons aujourd'hui, à des niveaux divers, comme des très grands, n'a gagné dans toute sa vie ce que rafle aujourd'hui en un jour, en claquant des doigts, un Koons, un Warhol, un Oldenburg, un Twombly ou un Sherman. En dix ans, la cote de

ces pipoles du pinceau a grimpé d'entre 350 % et 600 %.

Édouard Manet, refusé pendant des années au Salon de Paris, ne s'en serait jamais tiré, sans l'aide financière de sa famille, aisée. Alfred Sisley non plus, qui n'eut aucun succès de son vivant, et vécut de la pension versée par son père. Édouard Degas avait, lui aussi, la chance de ne pas être à l'abri du besoin, grâce à la fortune familiale. Ce qui lui permit de ne même pas chercher à vendre ses tableaux. Gauguin, après le krach boursier de 1882 qui lessiva son père banquier, se retrouva sans le sou, hébergé, au Danemark, par la famille de sa femme, et finit ses jours à Tahiti, dans une totale détresse matérielle. Son ami-ennemi Van Gogh ne vendit pas une toile de sa vie, et vécut de la générosité de son frère. Cézanne subsista en recevant, chaque mois, une pension de son père. Claude Monet, aidé par son ami, le peintre Bazille, qui était riche, bouffa néanmoins, pendant de longues années, de la vache enragée, avant de vivre confortablement, mais nullement dans le faste, à Giverny. Renoir, de famille modeste, gagna bien sa vie mais, en dépit d'un grand succès à partir des années 1890, ne roula jamais sur l'or. Bonnard, qui débuta comme avocat, était d'une famille argentée et vécut ainsi sans trop de soucis matériels mais, pendant la période de l'Occupation, il connut, sur la Côte d'Azur, des jours plus que difficiles. Dans la famille de Matisse, il y avait également de l'argent, et d'ailleurs, il parvint à vivre de sa peinture, mais sans plus. De Modigliani, tout le monde sait que son père, un homme d'affaires ruiné, ne put que lui offrir une enfance de pauvre. L'artiste vendit peu de toiles, au cours de sa vie à Montparnasse, et la seule fois, en 1917, où il aurait pu connaître la gloire et peut-être la fortune, la Préfecture de police ferma la galerie où il exposait ses dix-sept nus de femmes, aujourd'hui célèbrissimes. Enfin, Alberto Giacometti, dont la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La première, qui fut membre du Conseil d'État avant de devenir auteur à succès, m'apprend ce que je ne suis pas seul à ignorer : la loi Gayssot n'a pas introduit, dans la loi sur la presse de 1881 et dans le Code pénal, un délit de « négation » mais de « contestation ». Or, puni de prison, il n'est pas défini par la loi qui le réprime. Il est entièrement laissé à l'appréciation des juges et, par conséquent, de leur humeur, de leur sensibilité politique et du plus parfait arbitraire. Ce n'est pas seulement la « négation » des crimes et génocides nazis jugés à Nuremberg, qui se trouve réprimée, mais la « contestation » de faits historiques. Une manière de vide juridique dans lequel se sont aussitôt engouffrées les belles âmes pour obtenir que soient reconnus, comme crimes contre l'humanité, le génocide arménien ou la traite négrière transatlantique (initiée par les Arabes et les Africains eux-mêmes), et réclamer l'application automatique de la loi Gayssot à tout ce qui, dans le futur, serait reconnu par le Parlement comme crime contre l'humanité.

Ainsi que le remarque Pierre Nora, grand historien de l'identité française, à propos de l'aventure coloniale, condamnée en bloc, avec une mauvaise foi flagrante, par les gardiens de la Vérité, « ce n'est qu'en France que ce chef d'accusation majeur de l'Occident moderne a été intériorisé [...]. Plus encore que l'antisémitisme, le crime colonial est le péché vraiment capital. Après avoir été le vaisseau-pilote de l'humanité, la France est devenue l'avant-garde de la mauvaise conscience universelle. Lourde rançon. Singulier privilège. »

Avec le concours de l'école publique, friande de repentance et de masochisme national – faute de savoir apprendre l'orthographe et la grammaire à ses élèves –, nous devrions procéder, dans les années qui viennent, au grand blanchissage de

notre passé. Ainsi reconnaîtrait-on comme crimes contre l'humanité : les massacres des sorcières et des chats au Moyen Âge, la tuerie de la Saint-Barthélemy, le massacre des Albigeois, les dragonnades contre les protestants, sous Louis XIV, et la sanglante mise à sac du Palatinat, les massacres de septembre 1792 et ceux des Girondins en 1793, les noyades de Nantes, la fusillade de l'église Saint-Roch par le général Bonaparte, le génocide vendéen, les terreurs blanches royalistes de 1799 et 1815, le massacre des Communards par les Versaillais, et j'en oublie certainement.

La France étant devenue la plus grande usine au monde de la « Commémoration », que de belles richesses en perspective, à fournir au palmarès de la génuflexion nationale !

On en profiterait pour faire de ces jours-là des jours de congé. Ce serait tout bénéfique.

3 septembre

Le 3 septembre 1963, devant la Cour de sûreté de l'État, commence le procès le plus étrange que j'aie suivi de toute ma vie. J'avais entendu, jusque-là, bien des mensonges bien des aveux, mais jamais je n'avais encore entendu un inculpé, officier général, croulant sous les décorations, déclarer : « Je nie avoir appartenu à l'OAS. »

On regarde Paul Vanuxem, son visage massif, ses yeux vifs et, par moments, rieurs, on écoute la longue litanie de ses faits d'armes, ses trente-deux citations, on suit les étapes d'une vie militaire franchie au galop de charge jusqu'au poste considérable d'adjoint au commandant en chef des forces françaises en

Allemagne. On entend ce chef déclarer d'une voix forte : « Je n'ai pas l'habitude d'esquiver mes responsabilités. » Le tragique est là : il ne s'agit pas d'excuser ou de condamner le degré de responsabilité d'un homme, mais de répondre à cette question – est-il, oui ou non, innocent, ce général qui jure ne pas être « Verdun », le chef secret de l'OAS-Métro ? Le président du tribunal, Dechezelles, n'échappe pas, lui non plus, à l'émotion qui nous gagne. Il a ce mot extraordinaire : « Vous ne vous doutez pas du soulagement que cela nous causerait, si aucune preuve n'était apportée contre vous. »

En niant son appartenance à l'OAS, Vanuxem et son coaccusé, le colonel de Blignièrès, engagent leur honneur de soldat. S'ils ont menti, ce n'est pas seulement un châtement, qu'ils encourent, c'est le mépris de tous.

Jules Roy, qui l'a connu en Indochine, dresse de lui un tableau saisissant. Il est l'un des très rares généraux à ne pas être sorti de Saint-Cyr, mais du peuple et des bourses de l'État. Ses trois étoiles, il les a acquises à force de dureté et d'énergie. Ce n'est pas pour rien qu'il passait pour le général le plus « gueulard » de l'armée française. Il cachait tellement peu ses opinions « Algérie française » qu'on le destitua. Or, contrairement à la plupart de ses camarades qui rejoignaient l'OAS, il demanda sa réintégration et l'arbitrage du général de Gaulle. Il n'aura pas le temps d'être reçu à l'Élysée : après l'arrestation de Salan et une perquisition opérée à Alger, on arrêtera Vanuxem, et la police proclamera qu'elle a mis la main sur « Verdun », le chef de l'OAS en métropole. Étrange, tout de même, que le patron de l'OAS n'ait rien eu de plus pressé que d'assurer le chef de l'État de son obéissance... Ou alors, quel comédien !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

6 septembre

Douch, le chef de la prison de Phnom Penh, responsable de la mort de 15 000 Cambodgiens préalablement torturés, devrait bientôt connaître le sort de son appel pour la peine de trente ans de travaux forcés à laquelle il a été condamné. Il affiche le lisse et parfait visage de l'intellectuel. De fait, il était professeur de mathématiques, avant de rejoindre les Khmers rouges.

Quand je me trouvais à Angkor, en 1959, au moment où éclata la guerre du Vietnam, j'ai fait la connaissance d'un archéologue cambodgien qui travaillait à l'École française d'Extrême-Orient. Alors que je m'émerveillais, devant lui, de l'extraordinaire douceur et de l'infinie gentillesse de son peuple, il m'apprit qu'entre combattants existait une tradition qui consistait à manger le cœur de son adversaire. Cette bonne vieille pratique n'allait pas tarder à redevenir à la mode, d'un côté comme de l'autre de la ligne de feu, histoire de rappeler que l'amabilité a tout de même des limites.

On sait depuis longtemps, même si on feint toujours de l'ignorer, que les bourreaux sont des gens comme les autres. Marcel Aymé trouvait, fort justement, qu'il y avait là matière à roman. Celui d'un brave homme gagnant soigneusement le pain de ses enfants chéris : « *Mobilisé, les hasards d'une affectation l'amènent à tuer, à torturer et à dépenser avec allégresse une partie de ses inépuisables réserves de cruauté et de sadisme. Rendu à la vie normale, il retrouve sa petite famille avec des larmes de joie et se remet courageusement au travail.* »

7 septembre

Il y a des gens qui pensent. Il y en a même qui en ont fait leur métier. Bernard-Henri Lévy pense beaucoup. Michel Houellebecq, également. Guillaume Musso et Virginie Despentes, un peu moins. Mais quand même. Moi, je ne pense pas. Du moins, je m'y efforce. Les rares fois où je me suis pris à penser, j'ai constaté, heureusement, que je ne pensais à rien.

8 septembre

Comment être à la fois gaulliste et compagnon de route des communistes ? La cocasserie de ce genre de vaudeville m'avait longtemps intrigué. Au cours de l'été 1962, ma curiosité put enfin se trouver satisfaite. Emmanuel d'Astier de la Vigerie, « le baron rouge », directeur du journal *Libération*, financé par le PC avec l'argent de Moscou, avait fait courir un frisson dans les rangs des amis de Maurice Thorez en déclarant : « On ne fait pas le jeu de De Gaulle parce qu'on ne pense pas que de Gaulle fait le lit du fascisme. »

Cinquante-huit ans plus tard, bien qu'allergique à toute forme de sarkozysme, Jean-François Kahn, dans le fameux numéro de *Marianne* (« Sarkozy, le voyou de la République ») rejoint, d'une certaine manière, Emmanuel d'Astier, lorsqu'il qualifie de « ridicule » et inacceptable l'identification de Sarkozy à Pétain à laquelle s'est livré le philosophe « tendance » Alain Badiou. Sarkozy, ajoute Kahn, n'est pas plus « pétainiste » ou même « maurassien » qu'il n'est « xénophobe », « raciste » ou « facho ». Jean-Luc Mélenchon, président du Parti de gauche, fait, de son côté, une fulgurante révélation : « Sarkozy n'est pas un nazi. » On se demandait, pourtant...

Mais revenons à d'Astier.

L'ancien officier de marine qui avait fondé le mouvement de résistance « Libération » avant de devenir, à Alger, le premier ministre de l'Intérieur du général de Gaulle, ne s'était jamais résolu à raccourcir sa mémoire, ni à refuser de voir dans le président de la V^e République le chef de la France libre. Ce n'était pas sur le plan sentimental qu'il entendait se placer, lorsqu'il s'élevait contre l'opposition systématique à tout ce que faisait de Gaulle. Cette attitude, me confirma-t-il dans son bureau à *Libération*, était le résultat d'une analyse politique :

« Certains disent que l'OAS et de Gaulle, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. D'autres, que de Gaulle fait la politique de Louis XV : « Après moi, le déluge ! » Pour ma part, je pense qu'il faut dénoncer les erreurs de De Gaulle, mais aussi reconnaître les pas qui sont faits. »

L'Humanité répliqua aussitôt, non par la plume d'un de ses directeurs politiques – c'eût été donner une importance dangereuse aux déclarations d'Emmanuel d'Astier –, mais par le biais commode d'une revue de presse : « *Voilà donc Emmanuel d'Astier en train de dégager de sa gangue cette précieuse parcelle de « vérité » gaulliste. Critiquer un régime démocratique, de manière à enjoliver le gaullisme, voilà une singulière entreprise ! On peut dire qu'Emmanuel d'Astier n'est vraiment « systématique » qu'à l'égard des opposants au régime.* »

Le ballet se poursuivit, à l'intérieur même de *Libération*, quand le rédacteur en chef, le communiste Henry Bordage, profitant de la totale liberté accordée par son directeur à ses journalistes, publia un article pour le moins étrange : « *On a découvert, dit-il, dans certains milieux, qu'il vaudrait mieux s'accommoder du*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'imaginer, un descendant de ce charmant monsieur.)

D'ailleurs, il y a des choses que je ne comprends pas, dans la toponymie parisienne. Que Philippe-Auguste ou Charles V, et même Alexandre III et Alphonse XIII, ou bien encore Albert I^{er} de Monaco aient une voie ou un pont à leur nom ne me paraît pas dépasser les limites de la décence. Je consens même à fermer les yeux sur la villa *Président Armand Fallières*, brave ganache de la III^e République, et aussi sur l'élégante avenue qui commémore le souvenir de Raymond Poincaré, dont l'intelligence égala la nocivité, puisqu'il fut au premier rang de ceux qui poussèrent le tsar de Russie à la guerre. En revanche, si je suis ravi de faire quelques pas dans l'allée de la comtesse de Ségur et même dans celle d'Adrienne Lecouvreur, bien que j'entretienne avec cette dernière des relations plus distendues, je ne cesse de m'étonner de certains oublis colossaux.

Il est tout de même fort de café que Louis XV, qui fit de Paris une capitale des arts, n'ait pas même l'ombre d'une ruelle. Ne lui doit-on pas de petites choses comme l'École militaire, le Panthéon, le prolongement des Champs-Élysées jusqu'à la butte de l'Étoile, la rue Royale et, surtout, l'admirable place qui porta un moment son nom, avant qu'on ne la nomme « de la Concorde », sans doute parce que, quelques années plus tôt, on y avait tranché la tête de quelque 3 000 citoyens ? Louis XVI ayant tout de même son square, la malheureuse Marie-Antoinette aurait pu bénéficier, à tout le moins, d'une voie sans issue. Louis-Philippe a bien la sienne, avec même, en supplément, un fort joli pont.

Rien de tout cela, je le concède, ne m'empêche de dormir. D'ailleurs, je me console en me disant que la sainte Vierge a un

petit, tout petit passage du côté du Champ-de-Mars. Et que, pour tomber sur une rue Marat ou Robespierre, il faudrait se rendre, pour le premier, à Ivry, et pour le second, à Vitry, où, très franchement, je n'ai pas l'intention de mettre les pieds de sitôt.

13 septembre

Où allons-nous si, à présent, les Grecs se mettent à faire du bon vin et même de l'excellent ? En faisant un petit effort de mémoire, j'arriverais, je crois, à retrouver dans ma bouche le goût d'encaustique des innombrables « retsinas » que j'ai dû m'appuyer dans les tavernes de Plaka, à Athènes aussi bien que dans d'autres régions de ce pays où des dieux farceurs firent croire, il y a fort longtemps, aux habitants que leurs vins blancs seraient bien meilleurs s'ils y laissaient tremper pendant quarante jours une boule de résine.

Bertrand Auboyneau, qui dirige des deux mains, de la tête, du cœur et rarement de la voix, son *Bistro Paul Bert*, dans le XI^e, dont mon petit ventre a fait sa résidence secondaire, a tenu absolument, l'autre soir, à déboucher, afin que je le goûte, un vin grec, rouge, dont, m'assura-t-il, je n'aurais pas à me repentir. Que l'on note vite son nom : le « Naoussa » de M. Thymiopoulos est une vraie merveille. Son nez, son corps bien marqué mais souple et sans lourdeur, ses arômes très fins, à la fois fruités et minéraux, en font un vin qu'on ne saurait comparer à aucun autre de nos régions. Et pour cause : le cépage xinomavro, réputé le meilleur de toute la Grèce, ne pousse que sur les pentes du mont Vella, au nord du pays.

Je me rappelle le temps où les Français, s'ils admettaient l'existence du chianti (dont, avec les bouteilles, ils faisaient des

lampes à abat-jour du plus gracieux effet) et, avec davantage de méfiance, celle des vins espagnols de la Rioja, des vins allemands de la Moselle ou du tokay de Hongrie, se refusaient à croire que le Bon Dieu ait permis à la vigne de produire, ailleurs qu'à l'intérieur de nos frontières, des vins méritant de figurer à leur table.

Après mon premier voyage dans la Napa Valley, en 1970, puis à nouveau, l'année suivante, j'avais publié des reportages – qui devaient bien être, soit dit sans me vanter, parmi les premiers dans la presse française – où je faisais part de mes découvertes, dont certaines m'avaient laissé pantois. Dans un flot de vins médiocres ou anodins, j'en avais goûté un nombre appréciable de bons, très bons et même tout à fait remarquables. Je terminai en prédisant qu'un de ces jours, la Californie, en pleine expansion, nous donnerait du fil à retordre. C'était l'évidence même : malgré nos cocoricos de coq géant, nous ne serions plus, bientôt, les seuls au monde.

Là-dessus, s'abattit sur le Bordelais une crise carabinée, doublée, en 1973, d'un scandale, un véritable « *Winegate* », provoqué par une sale histoire de vins trafiqués. Comme, entre-temps, nous avions organisé une dégustation comparée de grands crus français et américains, dont les seconds s'étaient tirés fort brillamment, on nous accusa d'avoir donné rien moins qu'un « coup de poignard dans le dos » du bordeaux dont les cours, après une grimpée spectaculaire, dégringolaient à toute vitesse. Il était évidemment plus facile d'accuser les journalistes que de reconnaître ses propres erreurs

Le cocasse, dans l'affaire, c'est que, parmi ceux qui nous avaient traités de tous les noms, un certain nombre cavalaient,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

choses intéressantes à dire en même temps que je dus renoncer. Il m'aurait fallu au moins dix ans pour en venir à bout. Il se présentait lui-même comme le « spécialiste de l'invendable ». Il suffisait de l'entendre vous raconter, dans un luxe infini de détails, l'histoire d'un objet, pour avoir aussitôt envie de l'acheter. Impossible de lui résister. Il aurait vendu une pyramide à Khéops et un tank à Jules César.. Jamais dupe de son personnage, il aimait à dire : « Quand je suis enroué, la valeur de mon stock baisse de moitié. » Et quand on lui demandait : « Au fait, Nicolas, d'où es-tu ? » il répondait, en clignant des yeux derrière les gros hublots qui lui servaient de lunettes : « De Varsovie, bien sûr. Comme tout le monde ! » Parti pour New York en 1910, il y avait fait tous les métiers, y compris celui de pianiste de bar, avant d'ouvrir une petite boutique d'antiquités. Au début des années 1920, il s'était installé à Paris, dans un grand appartement, rue de Duras, non loin de l'Élysée. Dans la mouvance surréaliste, il remit au goût du jour les instruments scientifiques, les vanités, les trompe-l'œil, les objets les plus curieux. Il réinventa ainsi le « cabinet d'amateur ». D'un objet particulier qu'on ne trouvait nulle part ailleurs, on prit l'habitude de dire : « C'est un objet Landau. » Il devint le fournisseur attitré des Rothschild et des plus célèbres collectionneurs du monde.

C'était aussi un formidable farceur. Un jour où nous prenions le thé rue de Duras, ma femme et moi, ainsi que le chanteur Nougaro avec la sienne, entourés des mille objets de la collection personnelle de Nicolas, qui tenait de la magie, notre hôte se mit au piano et annonça : « Je vais vous jouer du Chopin. » Là aussi, l'homme était un virtuose. Après qu'on l'eut applaudi, je le pris dans un coin et lui soufflai à l'oreille : « Nicolas, on aurait dit du Chopin, mais avoue que cela n'en était pas. » Il se mit à rire : « Mais non, bien sûr ! C'était du

Landau ! »

L'âge venant (il est mort à quatre-vingt-onze ans), sa vue avait tellement baissé qu'il se résolut à se faire opérer de la cataracte. À l'époque, ce n'était pas la simple formalité que c'est aujourd'hui. Il s'en tira, frais comme un gardon. Allant le voir chez lui, peu après sa sortie de clinique, je ne manquai pas de le féliciter, ajoutant même : « Comme tu dois être heureux d'avoir recouvert la vue ! – Ne m'en parle pas, s'exclama-t-il. C'est une catastrophe ! Maintenant, je vois ce que je vends ! »

19 septembre

57 longs métrages, depuis *Le Beau Serge*, en 1959, jusqu'à *Bellamy*, en 2009 : Claude Chabrol est monté là-haut, la caméra et l'assiette bien remplies. Il était marrant, il adorait la vie, et beaucoup moins ses films, dont il était le critique le plus féroce. Je ne crois pas faire injure à sa mémoire en disant que, sur le nombre, il y en a peut-être eu deux fois plus de mauvais qu'il ne le pensait. Cela pourrait être son épitaphe, et je suis sûr qu'il se bidonnerait.

J'étais inquiet pour la santé morale des Français : du fric, des jeux, des stars. Un sondage Ifop pour *Sud-Ouest Dimanche* me rassure : deux Français sur trois ne s'intéressent pas au football. Mieux : ils s'en foutent. Aussi les médias feraient-ils bien de ne plus nous enfumer, soir et matin, avec la saga à la noix de l'équipe de France, les embrouilles de l'OM et les tremblements métaphysiques du PSG.

Il est vrai que cela ne date pas d'hier. Claude Gallien, le médecin de l'empereur Marc-Aurèle qui, pendant un temps, avait exercé ses

talents dans une caserne de gladiateurs, s'égosilla à dénoncer la nullité intellectuelle des athlètes professionnels. On connaît la suite : la décadence de l'olympisme, auquel le christianisme donna le coup de grâce, et la chute de l'empire romain.

Dîner à *La Cagouille*, chez Gérard Allemandou, ce Neptune charentais au ventre de Bacchus qui a surgi de l'Océan il y a trente ans, au-dessus de la gare Montparnasse, pour nous mettre sous le nez, issus de dieu sait quels ports secrets, les trésors de l'océan qu'il est l'un des rares à ne pas zigouiller à coups de sauces savantes, de gratinage et de tripatouillage fatal. Hélas, à la table voisine, il y avait deux hommes qui parlaient. Pour le pays d'où ils venaient, ils parlaient tout à fait normalement. C'est là le drame. Ils parlaient hollandais, cette langue dont Voltaire disait qu'elle est « un mal de gorge ». Et une torture pour les malheureux étrangers à la Batavie qui aimeraient pouvoir dîner tranquillement, sans voir éclater leur tympan.

Bruxelles, qui s'occupe de tout, depuis la taille des sardines jusqu'à la forme des frites, devrait édicter cette règle, immédiatement applicable : « À partir d'aujourd'hui, les Hollandais parlent italien. »

20 septembre

On s'est étonné, le mois dernier, de la mollesse des autorités russes face aux offres de pays étrangers prêts à les aider dans leur lutte contre les incendies qui ravageaient le pays. Certains ont attribué leurs demi-mensonges et louvoiements à l'héritage laissé par soixante-dix années de bolchevisme. C'est oublier que les bolcheviks eux-mêmes, pour qui la vie humaine, à part la leur, n'a jamais pesé d'aucun poids, avaient hérité d'un long

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

collection et versera dans ces verres son précieux breuvage. J'ajoute que vous êtes priés de garder pour vous vos commentaires. »

De la coupe Fabergé dans laquelle les petits papiers ont été mêlés, le majordome tire le premier et lit : « M. Howard « Chuck » Stonefeller. » L'Américain saisit précautionneusement un flacon couvert de poussière et annonce : « Haut-Brion 1801, de la cuvée particulière de Sa Majesté l'empereur Napoléon I^{er}. Payée 82 000 dollars à Fort Worth. » Reniflements et claquements de langue. Noir comme l'ébène, le vin a un goût de sueur de mamelouk et de vieux brodequins.

« J'appelle M. Alexander Glastnov », lance le majordome. Costume gris à rayures blanches, cravate de chez Charvet, le Russe, jovial, brandit une bouteille dont l'étiquette est en lambeaux : « Château d'Yquem 1720, ayant appartenu à Pierre le Grand, saisi dans les caves du tsar Nicolas II lors de la prise du palais d'Hiver, transféré au Kremlin dans la réserve de Lénine puis dans celle du généralissime Joseph Staline. – Combien ? intervient Howard « Chuck » Stonefeller. – Je ne sais pas. Propriété de l'État. » Le nez est agréable, le goût, celui d'un vieux bonbon anglais cent fois resucé.

Au tour, à présent, de M. Higa Shitaki : « Je ne saurais, Messieurs, dit le Japonais, comparer mon humble, ma misérable bouteille avec celles de connaisseurs aussi grandissimes que vous l'êtes. Je suis confus de ne pouvoir offrir à vos palais qu'un Pétrus 1431, payé 130 000 dollars au célèbre marchand napolitain, Angelo Fricotta. – 1431 ? L'année où les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc ! Vous êtes sûr ? » s'exclame Alexander Glastnov, qui a engagé une gouvernante française pour ses

enfants. Vexé, le Japonais sort de son portefeuille une feuille pliée en quatre : « Oui, oui... J'ai le certificat. – Je vous en prie, intervient Arman Zadouroff, la parole de M. Higa Shitaki ne saurait être mise en doute. Carlos, s'il vous plaît, servez. » Le Pétrus 1431 a, en effet, un goût de cendre et de bois cramé qui ne peut que corroborer son âge.

Puis c'est au tour de M. Jimmy Wang. « Messieurs, dit-il, voici le plus ancien Château Margaux jamais répertorié. Un 1753 que le roi Louis XVI emporta dans ses bagages lors de la fuite à Varennes, et qui fut saisi par le maître de poste Drouet. Je l'ai acheté aux descendants directs de ce dernier, pour la somme de 170 000 euros. » À part un vague parfum de pet de cheval qui retombe aussitôt, c'est le vide, le néant, le calme plat.

« M. Arman Zadouroff », annonce le majordome. Le maître de maison prend alors la parole : « Voici, mes amis, un Château Latour 1789 qui, après le pillage des caves du château de Versailles, se retrouva entre les mains du célèbre chef de la Terreur, Robespierre. La bouteille fila ensuite chez le général Bonaparte, qui, une fois empereur, en fit cadeau à François I^{er} d'Autriche, quand le souverain lui accorda la main de sa fille Marie-Louise, lors du traité de Schönbrunn. Plus tard, l'empereur François-Joseph, qui ne buvait que de l'eau et du chocolat, ne s'y intéressa pas et, en 1938, au moment de l'Anschluss, elle fut offerte par Goering à Adolf Hitler. Comme lui non plus ne buvait pas de vin, elle fut oubliée dans les sous-sols de son chalet à Berchtesgaden, d'où un officier américain l'emporta chez lui en Amérique. Je ne l'ai payée que 180 000 dollars. » Le Latour a un drôle de goût d'acier rouillé et de sang séché. Vraiment pas de quoi perdre la tête.

M. Zadouroff s'adresse à présent à Lord Anthony, l'expert, qui tient une bouteille dans ses mains. : « Sir Anthony, lui dit-il, à vous de conclure. Mais dites-moi... comment se fait-il que votre bouteille ne porte aucune étiquette ? – Cher ami, répond l'autre. Je vous réservais une surprise. Mais, d'abord, si ces messieurs veulent bien goûter... »

« *Karacho... karacho !* » s'exclame le Russe. « *Wonderful !* » renchérit l'Américain. Les exclamations fusent de toutes parts : « Alors ? alors ? C'est quoi, cette merveille ? Dites-nous vite !

– Eh bien, Messieurs, répond l'Anglais, vous venez de boire un La Rose 1999 de la coopérative de Pauillac... » Un court silence, et il ajoute : « 15,90 euros. »

25 septembre

Avec la sortie de mon *Petit Roman du vin*, il n'est pas étonnant qu'en ce moment, j'aie un peu la tête dans le pomerol ou le chambertin. Il y a vingt ans, très exactement, nous fêtions, au cours d'un déjeuner au *Crillon*, le prix annuel des *Relais & Châteaux*, décerné, cette année-là, à Jean-Paul Kauffmann, pour un petit ouvrage de cent trente pages, *Le Bordeaux retrouvé*, où il avait réuni trois articles écrits au lendemain de sa libération.

Des fanatiques lui avaient volé trois ans de sa vie, et avaient transformé en héros meurtri un jeune homme civilisé dont l'un des grands bonheurs était de tremper ses lèvres dans un verre de bon bordeaux, entre deux reportages. Comment avait-il tenu le coup, avec ses deux compagnons d'infortune, Marcel Caron et Marcel Fontaine ? Il révélait son secret inattendu, dans un texte à la fois angoissant et euphorisant : « *Mon soleil fut, pendant*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'on avait creusé des fosses profondes ». Autre extrait soi-disant « divinatoire » : « Les femmes, le plein air et la nuit sont les trois dimensions d'une mort violente. »

Sur l'autoroute de l'Ouest, dans la nuit du 28 septembre 1962, la mort avait été en effet horriblement violente : on pouvait en juger par les traces interminables de frein et les mille cinq cents kilos de tôle complètement écrabouillée.

Dans la mélasse d'une sous-littérature de gare, on a versé tout ce qu'on a pu de sel, de poivre, de sucre et de glycérine pour composer la belle salade d'une mort de légende. Dans le texte qui accompagnait la photo de *Paris Match*, montrant Nimier et sa compagne sur leurs lits de gisants, le front ceint d'une bandelette, ils ne pouvaient être autrement que « tristes et beaux comme de jeunes dieux inconnus, inaccessibles ».

On évitait simplement de préciser qu'avec 2,8 grammes d'alcool dans le sang, le Tristan d'Yseult avait eu une mort bien ordinaire.

1^{er} octobre

Et si nous parlions un peu de Boswell ? James Boswell.

Tandis que nous ne savons plus où donner de la tête, entre les chefs-d'œuvre à l'épate, les nouveautés à peine nées et déjà flétries, il y a, au fond du jardin, des trésors oubliés. *Les Papiers de Boswell. Boswell chez les princes*, par exemple. Depuis sa parution chez Hachette, en 1955, dans une remarquable traduction de Célia Bertin, avec une préface d'André Maurois, il n'est venu à l'idée d'aucun éditeur de rééditer

cette gourmandise, retrouvée en Irlande en 1920, dont quelques exemplaires d'occasion traînent encore par-ci, par-là sur Internet. Si je puis donner l'envie, ne serait-ce qu'à un seul de mes lecteurs, de mettre la main sur ce gaillard, j'en serais comblé de bonheur.

Donc, au temps dont je vous parle, disons, 1762, il est certain que James Boswell n'est pas un Écossais très profond. Ce n'est pas si drôle, l'Écosse, quand on est un jeune homme malin et que le sang pétille dans vos veines. On habite le château de famille ; les paysans se découvrent à votre passage, on est le maître d'Auchinleck ; mais, pour la conversation, il faut se contenter des moutons et puis, le seigneur père, quelle barbe ! Le fils sera juge, comme lui : il épousera une voisine, la petite McGregor, qui a une belle dot et des lunettes ; le couple fera la chasse au coq et beaucoup de petits Auchinleck. Cela va bien un moment, mais, un beau jour, on boucle sa valise et on débarque à Londres. Connaître de grands hommes et séduire les comtesses, voilà le programme. La réussite ? Parbleu ! elle ne fait pas de doute : « J'ai une foule d'idées de toutes sortes, un tour d'esprit original et une remarquable connaissance de la nature humaine. » Forcément, à vingt-deux ans... James plaît aux dames, et à toutes. Aussi bien à celles qui tiennent le haut du pavé qu'à celles qui le raclent professionnellement de leurs talons. James a une grosse fringale – pas de puissance, mais de bonheur. Au château, on s'inquiète. Heureusement, le petit n'a pas un mauvais fond. Il prête l'oreille aux conseils d'un critique sérieux, Samuel Johnson, qui veille au salut des jeunes Écossais égarés dans la capitale. C'est entendu. James ira à Utrecht, étudier le droit et aussi le français. Il boude. Savez-vous qu'il y a des demoiselles, en Hollande ? Ah ! vraiment ? On se sent déjà mieux.

Auprès de nos bons Bataves, notre lionceau est bien encore un peu muguet, un peu pitre ; il ne résiste pas au plaisir de parler *drôle* en bonne compagnie, mais il parle français. Il en tartine des pages à une fille superbe qui a la gorge d'Angelina Jolie et le cerveau d'Anne Lauvergeon. Elle fait de la géométrie avec passion, et aussi l'amour. Belle Van Zuylen se fera une position dans la littérature : elle sera la maîtresse de Benjamin Constant. Boswell a bien envie de l'épouser. Mais elle ne jure pas la fidélité. Et avec ça, pas plus de 20 000 livres de capital. Ce n'est pas l'idéal. Le 14 juin, James quitte Utrecht pour faire son « grand tour d'Europe ». Il part à la chasse des grands hommes : c'est sa façon à lui de chasser le bonheur. Le voyage s'annonce bien. Dans le carrosse, il y a un personnage puissant, Lord Marischal. Il parle religion avec son jeune compagnon. James le rassure et lui dit sa résolution « de maintenir un système décent de christianisme tiède ». Marischal est ambassadeur de Frédéric le Grand et protège Rousseau. James sera bien accueilli dans les cours allemandes. C'est le paradis. Un soir, on se trouve à la table du prince de Brunswick, et, chaque fois qu'on le regarde, on se sent une « noble secousse ». C'est un grand homme. Las, le voici qui ouvre la bouche, et c'est pour comparer la bruyère des Highlands à celle du Hanovre. On bâille. Mais danser avec les princesses, assister à des concerts, dieu, que c'est agréable, et puis, dans les cours allemandes, on acquiert des manières françaises et polies « auprès des princes qui mènent à la fois la vie des champs et la vie de l'esprit ». Le baron écossais plaît : « Pourquoi pas ? Je suis en réalité un caractère original. Que je tempère mon originalité, c'est impossible. Que je sois donc Boswell, et que je m'efforce de le rendre aussi aimable que possible. »

Le succès n'est pas égal partout. Frédéric le Grand ne le reçoit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

échappée de l'enfer glauque de Ceaucescu pour devenir Parisienne, journaliste et auteur dramatique, n'avait pas encore fait le voyage jusqu'à Lausanne, où Anouilh gardait porte close à toutes les tentatives d'interview. Anca avait su l'apprivoiser. Ils prirent l'habitude de s'écrire et aujourd'hui, Anca, plus que jamais amoureuse de l'amitié qu'ils se portèrent l'un à l'autre, publie, pour le centenaire de sa naissance, une biographie « affective » dont il serait, je pense « très content » : *Anouilh, un auteur inconsolable et gai* (Éditions Les Cygnes).

Je crois l'avoir déjà dit, mais le redirai jusqu'à la fin des temps (en tout cas, le mien): comme pour Shakespeare, comme pour Molière, Marivaux, Beaumarchais ou Guitry, le théâtre d'Anouilh traversera les siècles. Sans m'attarder – Anca Visdei le fait mieux que je ne saurais le faire –, je voudrais m'interroger un instant sur l'étonnante méprise dont *Antigone* a été la cause, sinon le mauvais prétexte. *Antigone* fut la pointe rougie au feu d'une époque qui toucha au vif Anouilh l'apolitique, et, un demi-siècle plus tard, la blessure n'a toujours pas vraiment cicatrisé. Ainsi que le souligne Mme Visdei, « la polémique autour d'*Antigone* est un malentendu lamentable où surgissent les signes précurseurs du mélange entre l'art et la politique dont nous sommes encore aujourd'hui les victimes. » Si l'on n'avait pas pris Anouilh pour l'homme qu'il n'était pas, il y a des chances pour que le monde officiel de la culture mît aujourd'hui un peu plus d'entrain à honorer sa mémoire et, mieux encore, à faire jouer ses pièces sur les grandes scènes nationales.

Antigone eut un étrange, un unique destin, en s'offrant deux générales – la première, sous l'Occupation, devant une presse collabo, la seconde, sept mois plus tard, le 27 septembre 1944, en présence de tous les grands journaux issus de la Résistance.

Une première fois, on voulut voir, dans l'affrontement Antigone/ Créon, le vain combat d'une égarée – pour une cause assez dérisoire, Antigone se battant pour que soit enseveli son frère, déclaré traître à la patrie – face à celui qui incarne l'État dans toute sa légitimité. De là à voir en Créon un vieux maréchal protecteur de la juste cause et en Antigone une excitée qui a perdu la raison, il n'y avait qu'un faux pas. Le paradoxe, c'est que ce fut un Allemand, plus astucieux que les autres, Friedrich Sieburg, l'auteur de *Dieu est-il français ?* qui avait conquis la célébrité juste avant la guerre, qui s'inquiéta auprès de Berlin de ce qu'on laissait jouer à Paris une pièce qui risquait de démoraliser les occupants ! De fait, André Barsacq, qui avait monté *Antigone*, fut convoqué à la Propaganda Staffel, où on lui enjoignit d'arrêter les représentations. Les Alliés débarquèrent à point nommé et, le 27 septembre, le rideau de l'*Atelier* se levait à nouveau sur la tragédie d'Anouilh. Un incroyable délire s'empara d'une partie de la presse et d'une intelligentsia psychopathe. Tandis qu'Edgar Morin, actif au PC, proclamait : « Nous n'avons plus de place pour les désespérances fascistes » et qu'Armand Salacrou, champion de la purge stalinienne, dénonçait une « basse politique de délation » et voulait qu'on fusille l'infâme collabo, André Breton écrivait tranquillement : « C'est la pièce d'un Waffen SS. »

Le mauvais Français fut convoqué, interrogé et... libéré sur-le-champ. Il n'y avait rien, absolument rien à lui reprocher. Le temps passant, la rage s'apaisa, au point même de décider l'Éducation nationale à inscrire *Antigone* au programme de littérature de troisième (elle y est toujours). On admit enfin que le chef-d'œuvre d'Anouilh n'avait jamais été un appel à s'engager dans la Waffen SS, mais la sublimation dramatique de l'ancestral dilemme : Cité céleste ou Cité terrestre ?

Il multiplia les triomphes auprès d'un public qui l'acclamait ; il n'empêche qu'il ne cessa de passer, aux yeux des coupeurs de têtes professionnels, pour un « suspect » qui avait simplement eu la chance de s'en être tiré.

En 1956, *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes* n'allait pas arranger son cas. « Une bombe atomique théâtrale ! » dira Paul Chambrillon, le directeur de *Théâtre Magazine*. Fallait-il que le petit monde des générales, douze ans après la Libération, ait encore les nerfs à vif ! Ne pas supporter la fiction d'un petit substitut du procureur qui a fait tomber les têtes lors de l'épuration, et se retrouve dans le rôle de Robespierre dans un dîner costumé, en disait long sur le terrorisme intellectuel qui régnait encore à ce moment-là. Le rideau tomba, dans un silence glacial. Pas le moindre applaudissement. Ceux qui auraient pu en avoir envie n'osaient pas. À la sortie, Marguerite Jamois, la directrice du *Théâtre Montparnasse*, faillit se faire lyncher, tandis que le journaliste Jean Guignebert, compagnon de route du PC et ancien président du Conseil supérieur de la radiodiffusion, hurlait : « Cette pièce est une ordure ! Il faut lui casser la gueule ! » Apercevant Anouilh en train de grimper dans sa voiture, des jeunes gens la frappent à coups de pied et à coups de poing, en vociférant. « S'ils avaient pu, ils l'auraient fusillé », lira-t-on dans *France Dimanche*. Même *Le Figaro* entre dans la danse, mais par une autre porte : « Ce fourre-tout est-il une pièce ? s'interroge le tout puissant Jean-Jacques Gautier. C'est du travail de vieux chansonnier éventé. » Dix ans plus tard, à la reprise, le même Gautier aura tourné casaque.

Bitos sera joué pendant un an et demi à guichets fermés. Le public, lui, condamne le fanatisme et entend Anouilh, qui ne réclame pas la tête de Bitos, ce pauvre bossu criminel, et qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Croix du Sud, on devient l'enfant devant les sortilèges. Sortilèges du ciel, grouillant d'étoiles si vives, si claires qu'on dirait là-haut une grande cité inversée, avec ses lampadaires et ses avenues de lumière. Sortilèges de la terre et du sable qui se creuse sous vos reins et vous accueille en un abri protecteur. À l'aube, le ciel de lit s'éclaire d'un seul coup, rose d'abord, rouge vif ensuite. Une flamme monte, une théière siffle. Autour du feu, les coudes se retrouvent. Le soleil grimpe comme du lait qui bout trop vite. Une nouvelle journée commence.

Puis ce sera soudain, parmi les « plateaux » qui jonchent le sol, creusés il y a plusieurs millénaires par la main de l'homme, abandonnés à côté de leurs pilons qui, jamais plus, n'écraseront de grain, le face à face stupéfiant, émouvant, avec l'hippopotame, le crocodile, l'éléphant, l'antilope à cornes de lyre, le cheval attaché à son char ou le guerrier porteur de lance gravés sur les murs de ce musée de pierre. À une vingtaine de kilomètres au sud de Djanet, une vache penche le cou et pleure. L'eau où elle avait coutume de s'abreuver s'est inexorablement retirée ; les verts pâturages deviennent déserts ; la mort guette et, cherchant une dernière fois la source qui s'éloigne et qu'elle ne peut plus atteindre, une grosse larme coule de ses yeux. Toute la tragédie du Sahara est là, sur cette roche inoubliable, un des plus émouvants chefs-d'œuvre de l'humanité.

Bientôt, Djanet fait jaillir, sous son ciel bleu de porcelaine, ses quarante mille palmiers. Les poulies de bois grincent au-dessus des puits, l'eau sourd de partout, les colombes s'ébattent, les jeunes pousses tendres se balancent sous le vent frais et, derrière les murets de pierre sèche, les voix se répondent. La vie court comme une eau limpide.

10 octobre

Du temps où je fréquentais les champs de course, j'ai connu une pouliche, nommée « Comme il vous plaira ». Sur la foi de tuyaux extra, je misai sur elle, à Longchamp, un joli petit paquet. Son départ dans la troisième fut fracassant. En quelques secondes, elle avait pris plusieurs longueurs d'avance sur le reste du peloton qui, bientôt, eut l'air misérable d'une colonne de canassons en route vers l'abattoir. Puis, soudain, ce fut l'effondrement, la capitulation en rase campagne, le juin 1940 de ma virtuose. Les derniers de la classe lui passèrent sous le nez, et le plus fort, c'est que cette déroute ne semblait nullement affecter cette jeune dame. Elle donnait l'air d'être ailleurs – j'irai même jusqu'à dire : de s'en foutre complètement.

Chaque fois que j'ouvre un roman de Mlle Amélie Nothomb, je repense à ma floueuse de jument. Dans les premières pages, l'affaire s'emmanche bien, les personnages prennent corps, l'intrigue, originale et même souvent un peu braque, accroche, bref, on est parti. Mais pas du tout : au bout d'un moment, c'est l'auteur qui est parti. Il nous plante là, nous et son récit qui s'embourbe avec le même air qu'avait « Comme il vous plaira » de s'en balancer dans les grandes largeurs. On fera remarquer que les romans de Mlle Nothomb ont du moins un mérite : celui d'être courts. Ce n'est qu'une illusion : elle réussit à faire du long avec du court. Son dernier et dix-neuvième ouvrage, *Une forme de vie*, n'atteint pas les 170 pages. Une aubaine pour le lecteur ? Même pas : de ces 170 petites pages, très vite, on ne voit pas la fin, tant tout devient improbable, cafouilleux et sidéralement vide. C'était pourtant une juteuse idée, que cet échange de lettres entre Mlle Nothomb et un de ses admirateurs, un GI qui fait la guerre en Irak. Il n'aime pas trop ça, on ne saurait lui donner tort.

Il a inventé une nouvelle forme de mutinerie : il bouffe, il bouffe et, avec la graille survitaminée dont on gave, là-bas, les petits gars en uniforme, cela ne rate pas. Le voilà qui, avec ses 150 kilos, ne peut plus entrer dans son blindé. Pas mal, comme loufoquerie, non ? Sauf qu'il n'y a pas de suite. Avec Mlle Nothomb, il n'y a jamais de suite. Ni comique, ni tragique. Juste, rien. Comme l'a dit Gilles Martin-Chauffier dans un très jouissif éreintement au petit point, paru dans *Paris Match* : « Elle est partie planter ses salades en Irak et puis, tout à coup elle en a eu assez [...] et elle ne parle que d'elle. » Comme la jument de Longchamp, Mlle Nothomb ne fait pas le poids.

Et pourquoi donc ? Mettons-nous un instant à sa place. Chaque année, avant même que son livre n'arrive en librairie, c'est le même scénario. Une grand-messe vaudou, une presse en état de catalepsie qui, la plume exorbitée, clame : « L'événement de la rentrée ! Génial ! C'est son meilleur ! C'est trop bon ! » Aussi, pourquoi s'en faire ? Une fois par an, on annonce qu'on va pondre un œuf et on se barre, laissant à la communauté médiatique le soin de monter les blancs en neige. Mademoiselle Nothomb aurait-elle un poil dans la main ou bien son éditeur, se disant que ça va bien comme ça, il ne va pas, en plus, se tartir à relire la copie ? Entre-temps, j'imagine que, ses devoirs une fois rendus, Mademoiselle Nothomb se sera tirée à Knokke-le-Zoute, se faire bronzer le nombril sous sa cloche.

11 octobre

Petit jeu de la rentrée littéraire. Sachant qu'une cuvette de W.-C. ayant appartenu à J. D. Salinger, l'auteur de *L'Accroche-cœur*, a été proposée sur eBay pour un million d'euros, donner ses estimations pour les *memorabilia* suivants : un chapeau

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voir » –, les bras levés du général de Gaulle, le dominant, ou l'index sous le menton de Martine Aubry, qui s'apprête à balancer une vacherie... c'est un langage, parfois facile à déchiffrer, parfois pas du tout, auquel, en tout cas, du « jeu de jambes » au « rire pince-nez », ce bouquin donne envie de s'essayer.

Je m'étais toujours demandé pourquoi Roger Nimier se passait si souvent l'index sur la lèvre supérieure. Maintenant, je le sais. C'est l'expression d'une pudeur et d'une réserve qui lui étaient, en effet, naturelles. Il faut croire que ces gestes sont dans les gènes : Martin, le fils de Roger, a exactement le même comportement. Or, il n'a, pour ainsi dire, jamais connu son père.

Moi, c'est la main, que je mets volontiers devant ma bouche. Serait-ce pour m'empêcher de dire des bêtises ou des monstruosité ? Il semblerait que non. Pour Philippe Turchet, cela indiquerait, de la part du sujet, « un climat détendu ». Et, bonne nouvelle : quand, chez moi, devant la télévision, j'étends une jambe sur le coude du fauteuil, c'est une attitude courante chez les ados.

Maintenant, j'en suis sûr, la synergologie, c'est du sérieux.

17 octobre

« Le bourreau s'habille en Ralph Lauren ». Le titre était percutant, mais l'éditeur n'a pas osé froisser le tailleur. Qu'importe. Sous celui de *Dans les yeux du bourreau*, le témoignage de Pierre-Olivier Sur, avocat pénaliste au barreau de Paris, est le plus pétrifiant des récits de voyage. Un voyage au bout de l'horreur. À Phnom Penh, au procès de Douch, le Khmer

rouge tortionnaire du centre S21 où sont morts, après avoir été torturés, près de 17 000 Cambodgiens – hommes, femmes et enfants – tout juste coupables d'être innocents, l'avocat-écrivain (je dis « écrivain » car c'en est un, et de la meilleure trempe) a rempli, pendant des mois, la mission complexe de représenter les familles de victimes dont la quasi-totalité n'osait pas venir à la barre. Au Cambodge, on sait sourire mais l'on est trop pudique pour parler devant un tribunal.

Bien que la presse française ne se soit, en général, guère attardée sur ce Nuremberg asiatique, on sait que Douch a été condamné à trente ans d'emprisonnement et qu'après avoir confessé ses crimes et s'en être « excusé », il a remis en cause ses aveux et fait appel du jugement.

Dans son livre, Pierre-Olivier Sur s'efforce de s'infiltrer dans le cerveau labyrinthique de cet intellectuel au teint de cire et à l'œil perçant. Ancien professeur de mathématiques d'une vive intelligence, d'une parfaite éducation (il récite en français « La mort du loup » d'Alfred de Vigny), élégamment vêtu, à l'européenne, d'une chemise siglée Ralph Lauren dont il varie les couleurs, au fil des audiences, Douch ne saurait être comparé à un Adolf Eichmann, petit fonctionnaire de la mort qui ne se posait pas de questions et faisait de son mieux son boulot. Et encore moins à ceux qui prenaient un plaisir sadique à accomplir le leur.

Dans sa jeunesse, il avait eu une institutrice qui, découvrant ses dons, l'avait encouragé et aidé dans ses études. Il lui en avait été, pendant longtemps, extrêmement reconnaissant. Puis, un jour, l'institutrice franchit, comme bien d'autres, le seuil du S 21. Sans sourciller, Douch l'expédia à la mort. Dans ce centre, il y

avait également des bébés. On ne les torturait pas : on les étouffait dans un sac plastique.

Un tueur en série, ce Douch ? Un pervers psychopathe ? En aucun cas. Rien qu'un homme qui, comme Pol Pot et tous les autres, travaillait à la création d'un monde meilleur. Pour que celui-ci soit vraiment meilleur, il fallait auparavant procéder à un grand nettoyage de printemps.

François Bizot, de l'École française d'Extrême-Orient, fait prisonnier en 1971 par les Khmers rouges, a été interrogé chaque jour, minutieusement, par Douch. Il l'a raconté dans un récit splendide, *Le Portail*, que je viens seulement de lire. Au bout de ces trois mois, Bizot a été libéré. Il a suivi en personne le procès de celui qu'il considère à la fois comme son sauveur et son bourreau. Me Sur a même eu l'impression, lors d'une de ces audiences, que, s'il l'avait pu, il serait allé l'embrasser. Le « syndrome de Stockholm », cent fois raconté ? Oui, certainement. Mais ce qui me paraît plus intéressant encore, c'est d'essayer de comprendre pourquoi, à un moment donné, le prédateur se prend, semble-t-il, de sympathie pour sa proie et lui rend la liberté. Je ne pense pas que ce soit un geste de faiblesse, et encore moins de mansuétude. Je crois plutôt que, consciemment ou non, le tortionnaire éprouve le besoin de se libérer de lui-même. Ce n'est pas l'autre qu'il libère de ses chaînes. C'est, croit-il, l'espace d'un instant, lui qui se désenchaîne, et ainsi a-t-il le sentiment d'être, comme tous les autres, un être humain, digne de respect à ses propres yeux et à ceux d'autrui. De même que le pire des antisémites a « son Juif », il n'était pas rare que le tortionnaire du camp nazi ou du goulag s'offre un intervalle de bonté, entre deux actes criminels.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lire et relire Dominique de Villepin, poète français du xxi^e siècle : « *Pour l'homme en partance, chaque pas soulève la poussière et laisse son empreinte d'argile creusée de mille fatigues. Je guette ce point à l'horizon où les ombres empoignent le pèlerin devenu si léger, si fragile qu'il ne semble plus laisser aucune trace. J'aime la vie des lisières où les mangeurs de lune conjuguent leurs peurs aux croyances premières.* » Ou encore : « *Confidence est la main ! À l'endroit du sillon ! Pareille au goéland ! Brûlant son nid d'écume.* » Est-ce que cela ne donne pas envie de lui confier le destin de la France ?

22 octobre

J'aurais tant aimé l'avoir écrit :

« *Je ne crois pas à grand-chose. Je me dis souvent, avec une ombre de regret, avec un peu d'inquiétude, que je ne crois presque à rien. Je ne crois ni aux honneurs, ni aux grandeurs d'établissement, ni aux distinctions sociales, ni au sérieux de l'existence, ni aux institutions, ni à l'État, ni à l'économie politique, ni à la vertu, ni à la vérité, ni à la justice des hommes, ni à nos fameuses valeurs. Je m'en arrange mais je n'y crois pas. Les mots ont remplacé pour moi la patrie et la religion. C'est vrai, j'ai beaucoup aimé les mots. Ils sont la forme, la couleur et la musique du monde. Ils m'ont tenu lieu de patrie, ils m'ont tenu lieu de religion. [...] Je suis un bon garçon. Au-delà même des mots et de leur musique, leur servant de source et de but, quelque chose de très obscur m'attache aux autres hommes. Je préfère qu'on ne les torture pas, qu'on ne les massacre pas, qu'on ne les méprise pas, qu'on ne les détruise pas, qu'on ne les humilie pas d'une façon ou*

d'une autre. Je crois que la vie – et pas seulement la vie des hommes – doit être respectée. Parce qu'une même espérance nous unit les uns aux autres et nous soutient tous ensemble. C'est cette espérance que les pédants, je crois, appellent la transcendance. » Jean d'Ormesson, C'est une chose étrange, à la fin, que le monde.

23 octobre

J'ai tenté de lire, l'autre semaine, dans *Le Figaro littéraire*, l'article de Yann Moix sur le dernier Houellebecq. Il est regrettable qu'on n'y ait pas joint la traduction en français.

Pendant une petite trentaine d'années, les jeudis du *Figaro* furent une fête. On les attendait avec l'impatience du pêcheur à la ligne qui voit son bouchon sautiller. À qui Renaud Matignon allait-il, cette fois, faire son affaire, dans ce « rez-de-chaussée », bandant, où se succédaient joyeux étripages et délicieux coups de cœur ? L'auteur anonyme d'un blog intitulé « La chronique à deux balles » a tout dit en une phrase : « Renaud Matignon était un grand écrivain, c'est pourquoi il n'a jamais écrit un livre. » Il faut dire que, la plupart du temps, il avait plus de talent que ceux qu'il mettait à nu.

Il fallut que ce divin trifouilleur meure pour qu'en 1998, à l'instigation d'Étienne de Montéty, l'éditeur Bartillat rassemble ses chroniques sous le titre *La Liberté de blâmer*. Un titre quelque peu réducteur, car ce hussard d'après la charge (quel bonheur c'eût été de l'avoir à nos côtés, à *Opéra*, *Arts* ou *Carrefour* !) ne se contentait pas de seringuer les mauvais auteurs, il adorait aussi les bons. Dans son panier gourmand, Marcel Aymé, Modiano, Blondin, Nimier, Vialatte, Morand,

Japrisot, Albert Cohen, Daniel Pennac, Jean-René Huguenin, Kléber Haedens et d'autres étaient là bien au chaud, entourés de mille tendresses. Dans les jours qui ont précédé sa mort (comme son ami Pierre Desproges, il avait un cancer), Renaud relisait *Monsieur Jadis*, d'Antoine Blondin. Comme lui, c'était un ancien de l'archipel du Goulot (« une tête d'aigle sur un corps en souffrance », a dit superbement je ne sais plus qui) mais, entre-temps, que de salves salvatrices n'avait-il pas expédiées !

Petit florilège, à la mémoire de cet écrivain de salut public :

– Jean-Louis Bory : « Ce Spartacus de la braguette ».

– Marguerite Duras : « À l'enseigne de la psychologie de magazine, Marguerite Duras, entre Ménie Grégoire et Rika Zarái, s'installe noblement dans son rôle de Maître à penser. [...] Elle s'est promenée autour d'elle-même avec une satisfaction sans réplique. »

– Max Gallo : « Le Malraux des campings ».

– Marc-Édouard Nabe : « Wagner chez les pucerons ».

– Marie Darrieussecq : « Elle se soucie de littérature comme d'un gland à la mi-septembre, et l'on serait tenté de lui faire remarquer qu'à raconter l'histoire d'une truie, on n'est pas obligé d'écrire comme un cochon. »

– Gabriel García Márquez : « Le style épique se distingue par deux caractères : l'ampleur et l'ennui. García Márquez, qui vise à la première, réussit d'emblée dans le second. »

– Gabriel Matzneff : « C'est Marc Aurèle à Deligny. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une exposition d'art sacré à Notre-Dame, ce n'est pas cela qui agiterait les foules et ferait piaffer les médias. La même, dans un sex-shop, provoquerait une géante bousculade et une avalanche d'articles, de reportages télévisés et de débats incendiaires. Le prix des ciboires, chez *Christie's*, percerait vite la voûte céleste. Pour activer le recrutement des prêtres, on pourrait également célébrer les ordinations au *Crazy Horse* et, pour remplir nos églises vides, présenter à Saint-Sulpice ou au Sacré-Cœur un Salon de la jarretelle, qui ferait, sans nul doute, déborder à l'instant les bénitiers.

Les manipulateurs de l'art contemporain ont parfaitement compris que l'important n'est pas la valeur artistique de ce que l'on exhibe mais le lieu inattendu, saugrenu, voire choquant où situer l'événement. Si le homard en plastique de Jeff Koons, le carrosse violet de Xavier Veilhan ou le champignon géant de Murakami étaient exposés à Beaubourg ou dans quelque galerie, un public, acquis d'avance mais limité, se déplacerait, et l'on en parlerait dans quelques journaux et revues branchées, mais sûrement pas à la une du *Figaro* ou, sur quatre pages, dans *Le Point*.

Le coup de génie, c'est donc Versailles. L'onction du Roi Soleil aux marchands du temple. La grand-messe du sacre qui fait grimper les cotes.

Je veux bien que l'on ne saurait rien négliger pour faire venir du monde au château, sauf qu'il en vient déjà tellement, en temps normal (3 millions par an) que le personnel, débordé, ne suffit pas à la tâche.

Mais peu importe : toute l'astuce de cette combine est d'amuser

la galerie tandis que les cambistes de l'art financier montent leur coup. Je veux bien imaginer que le Médicis du Printemps-Redoute, François Pinault, Eli Broad, philanthrope américain multimilliardaire ou le galeriste star Larry Gagosian soient tombés amoureux de Kaikai et Kiki, les deux schtroumpfs actuellement exposés dans le Salon de Vénus ; je ne doute pas de la sincérité de Jean-Jacques Aillagon, président du musée-château de Versailles dont je crois toutefois me rappeler qu'il était, il n'y a pas si longtemps, l'employé de François Pinault ; je ne nie pas non plus que les joujous de Murakami m'ont paru bien plus rigolos que le crustacé au court-bouillon de Koons ou la guimbarde de Veilhan. Je les verrais très bien dans une *nursery* de milliardaire à Miami, sur une plage à Ramatuelle ou dans une disco géante à Ibiza. Je ne trouve ces hochets pour paraplégiques ni hideux, ni scandaleux. Je dirais même que les voir dans la galerie des Glaces, qui durera plus longtemps qu'eux, ne me fait ni chaud ni froid. J'ajoute que mon incompetence dans ce domaine m'interdit de formuler le moindre pronostic : finiront-ils à la poubelle de l'Histoire ou viendra-t-on encore, dans cinquante ans, se pâmer dans les musées ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Tout ce que je veux dire, c'est qu'il faudrait arrêter de nous prendre pour des pommes, comme disait Cézanne.

Peu importe que cet art officiel soit bon ou mauvais. Ce qui me fait bondir, c'est que l'on se trouve en présence de la plus extraordinaire manipulation de marketing dans l'histoire de l'art, magouillée par un puissant réseau de galeries, de collectionneurs, de salles des ventes et d'investisseurs pour tricoter artificiellement un « marché », en tous points semblable aux montages financiers ahurissants dont les grandes banques

américaines, il n'y a pas si longtemps, se léchaient les babines.

En créant l'événement qui choque et en profitant de l'ébaubissement des médias, les compères s'offrent une gigantesque publicité gratuite avant d'encaisser, à la sortie, les dividendes de leur coup fumant (lire le livre qui dévoilait déjà, il y a trois ans, le mécanisme du système : *L'Art caché*, d'Aude de Kerros, éditions Eyrolles). Marcel Duchamp, en train de pisser, là-haut, dans son urinoir, se tape sur les cuisses, à voir le succès inespéré de sa blague de potache.

S'il est néanmoins un reproche qu'on a tort d'adresser aux vedettes de l'art financier – Hirst, Koons, etc. –, c'est d'avoir monté de véritables fabriques à peinture, à sculpture ou à n'importe quoi, d'où l'on sort pratiquement à la chaîne des produits en « prêt-à-vendre », en contradiction avec l'image du créateur solitaire, auteur unique de ses œuvres. Ainsi, une centaine d'employés, répartis à Tokyo et à Long Island, sous la direction de l'ancien patron de Vuitton Japon, usinent-ils à longueur d'année des marchandises labellisées « Murakami ».

Le génie mis à part, il ne faut pas oublier que, jadis, les plus grands artistes, à Florence, Rome, Venise, Milan, Anvers, Amsterdam ou Utrecht, eurent leurs ateliers, où travaillaient parfois des dizaines d'apprentis qui devinrent, à leur tour, de grands ou de petits maîtres. De l'atelier de Rubens sortirent plus de 2 000 tableaux, et les experts, aujourd'hui, continuent à se chamailler autour des œuvres de Rembrandt, ne sachant trop distinguer ce qui est entièrement de sa main et ce qui ne l'est pas.

1^{er} novembre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La sortie de Pierre Péan, dans le magazine *Médias*, sur la mystification du journalisme d'investigation, me réjouit. Depuis des années, je tonne – intérieurement – contre cette légende qui donne de la profession une image postiche, rarement dénoncée. On l'a vu récemment, à propos de l'affaire Bettencourt et du rôle joué par *Médiapart*, avec les bulles papales soufflées par Edwy Plénel, paladin autoproclamé de cette noble, courageuse et même héroïque activité promue au rang de chevalerie des temps modernes.

Chez nous, le journalisme d'investigation est, huit fois sur dix, un simulacre inventé pour les besoins d'une presse sans le sou qui n'a pas les moyens de s'offrir de vraies, longues et difficiles enquêtes, comme c'est de tradition dans les grands médias américains. Nos commandos spéciaux du renseignement, nos redresseurs de torts ont beau rouler les mécaniques, ils se bornent à être les passe-plats de réseaux, de groupes politiques ou professionnels, d'individus de toutes sortes qui leur apportent sur un plateau ce qu'ils sont dans l'impossibilité de déterrer par eux-mêmes. On dit bêtement qu'ils seraient manipulés. En aucune manière : ils sont au contraire dans une connivence muette avec leurs informateurs, qu'ils n'ont même pas besoin de payer.

Qu'il s'agisse de juges d'instruction, d'avocats, de politiques, de policiers, de syndicalistes, d'employés frustrés, d'aigris ou de revanchards, il existe une foule de gens détenteurs de grands ou de petits secrets, prêts à jouer le rôle d'auxiliaires des médias. L'« investigateur » n'a rien de plus à faire qu'à mettre le nez dans le dossier de mise en examen, éplucher la feuille d'impôt sortie de Bercy et récolter ainsi la riche moisson de la « balance ». Prenant le relais, il devient à son tour une « balance » mais

parée, cette fois, des attributs de l'honorabilité et du professionnalisme. Il enquête ainsi sur la qualité de son informateur et, parfois, pousse même la curiosité jusqu'à aller plus loin. C'est du moins, sous toutes réserves, la réputation faite au *Canard enchaîné* qui, comme les autres, fait son beurre des photocopies de documents chipés par leurs aimables correspondants mais, parce que les caisses du journal sont pleines, peut mettre un ou deux journalistes sur le coup pour offrir au lecteur de la « valeur ajoutée ».

Sinon, aucun organe de la presse française ne pourrait, comme jadis le *Washington Post* – avec le *Watergate* – s'offrir un Bernstein et un Woodward à temps plein pour tirer, pendant des mois, les fils d'une affaire apparemment inextricable.

Dans tous les cas, le professionnalisme à l'américaine est sans comparaison avec nos habitudes de travail. Y compris pour des sujets plus futiles que le dézinguage d'un président des États-Unis. À l'automne 1979, *Time Magazine* ayant décidé de faire une de ses couvertures sur les « Daring tastemakers : French Gastronomes Gault & Millau », nous sommes conviés à un déjeuner chez *Lucas-Carton* par le journaliste chargé de cette « cover-story », Christopher Redman. La couverture du *Time*, c'était, pour nous deux, presque l'équivalent d'une entrée à l'Académie française...

Nous allions être, après Clemenceau, Blum, Malraux, de Gaulle, Pinay, Mendès France, Matisse, Chagall, Cousteau, Dior ou Jeanne Moreau, les quarante-deuxièmes Français *ex aequo*, depuis la création de l'hebdomadaire, en 1923, à être ainsi honorés. Dans le domaine culinaire, seul Michel Guérard, trois ans auparavant, l'avait également été.

Après avoir passé près de quatre heures avec le reporter qui n'arrêtait pas de prendre des notes, je pensais ne plus entendre parler de rien jusqu'au jour de la publication. Non seulement nous nous sommes revus deux fois, dont une matinée au marché Mouffetard, avec un photographe, mais l'homme de *Time Magazine* a fait un tour de France des grands restaurants afin de recueillir un maximum d'informations – éventuellement négatives – sur les deux *Frenchies*. Je me souviens qu'ensuite, j'ai été réveillé deux ou trois fois en pleine nuit, depuis New York, par des voix féminines. Des spécialistes du « *copy desk* » qui vérifiaient la copie jusque dans ses moindres détails : « Confirmez-vous qu'une grande spécialité des *Troisgros*, à Roanne, est l'escalope de saumon à l'oseille ? que vous avez étudié à l'Institut des sciences politiques ? que vous avez été engagé au journal *Le Monde* à l'âge de vingt ans ? que Henri Gault a été journaliste dans une revue de tennis... que le propriétaire de *Maxim's* se nomme bien Louis Vaudable ? » etc. Commencée cinq mois plus tôt, l'enquête s'est close sur un article de six pages dans le numéro du 18 février 1980.

Il y a quelques années, à Saint-Tropez, je reçois un coup de fil d'une journaliste du *Nouvel Observateur*, venue faire un reportage, pour un tout prochain numéro d'été, sur le village le plus célèbre au monde. Si le *Nouvel Obs* prépare quelque chose sur Saint-Tropez, les milliardaires, les marchands d'armes, les businessmen véreux, les sniffeurs de « blanche » et le service de l'urbanisme de la mairie vont connaître leur douleur. Je retrouve à son hôtel la jeune femme, d'ailleurs fort sympathique. Je suppose qu'elle va passer au moins la semaine parmi nous. Non, pas du tout : elle repart le surlendemain. Du moins connaît-elle Saint-Tropez comme sa poche ? Absolument pas. C'est la seconde fois qu'elle y met les pieds, et la première, c'était il y a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aurait conçu, dans un même titre, le rapprochement le mieux réussi entre « français » ou « française » et un autre mot. « Une jeunesse française » (les tiroirs secrets de Mitterrand) et « Un amour français » (excellent Beigbeder) sont déjà pris, mais il y en a bien d'autres : « Un jardin français », « Une femme française », « Une passion française », « Une enfance française », « Un destin français », « Un bon Français », « Un mauvais Français », « Une campagne française », « Un complot français », « Tristesse française », « Un mariage français », « Un appétit français », « Un rêve français », etc.

13 novembre

Bourvil, de Funès, Montand ou Belmondo étant des « géants », des « monstres sacrés », des « icônes », des « légendes » ou, mieux encore, le tout à la fois, quel superlatif reste-t-il, dans l'arsenal de l'hystérie laudative, qui serait à la dimension d'un Erich von Stroheim ? On ne s'en souvient sans doute pas mais, avec Chaplin, il fut le plus grand réalisateur, dans l'histoire du film muet.

Pour mon grand bonheur, les chaînes satellite de Canal+ repassent assez régulièrement ses œuvres, aussi bien les meilleures qu'il tourna en tant qu'acteur (*La Grande Illusion*, *Sunset Boulevard*) que les pires (*Macao, enfer du jeu* ; *Marthe Richard au service de la France*, *Portrait d'un assassin*, plus une soixantaine d'autres), mais aussi ses chefs-d'œuvre de réalisateur. J'ai revu, l'autre jour, sur Cinéfil, *Folies de femmes*. Un film extraordinaire, le premier en date des films « sadistes », bien avant Buñuel. Dans le rôle d'un prince russe gigolo, on voit Stroheim, qui s'apprête à violer une malheureuse demeurée, se tremper les doigts dans un bol et s'asperger le visage de fausses

larmes pour mieux la duper. Le film s'achève sur l'image du cadavre de l'immonde suborneur jeté à l'égout.

J'ai encore, dans la tête, la voix sourde de Stroheim me disant : « Le néoréalisme italien, je l'ai inventé en 1921 ! » Il avait ajouté, sur un ton désabusé : « On a préféré faire de moi, à l'époque, le metteur en scène « le plus salaud du monde », « l'homme que vous aimerez haïr ». »

Pour *Folies de femmes*, il avait fait reconstruire à l'identique, en Californie, le casino de Monte-Carlo. Il avait une telle obsession des détails qu'il avait exigé que l'on mît du linge propre, repassé, dans les placards, dont il savait qu'ils resteraient fermés. Il avait également fait installer des sonnettes en état de fonctionner, qui ne serviraient à rien. La presse en fit toute une affaire, et sa mauvaise réputation de prodigue n'allait plus le lâcher. Le budget avait été énorme pour l'époque : un million de dollars. Le film en rapporta quatre.

Puis, en 1923, il y eut *Greed* (« Les Rapaces »), présenté, de nos jours, chaque année à la Cinémathèque. Le sujet en était la démence provoquée par le mirage de l'or. Une sorte de contrepoint horrible à *La Ruée vers l'or* de Chaplin. Il avait été tourné, à cinq cents kilomètres d'Hollywood, dans la vallée de la Mort, avec Stroheim en casque colonial, armé d'un revolver chargé au cas où il aurait été attaqué par un serpent à sonnette. Le film, terminé, durait 4 heures et demie et devait être projeté en deux parties. Le producteur préféra le réduire à 2 heures, si bien que Stroheim, furieux, refusa de le reconnaître comme étant le sien.

Il n'accepta d'ailleurs de le voir que dix ans après sa sortie.

Laquelle avait soulevé l'indignation d'une grande partie de la presse, horrifiée par l'accumulation de scènes d'égouts, de rats morts, de monceaux de viande pourrie, de viols, de fétichisme et de torture. Seul le critique du *New York Herald Tribune* l'avait salué comme « un chef-d'œuvre qui marquera l'histoire du cinéma ». « C'est le plus grand film de tous les temps », dira Jean Cocteau. « Une perfection cinématographique ! » s'exclamera Serge Eisenstein. Scandalisé par les mutilations imposées à ce chef-d'œuvre, René Clair assurera même que c'est de ce jour-là qu'a daté la chute d'Hollywood.

Et bientôt celle de Stroheim, en Amérique. Comme, plus tard, Orson Welles, il était trop grand pour Hollywood.

Après *Les Rapaces*, il tourna *The Merry Widow* (« La Veuve joyeuse »), inspiré de l'opérette de Franz Lehár, transformée en une satire au vitriol de la Vienne de François-Joseph. Le succès fut immense, mais on ne pouvait changer Stroheim. Le soir de la première, il se leva et dit au public : « Ma seule excuse d'avoir tourné cette ordure, c'est que j'ai une femme et des enfants à nourrir. » Le suivant, en 1926, *The Wedding March* (« La Symphonie nuptiale »), prévu en deux parties de trois heures chacune, fut à son tour charcuté, et à nouveau, Stroheim en refusa la paternité. Échec en Amérique, il triompha en Europe et accéda au statut de chef-d'œuvre quand, en 1954, Stroheim, installé à Paris, en reprit le montage dans une version sonore, assez merveilleuse. C'est cette copie qui passe à présent à la Cinémathèque et sur Canal Satellite. Enfin, il y eut *Queen Kelly*, en 1928, avec Gloria Swanson. L'arrivée du parlant lui fut fatale. Stroheim laissa le film inachevé. Pour lui, à Hollywood, c'était terminé. Plusieurs scènes de cette œuvre extravagante sont passées à la postérité. Celle où Kitty, élève d'un pensionnat de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cité magnifique, au moment où le III^e Reich est en train de s'effondrer. La pitié est-elle permise, envers un adversaire qui n'en a aucune ?

L'opération « Coup de tonnerre » est un grand « succès » : 650 000 bombes incendiaires, et un nombre de morts civils encore inconnu, en tout cas supérieur aux 70 000 victimes (supposées) d'Hiroshima.

Un témoin anglais explique : « Il s'agissait d'un bombardement moral. » Moral ? Oui, destiné à briser le moral de la population et à hâter la capitulation de l'Allemagne. La décision, prise par Churchill, a été approuvée par Roosevelt, et l'opération, confiée au général Sir Arthur Harris, qu'on surnommera « Bomber Harris ». Après la guerre, le gouvernement lui en fera porter le chapeau, et sa carrière militaire s'arrêtera là. La destruction de Dresde n'aura servi à rien. Bien au contraire, les survivants ne céderont pas, et feront plus que jamais confiance aux chefs de l'Allemagne nazie qui leur promettaient la victoire finale.

Dresde... En 1936, ma mère se trouvant au sanatorium d'Assy, mon père avait engagé une jeune fille au pair (à l'époque, on disait : « *nurse* ») afin de s'occuper de moi. Anneliese était une charmante petite Allemande de Dresde, venue à Paris perfectionner son français. Elle portait de longues tresses blondes, magnifiques. Quand je la voyais assise quelque part, je m'approchais subrepticement derrière son dos avec une paire de ciseaux, et hop ! je lui coupais une mèche de cheveux, en lui disant : « Sale Boche ! » Elle ne protestait pas, car elle m'adorait. J'étais son « *liebling* Christian ».

De retour dans sa ville, elle nous envoyait de ses nouvelles une

ou deux fois l'an, me couvrant chaque fois de baisers. À la fin de 1938, elle nous annonça, folle de joie, qu'elle venait d'accoucher d'un garçon. Elle l'avait appelé Christian.

Trois mois plus tard, ce fut sa dernière lettre. Anneliese venait d'être abandonnée par le père de son enfant. Le cœur gros, elle terminait ainsi : « Comment imaginer une chose pareille, de la part d'un lieutenant SS ? »

Jamais je ne saurai où se trouvaient, dans les deux nuits du 13 au 15 février, Anneliese et son petit Christian.

17 novembre

Vive la crasse ! Cela devait forcément arriver, un jour ou l'autre. À force de nous gaver de principes d'hygiène de plus en plus sophistiqués, l'entonnoir finit par déborder. Se laver les mains dix fois par jour, raser tous ses poils, désinfecter son appartement tous les six mois, stériliser sa vaisselle et son matériel de cuisine, laver matin et soir ses petites culottes plus blanc que blanc et, pourquoi pas, porter un masque quand on va dîner en ville chez des gens sur lesquels pèse quelque doute ? La dernière mode, aux États-Unis, est d'installer les bébés sur le pot dès la naissance : ils pourront ainsi « exprimer leurs besoins » dès le plus jeune âge. L'idée qui sous-tend cette hystérie hygiéniste est d'anéantir ce qui subsiste encore d'animalité dans chaque petit être vivant, afin d'en faire un crétin civilisé le plus tôt possible. Ce n'est pas un hasard si les idéologies totalitaires ont toujours prôné les vertus de l'hygiénisme à tout va.

(Par parenthèses, le docteur Destouches – Louis-Ferdinand Céline – fut, avant-guerre, un expert et zélé propagandiste de

l'hygiénisme. Le Céline dépenaillé que j'ai connu dans les années 1950 était, visiblement, revenu à de meilleurs sentiments.)

La bonne vieille saleté n'a pas tardé à riposter. On se souvient du succès phénoménal, à la Cité des sciences de la Villette, de « Cradexpo », où les gosses, aux anges, suivaient sur des écrans le parcours des crottes de nez, métamorphosées en balles de pingpong, le circuit du vomi et les pugilats, pour rire, dans la boue.

Le grand retour de la crasse est salué par la publication intensive de livres pipi-caca, depuis *Cradologie des animaux* (Pocket Jeunesse) jusqu'au *P'tit Livre du p'tit coin*. Cette réaction me paraît plutôt saine. Je n'en veux pour preuve que les résultats de l'expérience menée par des chercheurs britanniques et australiens sur la santé de trois groupes de cochons. Les premiers, à l'extérieur, pouvaient se rouler là où ils voulaient. Les seconds étaient enfermés dans une soue. Les troisièmes étaient à l'isolement et bourrés d'antibiotiques. Résultat sur la part de bactéries intestinales renforçant l'immunité et la résistance aux maladies : 90 % pour le premier groupe, 70 % pour le second et 50 % seulement pour le troisième. Conclusion : un cochon en bonne santé est un cochon sale.

J'ai évoqué, dans ce journal, l'histoire des prisonniers turcs de la guerre de Corée qui avaient résisté magnifiquement à l'internement, à l'inverse de leurs camarades américains, sortis de là complètement déglingués. Peut-être certains d'entre eux avaient-ils travaillé à l'hôtel *Turistik*, sur le lac de Van.

En 1970, j'avais fait un tour complet de la Turquie, dans le but

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'aime bien, aussi, quand il défend le gouvernement de Pékin contre le Dalai-lama et sa clique ou lorsqu'à RTL, au micro de Jean-Michel Apathie, il raconte des salades comme, par exemple, qu'il est impossible, avec l'informatique, de remonter dans la carrière d'un fonctionnaire au-delà de six mois.

Sa grande gueule, il va l'ouvrir de plus en plus, et ça va plaire. Ce n'est pas un hasard si, pour son meeting du Parti de gauche, il a choisi le théâtre Déjazet, ancien haut lieu du « Boulevard du Crime » et du petit peuple des poulaillers braillards. Je le vois déjà mettre sa grosse pogne dans la sacoche du petit facteur bobo pour le soulager d'un paquet de voix et plumer la volaille famélique du PC. Pour la suite, faisons un rêve.

Il fout le feu à l'Élysée, rétablit la guillotine place de la Concorde, rebaptisée place Gracchus-Babeuf, déporte les banquiers et les parlementaires PS sur le plateau du Larzac aux fins d'y traire les chèvres, confisque les fortunes dépassant 20 000 euros, bannit DSK du territoire français, nationalise Hermès, Vuitton et Christian Dior, transforme *Maxim's*, *La Tour d'Argent* et le *Crillon* en cantines populaires, institue un tribunal révolutionnaire qui siège à l'Assemblée nationale, fonde le journal unique, rédigé par des non-journalistes, rend obligatoire le port du costume Mao et envoie les tanks à Bruxelles faire le siège de la Commission européenne, suppôt du Satan libéral.

Ou bien alors, comme les copains, Jean-Luc Mélenchon finit sa vie en sénateur, avec voiture à cocarde.

22 novembre

C'est la revanche du bon scout. Un biologiste britannique de l'université de Nottingham, à la suite d'une longue enquête, a conclu que les femmes ne sont nullement attirées par les belles brutes à gros biceps et mâchoire de carnassier, de rigueur dans les films américains et les publicités, mais par les chics types. Les bons gars du genre à faire traverser les rues aux aveugles, s'effacer devant les dames à l'entrée d'un magasin, porter le linge au lave-au-poids et se jeter à l'eau pour sauver un suicidé qui aspire à couler tranquille. Plutôt une bonne nouvelle, à l'heure de l'égoïsme roi.

Les romanciers vont devoir rectifier leur conception du mâle conquérant. Il leur faudra chercher l'idéal masculin du côté des hommes qui portent une cravate, se marient à l'église, donnent la pièce aux mendiants, cotisent à la SPA, emmènent, le dimanche, les enfants faire le tour du lac du bois de Boulogne, lisent *Le Figaro* le matin et *Le Monde* l'après-midi, préfèrent la musique de chambre au rock, le pot-au-feu aux sushis et ne se croient pas obligés, pour faire moderne, de dire à leur femme qu'ils la trompent.

Je renonce à joindre au téléphone les personnes que je recherche. À l'abri du répondeur – ce gilet pare-balles de la civilisation autiste-, même les secrétaires sont devenues des divinités inaccessibles. Les journalistes et les hommes politiques sont très forts, à ce jeu-là. Si l'on s'aventure à envoyer une lettre, c'est un miracle quand on vous répond. Jamais, dans l'histoire de l'humanité, la communication entre les hommes n'a été aussi aisée, et jamais ils n'ont eu autant de mal à se joindre.

Lorsque j'ai appris que le général de Gaulle, après le référendum raté de 1969 et sa démission, s'appêtait à faire un

séjour en Irlande avec son épouse, je lui ai adressé, avec une dédicace affectueusement déférente, un exemplaire de notre *Guide Julliard de l'Irlande*, qui sortait en librairie quelques jours plus tard. J'étais à cent lieues d'imaginer que je recevrais bientôt, signée de sa main, une lettre de remerciement. Que, dans un moment pareil, il se soit donné la peine de répondre à quelqu'un avec qui il n'entretenait aucune relation, me semble, encore aujourd'hui, à peine imaginable. Il est vrai qu'il appartenait à une génération où la civilité était un principe d'éducation. Avant lui, la débonnaire Mme René Coty s'était fait un point d'honneur, du temps où elle était la première dame de France, de répondre personnellement aux innombrables lettres qui arrivaient à l'Élysée. Après le général, Raymond Barre et Édouard Balladur se distinguèrent par le même souci d'élémentaire courtoisie. Cela étant, les relations sociales dans notre pays, encore marqué par le siècle de Louis XIV, m'ont toujours paru ridicules, en comparaison de ce que je constatais à chacun de mes fréquents voyages aux États-Unis.

En 1972, sur le point de partir pour New York, je propose à Roger Théron, rédacteur en chef de *Paris Match*, un article sur la collection d'art, personnelle, de Nelson Rockefeller, alors gouverneur de l'État de New York. Un peu légèrement, je ne prends aucun contact au préalable, et une fois arrivé à mon hôtel, je m'aperçois que je n'ai même pas son adresse. Sans trop y croire, j'ouvre l'annuaire qui se trouve sur ma table de nuit : Rockefeller Nelson est bel et bien listé ! Le lendemain, à 8 h 30 du matin, je compose le numéro. Une voix de femme me répond. Sûrement l'une de ses secrétaires. Pas du tout, c'est Mrs Rockefeller en personne qui, le plus aimablement du monde, se présente et me demande la raison de mon appel. Je m'explique. Aussitôt, alors que, pour elle, je suis un parfait étranger, elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

27 novembre

Dîner, l'autre soir, dans l'île Saint-Louis, chez nos bons amis Frédéric et Nicole Vitoux.

Pimpant jeune homme de quatre-vingt-onze ans, Michel Déon, avec ses yeux de sultane et son regard de miel, est des nôtres. « Vous n'avez pas changé », me dit-il. « Vous en êtes un autre », réponds-je.

Il y a cinquante ans, j'étais dans son lit et lui, dans le mien. C'était à Positano, où nous passions quelques jours de vacances. Nous avons tous les deux le béguin pour la même jeune Romaine, Marisa, une beauté à la longue chevelure aile de corbeau. Quand nous apprîmes qu'elle en aimait un troisième, nous avons battu en retraite. Le village était surpeuplé. Je n'avais trouvé d'autre refuge que la moitié d'un lit dans une pension proche du port. L'autre moitié était occupée, à titre provisoire, par notre futur académicien. Le matelas étant des plus exigus, l'un faisait tomber l'autre. La seule solution, vite comprise, fut de dormir à tour de rôle.

Je me demande aujourd'hui si Michel accepterait, pour l'espace d'une séance, de me laisser la moitié de son fauteuil sous la Coupole.

Entre vieux messieurs, de quoi parle-t-on ? D'autres vieux messieurs, évidemment. J'ai raconté l'histoire du père d'un ami, qui vivait aux *Platanes*, la maison de retraite de Saint-Tropez. Il avait cent trois ans. L'année précédente, il avait perdu sa femme, qui, par extraordinaire, avait le même âge que lui. Tous deux avaient, jusque-là, passé leur existence à Montmartre. Leur fils

Jacques, installé depuis longtemps à Saint-Tropez avec sa femme Ina, avait jugé plus sage de les faire venir près d'eux. Plusieurs fois par semaine, il rendait visite à son papa. Il n'avait pas besoin de s'enquérir de sa santé. Le centenaire était en pleine forme. Tout au plus se plaignait-il de n'être entouré que de vieux.

Pourtant, lors d'une visite, Jacques se rendit compte que quelque chose n'allait pas. Le vieux papa avait l'air préoccupé. « Tu as un problème ? » demanda-t-il. « Vois-tu, mon petit, répondit l'ancêtre, j'ai bien réfléchi. Ma décision est prise : quand Ina et toi, vous aurez disparu, eh bien, je retournerai vivre à Montmartre. »

Les mots des vieillards sont souvent merveilleux (tout le monde connaît celui de Fontenelle, mourant, à qui l'on demandait : « Comment ça va ? » à quoi il répondait : « Cela ne va pas. Cela s'en va »), mais les futures veuves ne sont pas en reste. Une tante de ma femme déclara, un jour, devant le cercle de famille : « Quand le premier de nous deux mourra, je m'offrirai une étole de vison. »

28 novembre

Pourquoi la musique française est-elle au pain sec ? Toujours *Carmen* et re-*Carmen* que, par suite d'une indigestion, je ne peux plus souffrir. J'ai eu, l'autre semaine, le bonheur de passer une heure et demie dans le studio de Radio Classique, où, le matin, j'écoute mon vieil ami d'Europe 1, Christian Morin, et en fin de journée, Olivier Bellamy. Les interviews de Bellamy sont un vrai bonheur. Avec une retenue tout en douceur de pêcheur à la ligne, il fait venir à lui son invité, et non l'inverse. Auparavant, il vous demande de choisir votre programme, si bien que l'on

arrive en pays de connaissance. J'avais choisi, en priorité, des musiciens français de la fin du XIX^e siècle et du premier quart du XX^e. Si j'aime tant la musique française de cette période, c'est parce qu'elle est pour moi la transposition musicale parfaite de cette prose française, sensible, laconique et élégante qui devrait être la marque de notre génie national.

Je suis, comme d'habitude, excessif en parlant de « pain sec ». Debussy, Ravel, Franck ou Fauré sont choyés sur nos antennes, et comme leur musique m'a accompagné tout au long de ma vie, je ne saurais m'en plaindre. Est-ce pourtant excessif de prétendre qu'une part de leur œuvre demeure négligée ? Et puis, diable, ils ne sont pas les seuls !

J'ai une « passion française » pour Francis Poulenc. Je ne m'en lasse pas, tant il me rafraîchit et me rend allègre... Une seconde... le temps de mettre *Sinfonietta* et la *Suite française* sur ma chaîne hi-fi, et je reviens... Voilà, c'est fait. Donc, je disais... Francis Poulenc. Un drôle de zèbre. Le musicologue Claude Rostand a dit un jour qu'il était « moine ou voyou ». Je dirais qu'il était les deux. J'ai rencontré le voyou, en 1956, dans un salon de la rive gauche où m'avait emmené Charles Orengo, le directeur littéraire de Plon. Il n'y avait là, au milieu d'un essaim d'hommes de tous âges, qu'une seule femme, une actrice argentine qui jouait alors *Le Partage de midi*. Je l'ai embarquée, mais c'est une autre histoire. (Je conseille, en passant, aux jeunes gens célibataires la fréquentation des salons homos. On a toujours une chance d'y trouver, perdue au milieu d'un troupeau de braguettes, une femme qui ne demande pas mieux que d'aller finir la soirée au chaud.) Dans la foule, j'ai reconnu Francis Poulenc, une flûte de champagne à la main, qui conversait avec le pianiste Jacques Février, dont j'avais fait, le mois précédent, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tante Irène : « C'est curieux, j'ai remarqué que les pauvres vont toujours bien. Il n'y a que les riches comme nous qui se plaignent. »

Je l'imagine aujourd'hui à la Foire des millionnaires de Moscou ! Il faut dire qu'elle portait sur les Moscovites le même regard que les Petersbourgeois sur leurs cousins de la Moskova. Le mot « plouc » n'était pas encore en usage, mais il aurait convenu à ce qu'elle pensait d'eux : « Quand ils sont pauvres, disait-elle, ce sont des moujiks. Quand ils sont riches, ce sont des paysans. » Elle était bien placée pour parler de ces derniers. Sa mère, au milieu du XIX^e siècle, était arrivée en Russie, depuis la Savoie, quasiment en sabots. Fait assez exceptionnel pour une femme de l'époque : elle était devenue la « Mme Hermès », la « Mme Dior » ou, si l'on préfère, la « Mme Galeries Lafayette » de la Kouznetski Most, la rue chic d'alors que l'on surnommait « la rue des Franzouskis ».

Au numéro 3, le bâtiment de six étages, couleur vert d'eau, existe toujours, avec ses mosaïques multicolores. Les dandys, les femmes bien nées, bien épousées ou très bien entretenues venaient coller leur nez sur le scintillement des mille tentations répandues derrière les vitrines. Les derniers arrivages de Paris – parfums, bijoux, vêtements pour dames et messieurs – étaient signalés par la presse, tant l'événement était d'importance pour cette nouvelle société de parvenus qui se faisait les griffes en plein essor économique. À Saint-Pétersbourg, le vieil argent trônait. À Moscou, l'argent neuf triomphait. Quelquefois, pour la bonne cause, il faut bien le dire, quand, par exemple, au début du XX^e siècle, les frères Tretiakov, Sergueï Chtchouckine ou Mikhaïl Morozov (les Pinault et Arnault du moment) se disputaient les toiles de ces barbares d'Occident nommés

Cézanne, Monet, Matisse ou Gauguin.

Après soixante-dix ans de socialisme bolchevik, sur fond de paupérisation démocratique, la même chanson a recommencé, mais à bien plus grande échelle. Ce n'est pas un hasard si la Foire des millionnaires ne se tient pas à Saint-Pétersbourg mais à Moscou, ce Saint-Tropez ou ce Courchevel surdimensionné (je fais allusion, bien sûr, à son Triangle d'or, près de la place Rouge ; au-delà, c'est déjà la banlieue cacateuse).

Donc, dans l'élégant Manège, construit pour célébrer la victoire sur Napoléon, la fine fleur de la nomenklatura poutinienne, accueillie, selon les organisateurs, « dans une atmosphère de luxe unique et un style indépassable » (« indépassable », est en effet, le mot juste), s'est ruée sur les Ferrari (un bon point : Bentley a fait savoir qu'il ne se mêlerait pas à la populace), les manteaux de fourrure à 80 000 euros, le piano transparent à deux fois ce prix, l'abri en bois sculpté, serti de pierreries, à 2 000 euros minimum le mètre carré et l'hélicoptère avec pilote qui l'emporte jusqu'à Los Angeles, où l'attend une réception inoubliable à Beverley Hills – autre haut lieu culturel –, à condition, cela va de soi, d'acheter l'appareil... Sur l'estrade, gigotent de superbes créatures qui font mater leur petite culotte à 1 000 euros pièce aux honorables visiteurs, encadrés par leurs gorilles, qui assèchent les jéroboams de Dom Pérignon et vident les boîtes de caviar.

Lors d'une soirée « mondaine », le jeune multimillionnaire Sergueï Polonsky a résumé admirablement la situation : « Ceux qui ont moins d'un milliard de dollars, s'est-il écrié à l'adresse de ses invités, peuvent aller se faire foutre ! »

4 décembre

C'est la troisième fois que cela m'arrive en deux mois. Au restaurant, je fais signe au garçon qui passe au large de ma table pour lui réclamer l'addition. L'homme s'arrête, surpris, et me fait un signe de dénégation. Dans les endroits à la mode, le maître d'hôtel et les serveurs sont habillés exactement comme leurs clients. Impossible de faire la différence. Je ne vois qu'une solution : distribuer, à l'entrée, des badges pour nous distinguer du personnel.

On ne plaisante pas avec le lièvre à la royale.

Mme Colette me mit en garde, un jour où je lui rendais visite dans son premier étage de la rue de Beaujolais : « N'allez pas au *Véfour* pour le lièvre à la royale de Raymond Oliver : il le bourre de foie gras, de truffes et n'y met pas les vingt gousses d'ail et les quarante échalotes grises recommandées par le sénateur Couteaux. Son lièvre, c'est perlimpinpin ! »

Les deux voisins du Palais-Royal étaient de grands amis mais se disputaient à propos du fameux lièvre sans que l'un parvienne jamais à convaincre l'autre. Le lièvre à la royale est le plat le plus sournois que je connaisse. On croit l'attraper et, hop, le voilà sous un autre accoutrement ! C'est l'Arsène Lupin de la cuisine française. Je m'en faisais la réflexion, l'autre soir, en me régaland de celui, exquis, de Thierry Laurent, le chef de mon cher *Bistrot Paul Bert* : chacun est persuadé de suivre la bonne piste et tout le monde a raison, tout le monde a tort. J'en ignore la raison mais la recette du sénateur Couteaux a ressurgi, subitement, un peu partout dans Paris, chaque restaurant prétendant en posséder l'originale. Curieusement, nulle part, elle n'est la même.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

premier Indien. Nous venons d'entrer au pays des Roucouyennes. Je vais participer à un massacre collectif. À un ethnocide. Mais cela, je ne l'apprendrai que beaucoup plus tard. À Paris, en lisant le journal. En cet instant, je ne suis qu'un voyageur innocent et émerveillé qui vient de faire des milliers de kilomètres pour vivre au cœur de la forêt amazonienne un rêve de l'enfance.

La veille, à Maripasoula, où un avion de poche nous a déposés, mes compagnons et moi, deux gendarmes nous ont salués réglementairement avant de nous serrer chaleureusement la main. J'ai eu envie de rire. Dans toutes les possessions françaises les plus lointaines où j'ai traîné les pieds, j'ai toujours retrouvé les mêmes gendarmes suant sous leur képi, avec leurs galons, leur accent corse, bourguignon ou picard, comme échappés d'une image d'Épinalmais dont on s'aperçoit vite, dans cette France irréaliste, qu'ils en donnent la meilleure image possible, malgré les règlements en contradiction avec la réalité locale, souvent ubuesques. Dans la gendarmerie,

M. Pompidou, en habit, pose, à travers la fenêtre ouverte, un regard serein sur un grand noir très excité qui brandit au-dessus de sa tête une sorte de chat de belle taille. Renseignements pris, c'est un jeune jaguar qu'il vient de tuer à l'autre bout du village.

Les deux gendarmes étalent la carte de leur « tour de propriétaire ». Un territoire immense qu'ils parcourent à longueur d'année, à bord de leur pirogue à moteur plantée du drapeau tricolore. Pas un village indien n'échappe à leur tournée. Ils y vont avec le képi. Et aussi des médicaments. Ils sont les bons apôtres du Règlement, les saints de la République. Dans la région de Maripasoula, m'expliquent-ils, vivent les

Roucuyennes. Ils sont 150 à 200. Ils descendent des envahisseurs caraïbes venus de la mer, féroces cannibales. Au XVIII^e siècle, quand les Jésuites colonisaient le pays, il y avait en Guyane de 15 000 à 20 000 Amérindiens de différentes tribus. Ils parlaient et parfois, même, écrivaient notre langue. Loin de fuir le progrès, ils étaient venus au-devant de lui. Quand les Jésuites partirent, le pays s'enfonça dans la misère et le désespoir. Abandonnés, les Indiens s'enfuirent, et pour ceux qui restèrent sur place, résignés, commença, dans l'indifférence générale, la lente agonie d'un peuple. « On fait tout ce qu'on peut pour eux, me dit un des gendarmes. Ce n'est pas comme au Brésil. On essaie de préserver leur santé, ils mangent à leur faim mais, voyez-vous, on dirait qu'ils ont renoncé à vivre. »

Quand, le lendemain, après des heures de navigation, j'aperçois « mon » premier Indien, il y en a un autre, un peu plus loin, qui se livre à un étrange manège. Il plonge et replonge dans le fleuve un bouquet d'herbes. Bientôt, un, puis deux, puis trois poissons se tortillent à la surface. Le « sinapou » est une plante qui possède le pouvoir d'enivrer les poissons. Ensuite, il n'y a plus qu'à bander son arc et à les tirer. Mon guide à képi me raconte les exploits d'un poisson aux mœurs très bizarres, l'« atipa ». Il a l'habitude de se déplacer d'un point d'eau à un autre en marchant à travers la forêt !

Notre pirogue se range au pied de la falaise. En haut d'un chemin boueux où l'on dérape, une demi-douzaine d'Indiens nous observent.

« Bonbons, bonbons ! » C'est par ces mots que nous accueillent les descendants des méchants croqueurs d'homme. Les enfants, dont certains sont d'une admirable beauté, nous

regardent, sans l'ombre d'un sourire, quand nous procédons à la distribution rituelle des bonbons à la menthe. Trois par personne. Un gros bonhomme dont le ventre retombe en plis sur un pagne rouge tend cinq doigts d'un geste sans réplique. C'est le chef du village. On n'y coupe pas : ce sera cinq bonbons par personne.

Les autres hommes sont des jeunes, certains très beaux. Ils sont magnifiquement découplés, leur peau est teinte en rouge. Une abondante chevelure noire encadre leur visage qui, avec leurs yeux bridés, leur nez épaté, rappelle celui des Esquimaux. Tous portent en guise de cache-sexe le « calimbé » rouge, puis, sous les genoux, de petits morceaux découpés dans une étoffe de la même couleur, et, autour du cou et des poignets, de gros colliers de perles blanches et rouges. Plusieurs ont planté dans leurs cheveux un peigne en celluloïd et arborent sur la poitrine un miroir tenu par une ficelle. C'est la dernière mode chez les Roucouyennes.

Sur un espace nu, adossé à la forêt, une douzaine de cases, disposées en rond autour d'une grande case circulaire, faite de feuilles tressées avec des lianes et qui repose sur des pieux de bois. Le toit descend très bas, il n'y pas de mur.

C'est là que nous allons passer la nuit.

...Et moi, je vais me coucher. Je reprendrai la suite demain.

10 décembre

Septembre 1970. Village indien sur le Maroni.

Notre arrivée a provoqué à peine un mouvement de curiosité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais j'étais le premier à le reconnaître : Raymond Cartier était un grand journaliste et, mieux encore, un analyste parfaitement lucide. Je ne le suivis pas dans cette aventure qui, d'ailleurs, tourna court. En revanche, en le lisant et en l'écoutant, moi, le compagnon des « hussards », je fus convaincu : il fallait en finir avec la colonisation. La gauche, avec Gambetta et Jules Ferry, approuvés chaudement par un Victor Hugo ou un Émile Zola, qui invoquaient le devoir sacré des « races supérieures », avaient jeté le pays dans une étincelante mais catastrophique aventure. Seuls s'y étaient opposés, avec un vain acharnement, la droite monarchiste, les yeux rivés sur la seule « ligne bleue des Vosges », et les radicaux d'un Clemenceau en furie qui, ayant fait son choix entre l'Alsace-Lorraine et le Tonkin, criait à la trahison.

Quand on pense (Bernard Lugan ne se prive pas de nous le rappeler) qu'en 1933, Albert Bayet, président de la Ligue des droits de l'homme, s'enthousiasmait encore, au nom des « grands ancêtres de 1789 », pour l'œuvre colonisatrice de la France ! « Ce n'est pas, disait-il, une besogne d'impérialisme, mais une tâche d'humanité. » Le drame est que, dans l'intervalle, la droite nationaliste et catholique s'était fait refiler la « patate chaude ». En 1890, elle s'était non seulement ralliée à la République – c'était inéluctable et souhaitable – mais, au nom de la lutte anti-esclavagiste et de l'évangélisation des « primitifs » invoquée par Mgr Lavigerie, elle avait pris la place de la gauche dans sa mission « civilisatrice ». Dans un unanimité quasi total, la France allait bâtir, avec une magnifique ardeur, un empire qui deviendra, plus tard, un insupportable fardeau humain, économique et moral.

L'un des rares, sinon le seul clairvoyant de nos colonisateurs,

fut Lyautey, homme de droite. Dès 1920, il écrivait : « Je crois comme une vérité historique que, dans un temps plus ou moins lointain, l'Afrique du Nord se détachera de la métropole. Il faut qu'à ce moment-là – et ce doit être le but suprême de notre politique –, cette séparation se fasse sans douleur. »

La Grande-Bretagne, nation de commerçants cupides mais réalistes, ne s'embarrassa pas de beaux idéaux et de généreuses rêveries d'assimilation. L'utilitarisme était son seul principe colonial, si bien que, le moment venu, elle parvint, sans trop de dégâts, à se tirer du guêpier.

En 1958, je me trouvais à la rédaction en chef de *Jours de France*, l'hebdomadaire de Marcel Dassault, dont nous voulions faire, d'ailleurs contre son gré, le concurrent direct de *Paris Match*. Tandis que la IV^e République s'écroulait et que nous avions dans nos bureaux les censeurs expédiés par la place Beauvau, notre directeur, le général de Bénouville, s'activait en faveur d'un prompt retour aux affaires du général de Gaulle. Il régnait dans les couloirs une atmosphère fiévreuse, et l'on respirait l'odeur de poudre des complots. Nous étions partagés en deux camps. Le premier, ultra-majoritaire, serait allé volontiers sous l'Arc de Triomphe pour agiter des petits drapeaux et hurler : « Algérie française ! Algérie française ! » De ce côté, on était persuadé que le général venait la sauver. À l'opposé, forts d'échos provenant de l'entourage de De Gaulle, nous étions quelques-uns à être portés par cette certitude : il donnera au plus vite son indépendance à l'Algérie, ou tout au moins, dans un premier temps, une large autonomie.

On l'a peut-être oublié : en 1955, Jacques Soustelle avait concocté un plan d'intégration qui proposait de faire de l'Algérie

une province, à l'égal de la Bretagne ou de l'Alsace. Or, dès cette époque, quatre ans avant son retour aux affaires, de Gaulle avait marqué son hostilité à ce qu'il disait être « un danger pour les Blancs, une arnaque pour les autres ». Il avait même précisé le fond de sa pensée : « Essayez d'intégrer de l'huile et du vinaigre. Agitez la bouteille. Au bout d'un moment, ils se sépareront de nouveau. Vous croyez que le corps français peut absorber 10 millions de Musulmans qui demain seront peut-être 20 millions et après-demain, 40 ? »

Le « fardeau de l'homme blanc » – évoqué par Rudyard Kipling, et qui, sous sa plume, avait un sens fort différent – coûta à la France je ne sais combien de fois plus de vies humaines qu'à l'empire britannique, et non seulement ne lui rapporta rien sur le plan économique, mais lui fut, tout au long, une charge considérable, contrairement à l'évangile propagé, aujourd'hui, à gauche. Si l'on doute de cette seconde affirmation, les chiffres indiscutables, collectés par Bernard Lugan et aussi par Jacques Marseille, malheureusement disparu cette année, se trouvent tous dans cette étude.

C'est dire que, sous prétexte d'apporter nos bienfaites Lumières et dispenser nos inestimables « Valeurs », nous avons perdu sur tous les tableaux. Et ce n'est pas fini. Nous allons le payer cher, aussi longtemps que nos anciennes « victimes » traverseront la Méditerranée pour s'abriter sous l'aile protectrice de la marâtre qui les fit tant souffrir.

15 décembre

La Francophonie, qui a célébré, cette année, ses quarante ans, je suis à fond pour. J'ai toutefois une suggestion à formuler.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

20 décembre

J'ai renoncé aux voyages lointains. À quoi bon, quand l'exotisme est à quarante-cinq minutes, porte à porte, de chez moi ?

La bourgeoise « canal historique », dont un article inénarrable dans *Madame Figaro* m'apprend le retour triomphal et la victoire sur la rebelle déjantée, plus du tout *hype*, est en représentation tous les dimanches à Versailles, à la sortie de la messe, à la cathédrale Saint-Louis. Comment dire ? Oui, cela m'a fait chaud au cœur de voir, sous un beau soleil d'hiver, la grand-messe d'un monde qu'on disait disparu, se prolonger, à ciel ouvert, sur les marches de la vénérable église rocaille de Mansart. Familles nombreuses, loden vert pour les papas, manteau camel, escarpins et foulard Hermès « *vintage* » pour les mamans, jupe grise sous le genou pour les demoiselles, blazer pour les garçons, bérets plats pour les scouts, poignées de mains fraternelles pour les abbés et téléphone portable à l'oreille pour personne. Il paraît que dans le lot, il y a beaucoup d'officiers. On ne les colle plus au cachot pour avoir assisté à l'office. D'ailleurs, la Révolution n'est pas encore arrivée jusqu'à la place Saint-Louis. 1789 peut attendre : on le fait lanterner. La voiture où l'on fourre des pannetées d'enfants et belle-maman attend dans les souterrains du parking. Les esprits mal tournés – eh oui, on sait aussi être farce, à Versailles – l'ont baptisée « cathomobile ». Mais avant d'aller manger à la maison le poulet rôti du dimanche, on achète bio dans les petites baraques du marché. *Le Potager du Roy* y a la sienne : il n'y a quasiment rien à acheter, mais la pomme, c'est bon pour la santé. Vivement la kermesse paroissiale ! Samedi prochain, c'est rallye. Orangeade, quatre-quarts et tarte au citron. Pas de coke dans les narines. Les

mamans ont l'œil. Et puis, ce qu'il y a de bien, c'est que les intrépides dansent même le be-bop. Et tout le monde a les mains propres, depuis qu'on a installé l'eau courante.

Remarquez, ce n'est pas d'hier qu'à Versailles, on prend des douches. Mon père me racontait que, pensionnaire au lycée Hoche, on était déjà très sourcilleux, question hygiène : une fois tous les quinze jours, le dimanche, il était contraint, comme ses camarades, de prendre une douche. Après quoi ils enfilaient leur costume noir en ratine à boutons dorés, leur casquette à visière, et s'en allaient en rang faire une promenade de santé autour de la place du château. Ensuite, il y a eu la guerre. On leur a donné des tenues bleu horizon, et ils se sont douchés moins souvent.

Bon dieu ! Les kiosques à journaux sont fermés le dimanche. Où pourrais-je bien trouver mon *Famille chrétienne* ? Peut-être bien qu'ils en ont à l'intérieur. Je vais voir.

21 décembre

Bientôt un an que quatre-vingt et une années de ma vie défilent sur mon ordinateur. Faute d'exercice – ou presque –, je prends du bide. Je viens de déjeuner avec mon vieil ami Jo Olivereau, ancien président de la chaîne des *Relais & Châteaux*, et sa femme Lise. Elle a fondu comme neige au soleil. Si elle continue, il ne restera plus d'elle qu'une goutte. Ils me chantent les louanges du régime Dukan, le dernier dont « tout le monde parle ».

Toute ma vie, j'aurai été comme le pendu qui, au bout de sa corde, oscille. Dans les années 1975, un coup, je tombais à 75 kg pour 1,72 mètre, le coup suivant, je remontais à 78 kg, voire à

80 kg. Mangeant pour les autres, j'étais en première ligne. N'osant pas grimper sur une balance, j'aurais fini par exploser. En fait, c'est mon pantalon qui, deux ou trois ans après, explosa alors que je m'asseyais chez mon tailleur. Cela me sauva. Si je me faisais faire un costume à mes nouvelles mesures, je serais définitivement fichu. Touché soudainement par une vague d'héroïsme, je dis à l'homme de l'art qui déjà préparait son centimètre : « Laissez tomber, je reviendrai. »

Deux jours plus tard, j'étais dans le cabinet d'un médecin très en vogue, près de l'avenue de Friedland, dont on m'avait promis monts et merveilles. Sur la balance, la minute de vérité : 86,750 kg. Mon docteur miracle, après m'avoir palpé et trituré, me tendit une longue ordonnance et m'allégea, en deux temps, trois mouvements, d'une somme rondelette. Un mois plus tard, j'avais perdu 7 kg. Et, le soir même, je perdis, également, connaissance. Au moment d'entrer dans un petit restaurant près de chez moi, je sentis tout à coup que le sol se mettait à tanguer. Je m'écroulai dans les bras du maître d'hôtel.

Comme le furent des milliers et des milliers de naïfs, je venais d'être victime de la mode des diurétiques qui commençait à poindre.

Mon retour sur terre ne fut pas une partie de plaisir. Pendant des jours et des jours, je traînai des envies de nausée, et la simple vue d'un turbot aux petits légumes ou d'une côte de bœuf me répugnait. Puis mon appétit cogna à la porte – de plus belle. Six mois plus tard, mon pantalon ne voulait plus de moi. Tremblant, je grimpai sur la balance : 83 kg. J'étais reparti non pour un tour de valse, mais un sacré tour de taille.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ensuite, au Kunsthistorisches Museum, les « Trésors des Habsbourg », et au Belvédère, le prodigieux *Baiser* de Klimt. À la Kunstschau de 1908, le couple brûlant, drapé d'or, avait fait chavirer les dames de la haute société de désir et de honte. Il paraît que, pas plus que les critiques de l'époque, elles n'avaient remarqué l'essentiel : seul l'homme tend ses lèvres vers la femme enlacée. Elle, les yeux clos et la bouche fermée, lui échappe. Une belle leçon, dans la Vienne de Sigmund Freud où les deux sexes n'arrivaient toujours pas à se comprendre. Nous nous arrêterons, bien sûr, devant le pavillon de la Sécession, exquis sous sa coupole de laurier en fer. Les Viennois avaient baptisé « tête de chou dorée » ce cube quasiment aveugle, coiffé d'une sphère d'observatoire. C'est le témoin le plus éloquent et le plus élégant de cette modernité viennoise qui donnait envie de vomir à ce petit barbouilleur d'Adolf. À Schönbrunn, qui de l'extérieur ressemble à une caserne mais où, à l'intérieur, on va d'enchantement en enchantement (merveilleux salon chinois), nous nous poserons, au pied de la Gloriette, sur le banc où j'ai fait s'asseoir Hitler et Staline. Puis nous courrons chez *Figlmüller* dévorer sa fameuse « oreille d'éléphant » (*Wienerschnitzel*) dont mon ami Michaël Reinartz assure qu'elle n'est plus la numéro un de Vienne. Nous irons donc aussi tâter de celle du *Steirereck*, dans la verdure du plus beau parc de la ville. Hans Reitbauer qui, entre parenthèses, est l'égal des meilleurs chefs de France, a ouvert, dans ses sous-sols, une laiterie où il utilise les produits de sa ferme dont une viande de veau, paraît-il, incomparable.

Le soir du 31, nous souperons au tout nouveau palace *Shangri La* où un cuisinier dont j'ai oublié le nom mais pas l'immense talent quand il œuvrait chez *Meinl*, devant la cathédrale, est depuis quinze jours aux fourneaux. Enfin, le 1^{er} janvier, à

11 h 15 très précises, mon rêve annuel se réalisera : le concert du Nouvel An... la salle du Musikverein transformée en supermarché de fleuriste... les smokings et les kimonos de l'ambassade japonaise... *La Valse de l'empereur... La Légende de la forêt viennoise... Le Beau Danube bleu...* l'entracte où, dans le dernier salon de la vieille Europe, l'on baise la main des dames... les comtes et les barons, privés de leurs titres mais pas de leur loden... les fabuleux musiciens du Wiener Philharmoniker qui font des blagues... les chevaux qui piaffent dans ma tête au rythme de *La Marche de Radetzky*... les mains qui claquent en cadence comme des fouets... le chef d'orchestre qui souhaite la bonne année dans toutes les langues de la terre. Comme le pape au Vatican. D'ailleurs, en cet instant précis, lui aussi est le pape. Il règne, pour quelques instants encore, sur le bonheur du milliard de téléspectateurs et auditeurs de soixante-douze nations pour qui, pendant deux heures, la vie était une valse.

Trêve des confiseurs. MacIntosh ferme ses volets. Et moi, mes

1^{er} janvier 2011

1928 ou 1929 ? Quelle importance ? Me voici avec une année de plus sur les bras. Est-ce bien raisonnable ? À mon âge...

Index des noms

Abbas, Fehrat 168

Abetz, Otto 98, 294, 303, 588, 591

Achard, Marcel 39, 165, 284

Aillagon, Jean-Jacques 583, 683

Alagna, Roberto 409, 648

Al Fayed, Mohammed 259

Allemandou, Gérard 500

Alleno, Yannick 417

Allen, Woody 137, 170, 177, 388, 389, 404, 484

Angot, Christine 42, 549

Anouilh, Jean 282, 283, 284, 373, 423, 484, 534, 535, 536,
537, 552, 577

Antelme, Robert 151

Apathie, Michel 631

Apollinaire, Guillaume 342

Arabian, Jean-Paul 642

Aragon, Louis 20, 21, 60, 84, 178, 193, 279, 309, 337, 364,
423, 520, 602, 697

Arcimboldo, Giuseppe 650

Arditi, Pierre 123

Argoud, Antoine 698, 699, 700

Arletty 89, 221, 604

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dalle, Claude 649, 650

Dandrieu, Laurent 388

Dantzig, Charles 542, 601

d'Arc, Jeanne 511, 682

Darien, Georges 400

Darmon, Annie 646

Darrieussecq, Marie 42, 573

Dassault, Marcel 181, 182, 183, 680

Daubresse, Marc-Philippe 193

Daudet, Léon 555, 589

Déat, Marcel 303

Debbouze, Jamel 224

Debussy, Claude 12, 78, 137, 220, 362, 483, 645, 646

Decouflé, Philippe 106

Defferre, Gaston 176

Degueldre, Roger 332, 333, 334

Delacroix, Eugène 17, 43, 322

Delerm, Philippe 549

de Montéty, Étienne 572

Déon, Michel 13, 94, 198, 284, 306, 374, 643

Depardieu, Gérard 88, 123, 256, 591, 594

Depardieu, Julie 591

Descats, Georgette 75

Desgraupes, Pierre 634

des Horts, Stéphanie 36, 124, 236

Desmond Leslie 258

Despentes, Virginie 476, 593

Desproges, Pierre 27, 79, 148, 174, 273, 275, 410, 484, 572

Dessay, Natalie 612, 648

Devos, Raymond 27, 43, 107

Diaghilev, Serge 12, 39, 646

Dickens, Charles 80, 484, 537

Diderot, Denis 196, 602, 606, 626

Didier, Yaguel 441

Dietrich, Marlène 60, 184, 450

d'Indy, Vincent 177, 647

Diolé, Philippe 543

Dion, Céline 317, 648

Donnay, Maurice 400

Dorgelès, Roland 39

d'Ormesson, Jean 13, 55, 97, 449, 568, 572

Dormoy, Marie 341

Douch (Kang Kek Ieu, *alias* –) 475, 559, 560, 561

Drieu La Rochelle, Pierre 38, 39, 522, 589

Ducasse, Alain 62, 345, 347, 348, 440, 443, 455, 579, 640

Duchamp, Marcel 321, 322, 584

Duflot, Cécile 490

Dugain, Marc 83

Duhamel, Alain 323, 586

Duhamel, Georges 683

Dukas, Paul 483, 646

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lazareff, Hélène 42, 94

Lazareff, Pierre 294, 295, 379, 380, 634, 639

Léautaud, Paul 27, 43, 293, 328, 330, 341, 342, 343, 344, 438, 526, 528, 529, 530, 531, 532, 601

Lebrun, Albert 309

Lebrun, Jean 74

Lecache, Bernard 327

Lecœur, Auguste 84

Lee Kuan Yew 410, 411, 413

Lefranc, Pierre 325, 690

Le Luron, Thierry 175

Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, dit –) 25, 27, 84, 108, 136, 228, 483, 511, 684, 685, 686

Le Pen, Jean-Marie 26, 174, 272, 349, 435, 448, 574

Le Riche, Nicolas 14

Le Rouge, Gustave 400

Leslie, Desmond 258

Lévy, Bernard-Henri 211, 256, 279, 642, 683

Lévy, Marc 21, 54, 218, 340, 549, 651

Ligne, Charles-Joseph de 13, 41, 305, 436, 437, 484

Littell, Jonathan 152

Loiseau, Bernard 348, 612

Lombard, Paul 176

Londres, Albert 23, 262, 555

Long, Marguerite 653

Louis XIV 31, 157, 330, 383, 464, 551, 633, 658

Louis XVI 674

Lubin, Germaine 98

Luchini, Fabrice 123, 248, 594

Lueger, Karl 103

Lugan, Bernard 677, 679, 681

Lyautey, Hubert 38, 418, 679

Lynch, David 104

MacGraw, Ali 75

MacLean, Donald 562

Mac Orlan, Pierre 39, 386, 404

Maeterlinck, Maurice 281

Magnard, Albéric 483, 646

Magritte, René 281

Mahler, Gustav 68, 483

Mallarmé, Stéphane 383, 626, 627

Mallet-Jorris, Françoise 42

Mallet, Robert 341, 528, 532

Malraux, Alain 653, 689, 690

Malraux, André 21, 86, 233, 234, 235, 362, 573, 596, 601, 602, 653, 654, 690

Mamère, Noël 25

Manet, Édouard 322, 383, 452, 626, 627

Manzon, Jean 377

Mao Tsé-Tung 25, 48, 85, 136, 141, 146, 147, 148, 279, 304, 397, 411, 413, 562, 635, 684, 685

Marceau, Félicien 185, 227, 229, 369, 542, 611

Marchais, Georges 143

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Van Gogh, Vincent 322, 453, 518

Vanneste, Christian 255

Vanuxem, Paul 465, 466, 467, 468, 469

Varaut, Jean-Marc 468, 469, 539

Vatelot, Étienne 82

Veil, Simone 314

Vélasquez, Diego 228, 236, 322, 367, 650

Ventura, Ray 672

Vergé, Roger 347

Verlaine, Paul 39, 400, 518, 551

Veyrat, Marc 210, 347, 348

Vialatte, Alexandre 40, 399, 484, 520, 522, 572

Vigny, Alfred de 43, 530, 560, 601

Vilar, Jean 357, 672

Villepin, Dominique de 571

Villon, François 387

Vilmorin, Louise de 42, 240, 438, 451, 565, 637, 638, 664

Vinci, Léonard de 378, 651

Visdei, Anca 534

Vitoux, Frédéric 143, 328, 590, 643, 689

Vitrac, Roger 577

Vivaldi, Antonio 28

Voltaire 41, 265, 383, 400, 480, 501, 526, 602

von Otter, Anne-Sofie 484, 649

Voutch 592

Wagner, Richard 176, 177, 178, 380, 557, 573

Warhol, Andy 36, 227, 452

Washington, George 643

Waugh, Evelyn 120, 484

Welles, Orson 23, 68, 91, 100, 537, 564, 608, 609, 634, 636,
637, 639

Werber, Bernard 549

Wermus, Paul 193, 630

Westwood, Vivienne 260

Wildenstein, Daniel 236, 237, 238

Wilde, Oscar 38, 124, 149, 170, 484, 518

Wilder, Billy 30, 610

Willemetz, Albert 100

Willy 284, 399

Wilson, Georges 13, 25, 52, 64, 89, 107

Wilson, Woodrow 25

Wodehouse, Pelham Grenville 36, 98, 120, 124, 484

Woerth, Éric 337, 349

Woods, Tiger 106

Woolf, Virginia 43

Yvert, Sylvie 600

Zemmour, Éric 175

Zidane, Zinedine 22

Zidi, Claude 215

Zola, Émile 174, 602, 679

Zorgbibe, Charles 688, 689

Zweig, Stefan 385

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 2011
N° d'impression :